

L'Exécuteur [241]

– Légitime violence

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LÉGITIME VIOLENCE

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

LÉGITIME VIOLENCE

L'Exécuteur

Vauvenargues

PROLOGUE

Miami

Francisco Guzman entendait parfois les Gringos dire que les Latinos avaient tous la même tête. Et voilà qu'aujourd'hui, il se mettait à les comprendre. Aucune forme de racisme là-dedans. Guzman était lui-même latino, un Latino à la peau bien basanée. Mais, depuis plusieurs semaines, le court trajet entre son travail et son domicile le rendait fou. Il se retournait à chaque pas et scrutait les rues pour tenter de repérer au milieu des passants les assassins lancés à ses trousses par la pègre colombienne. À force de passer la foule en revue, il finissait par voir les visages défiler dans sa cervelle, les traits se mélanger, s'effiloche, se diluer pour devenir, au bout du compte, une masse confuse, floue, informe. Des têtes, des têtes, des têtes. Indifférenciées. Toutes pareilles.

Depuis un bon demi-siècle, Miami servait d'asile aux hommes comme Francisco Guzman. À partir de la fin des années cinquante, la ville, historiquement l'une des plus ouvertes et des plus cosmopolites du Sud, s'était peu à peu transformée en une oasis pour Hispaniques. Elle était devenue un melting-pot où l'on retrouvait pêle-mêle un peu de Rio de Janeiro, une touche de Bogota, beaucoup de La Havane et une pincée de Porto Rico.

Aujourd'hui, pourtant, Guzman ne s'y sentait pas en sécurité. Comment allait-il reconnaître les tueurs quand ils seraient là ? Aurait-il le temps de prendre la fuite ou allaient-ils le tirer à distance, sans se montrer, l'accoster en voiture et l'abattre d'une rafale, ou encore brancher une charge d'explosifs sur le démarreur de sa voiture ?

Le Colombien avait peur. Peur pour lui-même, bien sûr, mais plus encore pour sa femme et ses enfants. Comment Amalia allait-elle se en sortir quand il serait mort ? Comment ferait-elle pour élever seule Elena et Bartolo ? Peut-être allait-elle se résoudre à prendre un autre compagnon. Peut-être même, avec le temps, finirait-elle par l'oublier. Qui pouvait savoir...

Mais que lui arrivait-il, soudain ? Francisco Guzman ne se reconnaissait plus. Voilà que d'entrée de jeu, il concédait la victoire – sa mort, pour être clair – à des ennemis qu'il n'avait jamais vus. Après tout, ils pouvaient très bien ne jamais le trouver. Et même ne jamais le chercher.

Mais non. Guzman savait bien, au fond de lui-même, que ces ennemis-là n'étaient pas du genre à lâcher leurs proies.

Les Colombiens en exil qui osaient exprimer leur point de vue sur l'état lamentable de leur pays et condamner ceux qui entretenaient cette situation ahurissante étaient systématiquement pourchassés et rayés du monde des vivants par des tueurs à gages. Les *sicarios*. C'est le nom qu'on leur donnait là-bas. En ce qui concernait Guzman, la traque avait déjà commencé. Les *sicarios* étaient sur sa piste.

Il avait reçu l'info de l'Université de Monteria. Et les correspondants qui le renseignaient étaient des hommes de toute confiance. Cela pouvait prendre du temps, bien sûr. Les *sicarios* étaient débordés. Avec la quantité de victimes désignées qu'il leur fallait déjà liquider en Colombie, ils ne pouvaient pas s'occuper en priorité de régler le compte des expatriés. Mais, quand ils engageraient l'action sur le territoire des États-Unis, ils allaient forcément commencer par les lieux où se trouvait la plus forte concentration de fugitifs. Cela tombait sous le sens. Et, quand on regardait la situation sous cet angle-là, Miami n'apparaissait plus du tout comme le refuge idéal.

Guzman songea à ses innombrables compatriotes que la violence avait contraints à fuir la Colombie au cours des trente dernières années. Combien d'entre eux s'étaient installés ici ? Combien à Los Angeles, à Dallas-Fort Worth ? Et combien à New York ?

Pourquoi faisaient-ils presque tous ce choix tellement prévisible ?

Guzman, quant à lui, s'était appuyé sur le bon vieux principe selon lequel la meilleure façon de passer inaperçu était de se fondre dans la masse. Il avait donc rejoint la masse de ceux qui partageaient ses préoccupations, ses passions, ses convictions d'émigré politique. Jamais il ne lui serait venu à l'idée d'aller se réfugier avec sa chère famille dans l'Idaho, le Kansas ou l'Illinois !

Pendant des années, ils avaient été en sécurité à Miami. Puis, un jour, Guzman lui-même avait tout flanqué par terre. À cause d'une lettre qui l'avait fait bondir dans le courrier des lecteurs d'un quotidien local. Une diatribe inacceptable rapportant des propos séditieux qu'il aurait tenus en Colombie lors de meetings publics et des actions subversives qu'il aurait dirigées. Il n'avait pu se contenir et avait pris sa plume pour riposter violemment. Imprudence fatale. Les accusations, bien sûr, étaient forgées de toutes pièces. Il aurait dû flairer le piège.

Il l'avait flairé, à vrai dire. Mais trop tard. Après avoir mordu à l'hameçon. Sa lettre était déjà partie et l'ennemi savait qu'il était là. La

suite, il le savait, n'était plus qu'une question de temps.

Le besoin de retrouver sa liberté d'expression, le droit de parler comme un homme à part entière, avait eu raison de toute lucidité et il s'était mis en danger. Gravement.

Son épouse avait applaudi. Oh ! il ne lui jetait pas la pierre. D'ailleurs, sa douce Amalia ignorait l'importance du danger qu'ils couraient, car il s'était bien gardé de lui parler des avertissements transmis par ses informateurs de l'Université de Monteria.

Elle avait chaudement approuvé sa réaction et il avait senti chez elle la fierté de le voir recouvrer sa dignité d'homme en brisant le silence dans lequel il se terrait depuis si longtemps. Elle s'était mise à le regarder d'un œil neuf, avait même montré des ardeurs inattendues. Il n'était plus le pitoyable réfugié dont la liberté d'action se limitait à fuir et à se cacher pour échapper à la vindicte de ses ennemis.

Mais à quoi bon cet honneur retrouvé et ce regain de flamme, alors que les chasseurs allaient le rattraper pour régler leurs vieux comptes ?

Guzman avait un pistolet dans sa sacoche. Il l'avait acheté à un coin de rue, à un Cubain qui ne lui avait posé aucune question, mais avait exigé d'être réglé comptant et en liquide. C'était une petite arme semi-automatique, choisie pour la simplicité de son maniement. Guzman s'était inscrit à un club de tir local. Il avait pris des leçons, s'était entraîné et, aujourd'hui, il était capable de faire un assez bon tir groupé dans une cible de carton.

La possession de cette arme ne lui était pas, pour autant, d'un grand réconfort. Les *sicarios* envoyés contre lui seraient, à l'évidence, des combattants chevronnés, formés au sein des camps de guérilleros qui pullulaient un peu partout dans les montagnes et les maquis de son malheureux pays. Il n'aurait pratiquement aucune chance contre ce genre de baroudeurs, à moins de les repérer et de les surprendre dans leur sommeil, ou de s'arranger pour les faire boire.

Lui-même n'avait aucune expérience du combat. C'était une chose d'ouvrir le feu sur une cible immobile. Les silhouettes en carton du stand de tir ne se camouflaient pas, ne couraient pas, ne rampaient pas pour prendre leur proie à revers. C'était une autre histoire de tirer sans ciller sur une bande de tueurs capables de lui ménager toutes les surprises possibles et imaginables, par exemple de faire irruption chez lui au milieu de la nuit en défonçant une fenêtre et en mitraillant tout ce qui bouge.

Guzman avait commandé un nouveau système de sécurité pour sa maison. Les travaux devaient être effectués en fin de semaine. Peut-être allait-il rappeler l'entreprise et demander que l'on avance le début du chantier, même si cela devait lui coûter plus cher.

Amalia n'avait pu cacher son étonnement quand il lui avait parlé de ce projet :

— Quelle drôle d'idée ! Nous avons déjà une excellente protection !
— On n'est jamais trop prudent, ma chérie, avait expliqué Francisco Guzman. Tu as vu l'augmentation des cambriolages, ces derniers temps ? Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose pendant que je ne suis pas là.

En multipliant les alarmes, il pensait au moins être averti si les tueurs venaient le cueillir à domicile. Peut-être, avec un peu de chance, parviendrait-il à les tenir en respect en attendant l'arrivée de la police.

La police... Bien sûr, il avait eu l'idée de la contacter quand il avait été informé des menaces sur sa vie. Puis, en bon Colombien, il avait vite renoncé. En Colombie, avoir affaire à la police était souvent aussi dangereux que d'avoir affaire aux guérilleros ou aux narcotrafiquants eux-mêmes.

Et ce n'était guère différent aux États-Unis. Francisco Guzman aurait bien aimé croire le contraire mais force lui était de se rendre à l'évidence. Il ne se passait pas un jour sans qu'un journal télévisé ne s'ouvre sur un scandale : affaire de bavures policières, de corruption, officiers de police accusés de trafic de drogue, etc.

Et comme, de surcroît, les victimes des brutalités et des violations des droits de l'homme étaient presque toujours des Noirs ou des immigrés hispaniques, Guzman avait décidé de se débrouiller seul.

Son bureau était tout proche de son domicile. À peine plus de cinq cents mètres, qu'il avait l'habitude de faire à pied en passant devant le parc Máximo Gómez. En principe, il ne prenait sa voiture que les jours de pluie. Non seulement il appréciait ce brin d'exercice quotidien, mais il jugeait qu'un homme se déplaçant debout sur ses deux pieds avait plus de liberté de mouvement. Il pouvait courir, ruser, et donc constituait une cible moins facile qu'un conducteur coincé à l'intérieur d'un véhicule.

Ce jour-là, en arrivant au niveau du parc Máximo Gómez, Guzman trouva le spectacle habituel. Des groupes de vieux, cigare au bec, en train de jouer aux dominos, tandis que d'autres, debout en cercle autour d'eux, commentaient bruyamment les parties en cours. Beaucoup étaient des réfugiés, comme lui. Il se demanda si, malgré les années, ils avaient parfois le mal du pays, ou s'il leur arrivait de songer que le passé pouvait encore les rattraper, comme un créancier brutal venant réclamer son dû.

Quelques minutes plus tard, Guzman traversait le petit jardin qui entourait sa maison. Il souffla. Encore un aller-retour sans mauvaise rencontre. Il avait douze heures de répit devant lui avant de devoir, de nouveau, faire le trajet en regardant sans cesse dans son dos, prêt à détalier au moindre mouvement suspect.

Il avait déjà sa clé à la main quand il atteignit la porte, mais son bras retomba soudain le long de son corps. La porte était entrebâillée. D'une

dizaine de centimètres, pas plus. Un petit courant d'air frais provenant de la climatisation intérieure lui donna la chair de poule. Le choc lui hérissa les poils de la main et du bras.

Il poussa la porte puis ferma un instant les yeux et mobilisa toutes ses forces pour ne pas céder à la panique et foncer à l'intérieur en hurlant. Dès qu'il en fut capable, il mit un genou en terre, posa sa sacoche sur le seuil, l'ouvrit et prit son petit pistolet. Le cran de sûreté n'était jamais bloqué car il voulait être prêt à faire face à toute éventualité en un temps record.

Laissant la sacoche ouverte sur le seuil, il prit encore un instant pour respirer et achever de recouvrer son calme. Puis il poussa la porte d'un petit coup d'épaule et entra, pistolet au poing, avec le fol espoir de constater qu'il s'était inquiété sans raison, que l'un de ses étourdis de gosses avait oublié de refermer la porte. Mais, plus il avançait dans le vestibule, plus l'angoisse recommençait à lui étreindre la gorge. Ces lieux, qu'il connaissait si bien, lui paraissaient brutalement déroutants, comme étrangers. Hostiles. Habités par des forces malveillantes.

Les jambes semi-fléchies, les mains enveloppant son arme, pouces noués par-dessus selon la technique de la tresse enseignée par l'instructeur du stand de tir, il avait l'impression d'être un flic d'opérette dans une série télévisée. Pas un bruit ne troublait le silence pesant. Guzman se risqua à appeler Amalia. Puis Bartolo et Elena.

Pas le moindre murmure en écho.

À mesure qu'il avançait, passant devant les pièces vides, une étrange sensation prenait corps. D'abord, il ne sut pas ce que c'était. Puis la sensation prit un nom. Odeur de cordite. Cette odeur, il avait fait sa connaissance au stand de tir.

Sans avertir, le contenu de son estomac lui remonta tout à coup dans l'œsophage et il faillit vomir les restes de son déjeuner. On avait tiré des coups de feu chez lui !

Pourtant, si des coups de feu avaient été tirés, la police aurait dû arriver en force dans le quartier. L'espoir revint dans l'esprit de Francisco Guzman.

Brièvement. Car une autre hypothèse lui apparut dans toute son horreur. S'il n'y avait pas de police, c'est tout simplement qu'il n'y avait pas eu de bruit. On avait très bien pu tirer avec des silencieux.

Guzman savait déjà ce qu'il allait trouver en arrivant dans la salle de séjour, au bout du couloir. Salle de séjour... Le mot même se teinta d'une ironie macabre. Séjour éternel, oui !

Bartolo gisait au sol dans une mare de sang. Amalia était incrustée dans le canapé, la main tendue vers le petit corps frêle de sa fille, comme si elle avait voulu faire obstacle aux balles des tueurs. Mais Elena était morte aussi. Elle avait glissé par terre, près du cadavre de son frère.

Le carnage était effroyable. Comme un automate, Guzman traversa la pièce, sans même prendre conscience des douilles qui craquaient sous ses semelles. Son cerveau était gourde, ses membres ankylosés. Ses yeux exorbités balayaient le spectacle de sa vie ravagée. Si les tueurs étaient restés sur place, ils auraient pu l'abattre d'un seul projectile. Mais ils étaient partis, sans doute pour aller massacrer d'autres innocents.

Ils n'avaient laissé qu'un graffiti sur le mur au-dessus du canapé, un immonde graffiti, tracé dans un rouge vermillon qui avait commencé à virer au brun rouille.

À LA PROCHAINE !

Los Angeles

Raul Menendez n'en était pas à sa première expérience et, dès qu'il vit la Crown Victoria surgir dans le rétroviseur de sa Cadillac, il sut qu'il avait la mort aux trousses. Menendez fit le point à toute allure. Il était seul avec son revolver, un Colt qu'il laissait en permanence dans la boîte à gants de la Cadillac. Derrière, les tueurs étaient au moins deux à bord de la Ford Crown Vie qui grossissait dans le rétroviseur comme une comète lancée sur lui. Il voyait parfaitement les silhouettes assises à l'avant et, sans en être absolument certain, il croyait en distinguer une troisième à l'arrière.

Un homme au volant, plus un, voire deux, pour lui tirer dessus, la partie était inégale. Mais, cette fois encore, Raul Menendez n'était pas décidé à se laisser faire. Il choisit de prendre les devants. De toute façon, il n'avait pas le choix. Laisser l'initiative aux *sicarios*, c'était à coup sûr faire ses adieux à la vie.

Le rapport de force lui était salement défavorable, mais il n'était quand même pas complètement désarmé. Premier atout : la Caddie. Sa grosse voiture gris métallisé était âgée mais impeccablement entretenue, ce qui en faisait un véhicule de collection. Autrement dit, un gouffre à dollars. Mais le moteur V8 grondait comme un fauve sous le capot. Il avait été conçu pour apporter au véhicule puissance et vitesse, à une époque où les ingénieurs de l'automobile s'intéressaient davantage aux performances qu'à la préservation de l'environnement.

Deuxième atout : l'heure. La nuit était tombée et la voie rapide était dégagée. Aux heures d'affluence, les voitures étaient roue dans roue sur le Harbor Freeway et il n'aurait pas eu la moindre chance. Les tueurs auraient même pu descendre de leur Crown Victoria et venir en petite foulée jusqu'à sa hauteur pour l'abattre comme un chien. Un jeu d'enfant. Certes, une fois leur contrat rempli, les bouchons auraient ralenti leur retraite mais, dans les embouteillages, les voitures de police

n'avançaient pas beaucoup plus vite que les autres. Il y avait les motards, bien sûr, seulement le temps qu'ils soient avertis et arrivent sur place, les *sicarios* se seraient évaporés depuis belle lurette. Quant aux hélicoptères, il fallait pour les faire décoller des motifs autrement plus sérieux que l'assassinat d'un exilé colombien.

La Crown Vie, qui avait des performances intéressantes, était fréquemment utilisée comme voiture banalisée par les forces de l'ordre et, pendant un instant, Raul Menendez se dit que, peut-être...

Après tout, s'il s'agissait d'un véhicule de police, il le saurait bien assez tôt et il serait trop content de s'en tirer avec une contredanse pour excès de vitesse. Mais non. Il se ressaisit vite. Rêver était un luxe qu'il ne pouvait pas se permettre.

Menendez enfonça le champignon. La vieille Cadillac bondit comme un pur-sang cravaché. Le moteur ronfla de toute sa puissance sous le capot métallisé. Les robustes mains du Colombien comprimèrent la gaine de cuir qui habillait le volant et il déboîta brusquement pour dépasser une fourgonnette qui respectait la limitation de vitesse.

La puissante voiture suiveuse réagit à la seconde. Le chauffeur accéléra et, sans clignotant, changea de voie pour coller Menendez. Pas de sirène, pas de gyrophare. Cette fois, c'était clair, Raul Menendez n'avait plus aucun doute. Ce n'étaient pas des flics qui le suivaient dans la Crown Vie et il était peut-être en train de vivre ses derniers instants. Mais, pour le moment, il était bien vivant et il avait la ferme intention de le rester. Le Colombien était un homme vigoureux, solide au physique comme au mental, et il n'était pas décidé à s'en laisser conter.

Cela faisait des années que les *sicarios* le pourchassaient. Raul Menendez leur avait déjà échappé deux fois. De justesse, d'accord, mais seul le résultat comptait : il était encore là.

La première fois, à Tucson dans l'Arizona, ils avaient essayé de le descendre au milieu d'une galerie marchande. Mais les artistes de la gâchette avaient manqué d'inspiration ce jour-là. Et de doigté. Un peu trop nerveux, ils avaient ouvert le feu prématurément, ratant leur cible et blessant plusieurs badauds. Menendez avait profité de la confusion pour filer sans demander son reste.

La fois suivante, ils l'avaient retrouvé en Californie, à San Diego. Là, il avait réellement eu de la chance. Ces fumiers avaient placé un engin explosif sous le capot de sa Caddie. Ils avaient dû faire une erreur de branchement car le dispositif n'avait pas sauté. C'est un mécanicien qui l'avait découvert, plus tard, à l'occasion d'une visite d'entretien. Les deux hommes avaient éclaté de rire, un peu nerveusement, et seulement après avoir avalé plusieurs rasades d'*aguardiente* pour se remettre du choc.

Ce soir, les tueurs semblaient décidés à prendre leur revanche.

Mais, curieusement, ils ne tiraient pas. Sans doute avaient-ils

l'intention de faire simple et discret en le poussant à l'accident. Menendez poursuivit sa route folle. Il fonçait en direction du nord, passa devant l'énorme complexe du Parc des Expositions, avec la *L.A. Memorial Sports Arena* et le *L.A. Memorial Coliseum*.

C'était quand même drôle cette manie chez les Gringos de coller des *memorials* partout.

Pendant une fraction de seconde, le Colombien se laissa distraire de la course-poursuite dans laquelle il jouait le rôle de gibier.

— Mémorial, mémorial..., grommela-t-il sourdement. Mémorial de quoi ?

Raul Menendez revint très vite à ses moutons. Il fallait qu'il attrape son revolver. Il jeta un coup d'œil au compteur, un autre au rétroviseur puis, la main gauche cramponnée au volant, se coucha en travers de la banquette, ouvrit la porte du petit compartiment et se mit à fouiller. Une avalanche de cartes routières, de tickets de caisse et de papiers divers dégringolèrent et se répandirent dans la voiture avant qu'enfin, il n'arrive à sentir le contact métallique de l'arme. Elle était tout au fond, hors de portée, à moins de se livrer à de dangereuses contorsions. La position était inconfortable au possible et même acrobatique, car il devait absolument garder le pied sur l'accélérateur. Menendez réussit quand même à crocheter le pontet du Colt avec son petit doigt. Et il tira, le plus délicatement possible, mais pas de chance, le revolver tomba sur le plancher de la Cadillac.

— *Mierda !* pesta le Colombien.

Foutue maladresse ! Il tourna brièvement la tête, regarda par terre. Pas de Colt. L'arme avait dû passer sous le siège. Et impossible de la récupérer au juger, ou même de la localiser, sans risquer d'envoyer le véhicule dans le décor. S'il avait le moindre accrochage, à près de cent quarante à l'heure et en pleine accélération, c'était le tête-à-queue garanti. Et, en pleine nuit, Menendez imaginait déjà le tableau. Les débris de sa Cadillac éparpillés sur plus d'un kilomètre de bitume, écrabouillés, pilonnés, par les roues des autres véhicules. À l'arrivée des secours, il ne resterait plus de lui qu'un hachis de viande crue.

Sagement, il décida d'oublier le revolver. S'il arrivait à semer la Crown Vie, il n'en aurait pas besoin. Et, s'il en avait besoin, il serait temps, à ce moment-là, de voir comment remettre la main dessus.

Raul Menendez était maintenant au niveau de l'Université de Californie du Sud. Le campus défilait sur sa gauche à une allure vertigineuse et il imagina les étudiants dans leurs cités, en train de descendre des bières, de regarder la télé, de flirter, de s'envoyer en l'air. Bande de petits veinards dont le seul souci était de savoir quelle chemise ils allaient porter le lendemain pour aller aux cours ou comment ils allaient récupérer tel ou tel bouquin oublié la veille dans un amphithéâtre ! Que savaient-ils de la vie, ceux-là ? Et de la mort ?

Une lumière aveuglante, dans le rétro, ramena le Colombien à ses tueurs. Le chauffeur de la Crown Victoria était passé en pleins phares. Menendez se rendit compte qu'il ne les avait pas distancés. Les *sicarios* avaient même grignoté l'écart et collaient le pare-chocs de sa Caddie. Il poussa un juron et écrasa l'accélérateur. Coup d'œil au compteur. L'aiguille, qui indiquait déjà cent quarante-cinq, grimpa allègrement au-dessus de cent cinquante.

Que faisait la police, bon Dieu ? Normalement, ils auraient dû le prendre en chasse depuis longtemps. Mais, pas de chance, c'était la mauvaise heure.

Menendez roula encore deux petits kilomètres à cette allure démentielle avant de décider que ça ne pouvait pas continuer éternellement. Il arrivait au niveau du stade des Dodgers et dépassa bientôt Elysian Park. Au-delà, le Harbor Freeway changeait de nom et devenait le Pasadena Freeway qui desservait les banlieues cossues. Mais Raul Menendez n'avait pas l'intention de pousser jusque-là. Pour lui, la farce avait assez duré. Malgré les capacités de la Cadillac, ce genre de jeu ne pouvait que se terminer dans un énorme crash. Visiblement, c'est ce que cherchaient les *sicarios*. Pourquoi ? Cela, il l'ignorait. Juste pour s'amuser, peut-être. À force de passer leur temps à tuer leurs semblables, ces types étaient tous dérangés, encore plus féroces que leurs commanditaires. S'ils avaient eu l'intention de le liquider promptement, ils auraient déjà ouvert le feu.

Menendez fit un calcul simple. Les tueurs ne connaissaient certainement pas Los Angeles aussi bien que lui. Il avait donc toutes ses chances d'arriver à les semer dans les rues de cette ville tentaculaire. Pratiquement sans ralentir, il prit la première bretelle après le Centre des Congrès. Il y avait trois voies et, toujours pied au plancher, Menendez se mit à zigzaguer de gauche à droite entre les autres véhicules. Chacun de ses coups de volant était salué par des rugissements de pneus et les coups de klaxon effarés des autres usagers.

La Crown Vie le suivait toujours. Les gros bonnets colombiens avaient dû offrir à leurs nervis des leçons de conduite en conditions extrêmes. Dommage. Raul Menendez aurait bien aimé les voir achever leur carrière dans une boule de feu. Encore que... En cas de dégâts collatéraux, les remords lui auraient, très probablement, gâché son plaisir.

Le Colombien poursuivit encore un moment son gymkhana forcené. Mais la Crown Victoria ne décrochait pas. À un moment, il la vit frôler une décapotable Mazda Miata rouge vif. Une olive coincée entre les deux carrosseries aurait fait de l'huile, mais il n'y eut pas de collision. Quelques secondes plus tard, Menendez vit un éclair briller sur la droite de la Crown Vie et un projectile claqua sur la carrosserie de sa

Cadillac. Ils allaient lui bousiller sa peinture.

— Les fumiers !

C'était clair. Les tueurs aussi avaient révisé leurs plans. Ils avaient renoncé au projet de l'expédier dans le décor sans autre forme de procès.

La patience de ces messieurs avait des limites et ils sortaient l'artillerie pour accélérer le mouvement.

La bretelle virait sec et Menendez fut obligé de ralentir. Impossible de faire autrement s'il ne voulait pas démolir ses portières sur la glissière de sécurité et risquer, encore une fois, la sortie de route. Les autres en profitèrent pour combler l'écart. Il était maintenant dans la rampe qui descendait vers les rues de la ville et il avait pratiquement perdu le terrain gagné par surprise quelques secondes plus tôt.

Le faisceau de ses phares et ceux de la Crown Vie qui lui collait au train inondaient la voie d'accès de leur lumière crue. Il voyait parfaitement le carrefour, au bout de la trouée lumineuse. Juste avant, le feu était au rouge. Arrivé en bas, Menendez coinça son klaxon et passa en accélérant, sans regarder les véhicules qui arrivaient, comme si le mugissement lui faisait un rempart.

Une sérénade d'avertisseurs retentit quand il traversa l'intersection à tombeau ouvert. Mais il n'y eut pas de collision. Raul Menendez était en nage et s'épongea le front d'un revers de manche. Il avait repris une partie de son avance sur la voiture de ses poursuivants. Un œil sur la chaussée, un œil sur le rétroviseur, il la vit griller le feu, qui était toujours au rouge, et déboucher sur le carrefour en zigzaguant. C'est alors qu'un justicier anonyme lui apporta une aide inattendue. Indigné par l'irruption illicite de la Crown Vie au milieu du carrefour, le téméraire alluma à l'avant de son 4 x 4 une hallucinante rampe de phares puis, enfonçant simultanément son klaxon et son accélérateur, se rua comme un taureau furieux vers le véhicule indiscipliné. Il devait se croire dans *Miami Vice*, celui-là...

— Bonne chance ! lui souhaita hypocritement Raul Menendez.

Bien sûr, ses vœux de Judas furent sans effet. Il en eut confirmation lorsqu'il vit les flammes crachées par les armes des *sicarios* se détourner de lui pour pivoter vers le 4 x 4.

C'était vraiment une chance inespérée pour Raul Menendez. Pas pour le justicier de la route. Le Colombien vit son gros véhicule tressauter comme un gibier fauché en pleine course par une volée de grenaille, puis se coucher sur le flanc, glisser de plusieurs mètres et achever sa course contre une bouche d'incendie.

Menendez ne se frotta pas les mains car il les avait fermement serrées sur son volant mais le temps perdu par les tueurs était autant de secondes gagnées pour lui. Il ne tergiversa pas et décida d'en profiter aussitôt, virant à droite dans la première rue qui se présentait.

Les choses recommencèrent à se gâter à l'intersection suivante quand un *yellow cab* lui fonça dessus sous prétexte qu'il avait la priorité. D'un coup de volant à gauche, Menendez évita le pire. Voyant la collision inévitable, le chauffeur du taxi eut un réflexe de dernière seconde et braqua en sens inverse. Au lieu d'être frontal, l'impact fut latéral. Les deux voitures s'accostèrent, portière contre portière, comme des navires montant à l'abordage l'un de l'autre. Menendez accéléra pour compenser le choc et un sinistre grincement de métal torturé lui déchira les tympans. Les roues motrices poussèrent sur l'asphalte de toute la force du moteur V8 et dérapèrent, ce qui était prévisible avec une voiture à propulsion arrière. Menendez sentit l'odeur de caoutchouc brûlé lui agresser les narines. Mais sa manœuvre réussit. Au prix d'un épouvantable fracas métallique, la Caddie s'arracha au flanc du taxi et partit en toupie au milieu du carrefour.

Un choc d'une autre nature secoua alors la caisse, une explosion cogna dans les oreilles du Colombien et une grêle de verre securit crépita à l'intérieur de la voiture. Un projectile était entré par la vitre arrière, y forant un trou gros comme un poing de Mike Tyson. Coup de chance, la balle avait achevé sa course dans le toit. Mais ça devenait chaud. Très chaud. Menendez avait perdu ses repères. La pirouette l'avait sonné. Et, malgré ses efforts pour rester calme, il commençait à paniquer.

Le Colombien ne savait plus où il était ni où il allait. La terreur lui broyait le cou et les épaules comme une pince de crabe géant refermée sur sa nuque. Il n'avait plus qu'une idée en tête : fuir, fuir, fuir. Échapper à tout cela par n'importe quel moyen.

Il eut quand même la présence d'esprit d'éteindre les feux de sa Cadillac avant de s'engouffrer dans la première rue qui se présentait. Apparemment, les autres l'avaient lâché. Mais rien ne disait qu'ils ne l'avaient pas repéré et n'allaient pas le rattraper et réapparaître soudainement dans son rétroviseur. Un peu plus loin sur sa droite, entre deux blocs de bâtiments, une ruelle aveugle semblait offrir une issue providentielle. Exténué, les nerfs à vif, le Colombien donna un coup de volant et la grosse automobile fut avalée par le boyau noir.

C'était juste. Très juste. La ruelle était à peine plus large que la Cadillac. Mais bon, ça passait et Menendez n'en demandait pas plus. Les pneus crissèrent sur du gravier, écrabouillèrent des ordures répandues sur la chaussée. Il accéléra en aveugle dans l'étroit passage. Il était trop tard pour changer de plan, maintenant. C'était marche avant et en ligne droite. Il n'avait plus le choix.

Soudain, son véhicule entra en collision avec un obstacle invisible dans l'obscurité.

Projeté en avant, Raul Menendez se fracassa le menton sur son volant. La secousse décupla la douleur de sa nuque meurtrie et s'irradia

tout au long de son épine dorsale. Il poussa un gémissement pitoyable. Ça faisait beaucoup pour un seul homme. Sa rage combattante de tout à l'heure était sérieusement entamée, au bord de l'épuisement, pour dire vrai.

Ses yeux s'accoutumèrent au noir et il distingua l'obstacle qui avait arrêté sa voiture. C'était un gros conteneur à ordures. Il accéléra de nouveau, tentant de déplacer l'énorme poubelle, mais ne parvint qu'à achever de carboniser ses pneus. Il fit un deuxième essai mais, malgré la transmission automatique, le moteur toussa puis cala.

Menendez se retourna. Il était seul. Même tous feux éteints, il aurait distingué la masse de la Crown Victoria si elle l'avait suivi dans le boyau. Malgré la fatigue et la souffrance, le Colombien sentit une bouffée d'espoir lui gonfler la poitrine. Avait-il enfin réussi à les semer ?

Ça en avait tout l'air. Il ouvrit sa portière et l'expression rassérénée s'effaça instantanément de son visage buriné. Impossible de sortir. Il était coincé, devant par le conteneur, et latéralement par les murs des bâtiments qui flanquaient la ruelle. Grommelant, pestant et blasphémant, il se contorsionna pour récupérer son Colt puis rampa vers l'autre portière. Elle accepta de s'ouvrir davantage avant de bloquer, elle aussi, contre le mur du building de droite. Ce n'était pas par-là non plus qu'il pourrait s'échapper.

Il n'avait plus qu'une solution : casser le pare-brise ou la lunette arrière. Par-devant ou par-derrière ?

C'était le seul choix qui lui restait. En toute vraisemblance, les *sicarios*, s'ils le rattrapaient, allaient arriver par le même chemin que lui. Raul Menendez opta donc pour la fuite côté poubelle et le pare-brise. Il levait son Colt pour tirer et pulvériser ce dernier obstacle entre lui et le monde quand il réalisa avec horreur qu'en ouvrant les portières, il avait allumé le plafonnier de la Cadillac. Il s'était trahi.

— *Madré de Dios !* s'écria-t-il en claquant vivement la portière de droite.

Trop tard. La Crown Vie venait de faire halte à l'autre bout de la ruelle. La petite lueur dans le conduit obscur n'avait pas échappé à la vigilance des porte-flingues. Désespérément, le Colombien tira deux projectiles dans le pare-brise et se rendit compte qu'il n'y arriverait pas comme ça. Les balles firent simplement deux trous dans le verre. C'était très insuffisant et il n'avait qu'un chargeur de six coups. Il pivota dans l'espace réduit, entre la banquette et le tableau de bord, et visa la lunette arrière déjà bien abîmée. Le plafonnier de la Crown Victoria s'était allumé, lui aussi. Brièvement, Raul Menendez vit la silhouette de deux tueurs râblés, armés de fusils d'assaut, sortir de la voiture et s'engager dans la ruelle.

Il tira. Sans doute fragilisée par le trou que lui avaient obligeamment

percé les gros calibres des *sicarios*, la vitre arrière explosa. Frénétiquement, le Colombien escalada le dossier, les sièges arrière, s'extirpa de sa voiture immobilisée et se dressa pour sauter sur la chaussée.

Il n'en eut pas le temps. Il vit les ombres des deux *sicarios* lever en même temps leur arme de gros calibre. Il vit les flammes crachées par la gueule des fusils. Mais il n'entendit pas les coups de feu. Les balles se déplacent à vitesse supersonique et l'on n'entend jamais celle qui vous donne la mort. Dans le cas présent, d'ailleurs, personne n'entendit quoi que ce soit car les armes étaient équipées de silencieux.

Par contre, Raul Menendez sentit les projectiles mordre sa chair et ses os. La douleur ne dura pas car il s'effondra vite, sans vie, roula sur le coffre de sa Cadillac puis sur les pavés sales de la ruelle obscure. Il n'avait même pas eu le temps de tirer sur les tueurs.

New York

— Ils ne nous accordent pas la demi-heure, dis-tu ? fit Mateo Espinosa. Ça n'a aucune importance, mon cher Jorge. Un quart d'heure me suffira amplement. Je n'aurai qu'à faire quelques aménagements dans le contenu. Ce qui compte, c'est que je puisse parler.

À la vérité, il était stupéfait. Il n'avait même pas rêvé de pouvoir un jour s'exprimer fût-ce une minute devant l'Assemblée Générale des Nations unies. Ce quart d'heure était une chance inespérée. Même pour un homme de la qualité de Mateo Espinosa.

Espinosa était médecin, médecin des cœurs. Le grand regret de sa vie était de pouvoir les soigner médicalement grâce à la chirurgie cardiaque, dont il était devenu l'un des pontes incontestés, mais d'avoir un mal fou à les soigner moralement à travers ses campagnes d'action humanitaire. Le Dr Espinosa était colombien d'origine, réfugié aux États-Unis, et vivait à New York. Depuis deux ans, il travaillait dans un dispensaire qui accueillait les pauvres et les sans-abri. Et, dès que son emploi du temps chargé le lui permettait, il militait au sein de l'AIDH, l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme.

Aujourd'hui, après des mois de bagarre, de prises de contacts, d'échecs, de déprimés, de retraites stratégiques, de retours en première ligne, Espinosa était enfin parvenu à ses fins. Il allait pouvoir s'exprimer devant la vénérable assemblée. Il lui était bien égal que ce soit seulement un quart d'heure au lieu de la demi-heure revendiquée par Jorge.

Le fidèle Jorge Aguedo, qui remplissait auprès du Dr Espinosa la double fonction d'assistant personnel et de garde du corps, n'avait qu'un défaut, son pessimisme incurable.

— Nous n'aurons pas le temps de montrer les diapos, rétorqua-t-il d'un ton sinistre.

— Aucune importance, Jorge, dit Espinosa. Nous allons remplir au mieux notre temps de parole. Après cela, je suis persuadé que des tas de gens auront envie d'aller voir nos diapos sur Internet.

À ses yeux, une intervention à la tribune des Nations unies était la meilleure publicité pour la cause qu'il défendait. Et, en un quart d'heure, on pouvait en dire des choses. Au demeurant, il n'avait lui-même pas grande envie de revoir encore une fois ce que Jorge appelait « les diapos », c'est-à-dire leur collection de témoignages photographiques.

Combien de maisons éventrées, combien d'yeux rendus aveugles, combien de corps démembrés fallait-il contempler avant de basculer dans l'indifférence ? Le spectacle de l'horreur au quotidien entraînait la saturation puis le désintérêt. Et, Espinosa en était convaincu, cette désensibilisation massive était l'alliée secrète des tyrannies modernes. Quelques décennies plus tôt, des films d'actualité tremblants et crachotants avaient bouleversé l'humanité en montrant des entassements de cadavres en putréfaction dans les camps nazis. Aujourd'hui, les chaînes de télévision inondaient la planète de cyclones, incendies de forêts, attentats, crashes, catastrophes ferroviaires, insurrections, guerres, génocides, le tout entrecoupé de messages publicitaires pour produits de beauté, voitures, vêtements de marque ou crèmes glacées. Résultat : plus personne ne réagissait.

« À quoi bon continuer ? se demandait parfois le Dr Espinosa. À quoi bon crier encore et encore si c'est dans le désert ? »

Et la réponse tombait, toujours la même : il ne pouvait pas faire autrement. Une force invincible le poussait à dénoncer le calvaire que vivait sa Colombie natale à cause de la racaille qui infestait le pays et de la corruption qui pourrissait sa classe politique.

Aujourd'hui, il avait une chance de se faire entendre. La chance de sa vie.

Ce n'était pas l'Assemblée Générale par elle-même qu'il ciblait. Espinosa n'était ni naïf ni angélique. Il savait bien que les représentants des États voyous étaient les complices des dictateurs et des satrapes qui les envoyaient en mission à New York. Ce qui animait Espinosa, c'était le retentissement médiatique que son intervention allait avoir. Aujourd'hui, le Dr Espinosa allait se faire entendre du monde entier.

— C'est l'heure, annonça Jorge Aguedo. Il faut y aller maintenant pour éviter les embouteillages.

— Bien sûr, dit Espinosa. Allons-y.

Ils étaient à trois kilomètres du siège des Nations unies et, certains jours, on se déplaçait plus vite à pied qu'en voiture dans Manhattan.

Un peu de marche n'aurait pas rebuté Mateo Espinosa mais il se savait menacé et trouvait trop risqué de s'aventurer à pied dans les rues de la mégapole new-yorkaise. Le cardiologue était un homme prudent et, jusqu'ici, il n'avait eu qu'à s'en féliciter.

Les *sicarios* n'avaient pas eu sa peau.

Mateo Espinosa et Jorge Aguedo eurent l'ascenseur pour eux seuls. Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent au parking souterrain. La Nissan Maxima d'Aguedo était garée à quelques mètres. Le parking était désert. Aguedo ouvrit la portière côté passager, attendit que son employeur et ami ait pris place, claqua la portière, fit le tour du véhicule pour s'installer au volant et tourna la clé de contact.

Un très léger crépitement se fit entendre, ce qui n'inquiéta guère les deux hommes. C'est seulement lorsque des flammes apparurent et se mirent à danser dans les ouvertures de la climatisation que Mateo Espinosa prit peur.

— Jorge !

Ils avaient compris. Instinctivement, tous deux esquissèrent le geste d'ouvrir leur portière pour prendre la fuite.

Trop tard.

La déflagration fut si puissante que les vitres de quatre-vingts véhicules garés là volèrent en éclats en même temps que celles de la Nissan Maxima. Six voitures, aspergées par les projections de carburant, s'embrasèrent avant que le système d'arrosage automatique n'ait le temps de se déclencher et d'asperger le parking enfumé.

Le premier camion de pompiers arriva sur place sept minutes après la déflagration. Une belle performance étant donné les conditions de circulation. Mais, pour Mateo Espinosa, Jorge Aguedo et leur cause, cela n'avait plus guère d'importance.

CHAPITRE PREMIER

San Francisco

Un grand centre hospitalier urbain est un monde à part, une ville dans la ville, une grosse machine qui bourdonne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le service des urgences rappelle les quartiers chauds. C'est là que les damnés de la Terre viennent saigner, geindre et mourir. La maternité incarne les espoirs de la cité, tandis que l'unité de soins intensifs évoque les lieux feutrés de la prière et de la communion avec l'au-delà. Quand l'hôpital est assez vaste, on peut aussi y trouver une ou plusieurs chapelles et – généralement au sous-sol – une morgue pour entreposer les défunts.

Le Centre Hospitalier de San Francisco était conforme au modèle général. C'était une ville avec des résidents et des visiteurs de toutes sortes. La plupart d'entre eux étaient des citoyens lambda, des gens normaux. Mais un petit nombre se distinguaient par leurs qualités hors du commun et par le dévouement qu'ils étaient capables de déployer à l'égard de leurs semblables. D'autres, à l'inverse, étaient capables de faire le mal, de commettre les pires atrocités sans aucun état d'âme.

Mack Bolan gara sa jeep Grand Cherokee au troisième niveau du parking souterrain. Il laissa le ticket de stationnement dans la voiture de location, sachant très bien qu'il n'aurait pas l'occasion de le faire valider au poste des infirmières. Si tout se passait comme prévu, ni les infirmières ni aucun membre du personnel ne saurait qu'il avait fait une incursion dans les lieux.

Aucun panneau, dans le parking souterrain, ne demandait aux usagers d'être silencieux mais, par considération pour les patients du Centre Hospitalier, le grand homme en noir observa le plus total respect des lieux. Les seules armes que Bolan avait apportées étaient un stylet, avec une lame de quinze centimètres effilée comme un rasoir, et un pistolet Beretta 93-R équipé d'un silencieux fabriqué sur commande par un artisan armurier du Black Warriors Ranch sur les

plans de l'ami Herman « Gadgets » Schwarz. Le pistolet était sanglé sous son aisselle gauche, dans un holster Galco sans rabat pour le tir rapide. Les chargeurs de rechange se trouvaient dans des étuis de cuir sous son bras droit. Le stylet était rangé dans un fourreau fixé à sa ceinture et dissimulé sous sa veste noire.

La cible était une équipe de *sicarios*.

Bolan savait qu'ils devaient passer à l'action cette nuit et que, bien sûr, ils étaient lourdement armés. Eux, par contre, ne s'attendaient pas à trouver en travers de leur chemin l'homme que l'on connaissait sous le nom de l'Exécuteur. Mack Bolan adorait jouer de l'effet de surprise.

Le Guerrier savait que les tueurs avaient prévu de frapper cette nuit car ils avaient été dénoncés par leur contact au sein de l'hôpital, un brancardier cocaïnomane qui s'était laissé graisser la patte pour renseigner les malfrats sur la présence dans l'unité de soins intensifs d'un malade d'origine colombienne. Le traître avait reçu pour consigne de désertir son poste ce soir s'il voulait faire de vieux os. Pris de panique, il avait alors décidé de retourner sa veste et d'avertir le F.B.I. Par chance le G-Man qu'il avait contacté faisait partie du réseau d'informateurs de Frank Vitali, le chef de la Section des Opérations Clandestines – Sensitive Operations Group – connu officiellement sous l'appellation de Département 127 du *Justice Department*. Ainsi, Bolan avait appris que le commando colombien se composait d'au moins trois hommes. Mais son nez et son instinct de survie lui dictaient de se préparer à en affronter davantage.

On aurait pu s'étonner de voir un commando de tueurs prendre un mourant pour cible. Leur victime désignée, en effet, était atteinte d'une cirrhose en phase terminale et n'avait plus qu'une semaine ou deux à vivre. Si encore on pouvait appeler « vivre » l'état végétatif dans lequel le patient était maintenu par des perfusions et un appareillage ultra sophistiqué. Pourquoi se donner tant de mal pour supprimer cet homme au lieu de laisser la maladie faire son œuvre inéluctable ? Simplement parce que le but des donneurs d'ordre n'était pas, en soi, de tuer le malade. Il fallait l'empêcher de quitter « normalement » le monde des vivants. L'envoi de *sicarios* chargés d'abrèger son agonie au sein même de l'hôpital devait être un message pour ses compagnons de lutte. Un message de terreur.

Les tueurs avaient l'ordre d'agir vite pour griller la politesse à la Faucheuse et faire comprendre à tous que leurs proies pouvaient bien se cacher où elles le voulaient, elles n'étaient en sécurité nulle part.

Tout était calme lorsque Mack Bolan entra dans les lieux. Il passa devant un guichet d'information désert. Un petit écriteau de plastique posé derrière la vitre indiquait : « De retour dans un quart d'heure. » Mais il n'avait pas l'intention d'attendre. D'ailleurs, il connaissait

parfaitement le chemin de l'unité de soins intensifs. Il avait fait un repérage complet dans l'après-midi avec, dans une main, un bouquet de roses et, dans l'autre, un gros ballotin de chocolats. Sans chocolats dedans, tout de même. Comme dans la plupart des grands hôpitaux modernes, tout était fait pour aider le visiteur à se repérer. La convivialité était à la mode. Ils en faisaient même presque trop aux yeux de Mack Bolan. Le fléchage et les divers panneaux d'indication étaient légendés en anglais, en espagnol, en chinois et en braille.

L'Exécuteur prit le temps de bien examiner le site. Il inspecta les escaliers de service, les ascenseurs, les locaux techniques et même les pièces « réservées au service ».

À la fin de cette exploration méthodique du terrain, il se jugea prêt à faire face au commando d'assassins. À fossoyeurs, fossoyeur et demi... Les sbires colombiens allaient trouver à qui parler. Et sur leur propre terrain.

La formule idéale aurait été de retourner au parking pour guetter les tueurs ou de les attendre dehors pour se coller avec eux dans la rue. Cela aurait limité les risques pour les malades et les soignants du Centre Hospitalier. Mais l'Exécuteur n'avait pas de précisions sur leur plan d'action. Il ignorait s'ils devaient arriver avec une ou plusieurs voitures, en taxi, à pied ou par un autre moyen. Il ignorait aussi par quel accès ils comptaient entrer dans l'hôpital pour commettre leur forfait. Il n'avait donc pas le choix du terrain. Bien obligé de les attendre dedans.

Des néons blafards jetaient une pâle lueur dans le couloir. Passée l'heure des visites, l'activité réduite troublait à peine le quasi-silence qui régnait dans le service de soins intensifs. L'Exécuteur ne savait pas si les *sicarios* avaient prévu d'exterminer tous ceux qu'ils trouveraient sur place. Une chose était sûre, en tout cas : les infirmières de garde veillaient au grain. Donc elles allaient forcément les voir arriver. Donc ils seraient obligés de les abattre.

Mais ils auraient une mauvaise surprise juste avant le poste des infirmières. Cette mauvaise surprise s'appelait Mack Bolan.

— Tout le monde est prêt ? demanda Ernesto Calderon à son équipe.

— C'est bon, dit Basilio Ruiz.

— Affirmatif, confirma Felipe Vega.

Les trois individus étaient aux aguets en bas d'un escalier de service, près de l'aile sud-est de l'établissement. Dehors, Ramon Agnar les attendait au volant d'une Mercury Cougar volée qui faisait et refaisait inlassablement le tour du gigantesque complexe, comme un requin guettant sa proie. Agnar se tenait prêt à accélérer pour cueillir ses complices dès qu'il les verrait déboucher sur le trottoir, quelle que soit l'issue par laquelle ils s'échapperaient de l'hôpital.

Simple comme bonjour.

Calderon était confiant. Ils jouaient sur du velours. Bien sûr, ils allaient sans doute être contraints de liquider quelques témoins gênants. Mais cela faisait partie de la routine dans ce métier. Tant pis pour ceux qui auraient la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment.

Les trois tueurs avaient caché leur arsenal dans des cabas de supermarché. Ils étaient armés de M-1 1, une version modifiée du Ingram « room broom », chambrée pour des cartouches de 9 mm, ce qui rendait son maniement plus aisé malgré une cadence de tir voisine de 1200 coups à la minute. Cette arme avait été surnommée ainsi car elle servait au combat rapproché et, plus précisément, pour nettoyer les pièces (room) ou, si l'on préférait, y donner un coup de balai (broom).

Chaque arme était équipée d'un silencieux de 30 cm logé dans un tube thermorésistant qui améliorait le contrôle et la discrétion du tir. À eux trois, les *sicarios* étaient ainsi capables de tirer quatre-vingt-seize projectiles en une seconde et demie.

— Allons-y ! ordonna Calderon.

Il s'engagea le premier dans l'escalier. Malgré ses jambes puissantes, courtes et noueuses, de montagnard sud-américain, il était à bout de souffle en arrivant au quatrième étage et pesta contre les kilomètres de brunes sans filtre qu'il avait fumées au cours de sa vie. Plus jeunes, et non fumeurs, les deux autres étaient encore frais et avalaient les marches de béton avec une aisance insolente.

Ils s'arrêtèrent devant une porte métallique sur laquelle était placardé un panneau : « Issue de secours – Coupe-feu. Prière de laisser cette porte fermée mais non verrouillée. » La consigne était frappée au sceau des Services d'incendie de San Francisco.

« Merci les pompiers », se dit intérieurement Calderon. Ils leur évitaient bien de la peine, notamment le risque de déclencher une alarme en faisant sauter la serrure d'une rafale.

Il poussa la barre, la porte s'ouvrit.

Coup d'œil à droite. Coup d'œil à gauche. Tout était normal. Y compris la vague odeur d'antiseptique qui planait dans le couloir. Calderon s'avança dans la lumière des néons, suivi de Vega, puis de Ruiz qui referma la porte coupe-feu sans faire de bruit.

Arrivés à un embranchement de couloirs, les tueurs tournèrent à gauche, suivant la flèche qui indiquait la direction de l'unité de soins intensifs. Leur air dégagé et leurs cabas étaient censés leur donner l'allure d'étrangers un peu perdus qui avaient raté l'heure des visites mais restaient néanmoins décidés à aller voir leur ami hospitalisé.

Une pancarte à l'entrée des soins intensifs indiquait que les visites étaient soumises à autorisation.

Le tueur en chef approcha son visage de la paroi de verre teinté.

Impossible de voir les patients de l'autre côté. Ce n'était sans doute pas le fait du hasard. Les médecins, infirmiers, aides-soignants et autres avaient mieux à faire que d'être perpétuellement dérangés dans leurs soins délicats par les réactions malvenues de parents ou d'amis bouleversés et incapables de contrôler leurs émotions.

Bon. Il allait falloir entrer en force et descendre le personnel. Il n'avait pas le choix. Ce n'était pas que ça le gênait de laisser derrière lui quelques cadavres de plus que prévu, simplement ça compliquait un peu les opérations.

Calderon était en train de se retourner pour donner les dernières consignes quand Vega lui cracha au visage. Sidéré, le chef des tueurs allait réagir lorsqu'il comprit son erreur. Ce n'était pas un crachat mais une robuste gerbe de liquide chaud et gluant qui lui colla les paupières et le déséquilibra. Instinctivement, il leva le bras gauche pour se nettoyer les yeux et se protéger d'une nouvelle giclée qui arrivait sur lui, tandis que sa main droite secouait le cabas pour en extirper son M-ll.

Avant même que le *sicario* n'ait ouvert le feu, sa cervelle éberluée prit note de deux choses. Un, le jet gluant et chaud était une mixture de sang et de pulpe rougeâtre. Deux, Vega s'était écroulé, mort les bras en croix, sur le sol dallé de plastique.

Visiblement, le projectile avait atteint le jeune tueur par-derrière, emportant une belle portion de son visage basané. Et c'était cela que son chef avait reçu en pleine face. Dans un réflexe de professionnel, Ruiz s'était accroupi et, maintenant, sa main fouillait frénétiquement le sac de plastique tandis que son regard balayait le couloir, en quête d'une cible à abattre. Calderon ne voyait rien. Pourtant la balle qui avait descendu Vega venait bien de quelque part. Et elle avait bien été tirée par quelqu'un.

Le Colombien n'eut pas le temps de se poser d'autres questions. Sans avoir entendu de coup de feu, il eut l'impression qu'une enclume lui défonçait la poitrine quand le projectile l'atteignit, une fraction de seconde plus tard.

Effet de surprise total. Du gâteau pour Mack Bolan. Pour limiter les risques en cas de petite erreur de visée, le Guerrier avait, cependant, réglé son 93-R sur le mode de tir par rafales de trois projectiles. Il jugeait déjà suffisamment périlleux d'ouvrir le feu dans un hôpital à proximité du service de soins intensifs.

Le premier tueur ne fit pas un pli. Bolan le tira comme un pigeon ou, pour être plus juste, comme un carton dans un stand de foire. Le projectile lui perfora le côté de la boîte crânienne, aspergeant son compagnon d'un mouchetis de sang et de particules de cervelle.

L'Exécuteur ne savait pas quel type d'arme ils transportaient dans

leurs sacs à provisions. Le bruit, quand le premier sac était tombé au sol, indiquait qu'il s'agissait d'artillerie lourde, le genre qu'affectionnaient les *sicarios* colombiens. Bolan ne perdit pas de temps en vaines tergiversations. Pas envie de leur laisser le loisir de montrer leur arsenal et ses capacités. Saisi de stupeur, par la douche sanglante, le Colombien qui ouvrait la marche fut également une cible en or. Restait un tueur qui avait tout vu et semblait décidé à vendre chèrement sa peau.

Quand le sac du mort tomba, une rafale d'arme automatique à tir rapide s'en échappa, étouffée par un silencieux. Le plastique du cabas fondit instantanément sous la chaleur des flammes de bouche, répandant une odeur âcre dans le couloir. Une rampe de néons vola en éclats, sur la gauche de Bolan, et les balles éventrèrent les panneaux isolants du faux plafond.

Pas de doute, le troisième nervi l'avait repéré. C'était un petit individu très mobile, râblé et agile comme un chimpanzé. Sa riposte, à travers le sac et un peu précipitée, ne fut pas suffisamment précise pour le toucher, mais le Guerrier sentit le déplacement d'air au ras de ses cheveux. Il plongea au sol et glissa sur le ventre tout en tirant de nouveau. Une balle déchira la manche de veste du Colombien. Assez pour faire jaillir du sang, pas assez pour neutraliser l'ennemi ou lui donner envie de fuir.

C'était un teigneux. Une nouvelle rafale crépita à travers le plastique brûlé du cabas. Les projectiles griffèrent les dalles, y creusant plusieurs sillons noirs et fumants. L'un d'eux acheva sa course au bas du mur et explosa sur le béton avec un miaulement aigu. Plusieurs fragments traversèrent la combinaison noire de l'Exécuteur, lui causant une douleur cuisante. Il allait falloir une pince à épiler pour lui extirper ça.

Mais d'abord, il fallait qu'il s'en sorte vivant.

Dos courbé, jambes fléchies, sans cesser de faire face à Bolan, le teigneux exécuta une retraite stratégique en zigzaguant en arrière tout en tirant avec la souplesse et la technique d'un soldat solidement aguerri aux actions de commando. Bolan riposta mais manqua très nettement sa cible. L'autre s'était mis à danser une sorte de jerk qui aurait pu paraître comique, s'il n'avait été d'une précision millimétrique rendant pratiquement impossible toute velléité de le viser.

Suivant les mouvements du chimpanzé, l'Exécuteur essayait de l'ajuster quand l'autre eut la mauvaise idée de vider son chargeur vers lui. Ça faisait beaucoup, même pour un combattant comme Mack Bolan. Il vit la rafale labourer le sol en soulevant des flammèches et une traînée de fumée noire puante. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il bondit sur sa gauche, pratiquement sans décoller du mur, et réussit in extremis à rouler hors de la ligne de tir du *sicario*.

Moins une. Bolan reçut de nouveaux éclats de béton agrémentés de gouttelettes de plastique en fusion. Il sentit la tiédeur moite du sang entre sa peau et le tissu de ses vêtements. Ce n'étaient que des blessures superficielles mais ce petit fumier avait bien failli l'avoir ! Pour couronner le tout, le primate avait profité de son avantage pour déguerpir en direction de l'escalier par lequel il était arrivé avec ses complices.

Avant même de réaliser qu'il se relevait, Mack Bolan était debout. Ses automatismes d'homme de guerre fonctionnaient à la perfection. Du coin de l'œil, il aperçut plusieurs infirmières en blouse blanche. Elles s'étaient accroupies derrière le comptoir et risquaient des regards furtifs pour tenter de comprendre d'où venait ce séisme qui ravageait leur service. Courant en diagonale pour qu'elles ne puissent pas le voir de face, Bolan arriva au niveau des deux tueurs qu'il avait abattus. Le premier n'avait plus de tête mais l'autre bougeait encore. Malgré sa cage thoracique trouée, il était animé par l'énergie du désespoir, une sorte de hargne brute qui retardait son départ pour l'enfer. Bolan le vit tendre le bras vers un sac pour essayer de mettre la main sur une arme. Une balle à bout portant, en plein milieu du front, le libéra pour toujours des tracasseries d'ici-bas. Terrifiées, les infirmières disparurent complètement sous leur comptoir.

Bolan continua sur les traces du chimpanzé. Celui-là, il ne voulait pas le laisser filer. Il comptait même le capturer vivant. Pas pour le vendre à un zoo, mais pour tirer quelques vers de son vilain nez. Ça n'allait pas être du gâteau, apparemment, car le lascar n'avait rien d'un apprenti.

Il était le seul survivant du commando et l'Exécuteur voulait le cuisiner afin d'en savoir plus sur les opérations menées par les *sicarios*, sur leurs projets, sur leurs commanditaires. Il n'était pas pour autant disposé à prendre tous les risques pour se saisir du fuyard. Aux yeux de Bolan, sa propre vie était bien plus précieuse que celle de ce sale type. Et puis, si les morts ne parlaient pas, les morts ne faisaient pas non plus parler les vivants. Il fallait regarder les choses en face et faire une hiérarchie entre les priorités.

L'Exécuteur arriva devant la porte coupe-feu alors qu'elle finissait de se refermer avec un discret sifflement pneumatique. Pas besoin de demander son chemin. Il poussa la barre, déboucha sur le petit palier de béton et jeta un rapide coup d'œil vers le haut.

Par acquit de conscience. Car il était peu probable que le fuyard ait pris la direction des toits. Mais il ne fallait rien négliger : le *sicario* pouvait très bien avoir tenté une feinte.

Ce n'était pas le cas. Bolan le comprit en entendant des claquements de semelles qui dévalaient les marches. O.K. Ça se passait vers le bas. Souplement, la flexion du genou amortissant chaque foulée, l'Exécuteur se mit à dévaler les marches de l'escalier, deux par deux,

d'abord, puis trois par trois dès qu'il eut intégré le rythme. Il prenait soin de ralentir l'allure à chaque palier et de tendre l'oreille pour s'assurer que le fugitif n'avait pas décidé de se changer en chasseur et de le guetter pour l'allumer par surprise. Mais bientôt, il comprit que sa proie mettait toute son énergie dans la fuite. Courageux mais pas téméraire, le Colombien.

Bolan ne le voyait toujours pas, mais il l'entendait courir de plus en plus distinctement. Signe qu'il gagnait du terrain sur le pourri. À un moment, un bruit de ferraille, suivi d'un grognement et d'un juron étouffé, lui apporta des nouvelles plus précises du fuyard. La traduction était assez simple : le tueur avait perdu l'équilibre, son arme était tombée sur le béton et lui-même avait dû faire une chute. Non seulement le bruit l'indiquait mais aussi les vibrations qui se répercutaient dans l'escalier.

Encore une fois, l'instinct guerrier de l'Exécuteur entra en action avant même qu'il n'en prenne conscience. En même temps qu'il analysait ce qu'il était en train de faire, il avait déjà sauté par-dessus la rampe métallique et tombait en chute libre vers la cour. Il ne restait que deux volées de marches avant le sol, quatre mètres à vue de nez. L'atterrissage risquait d'être mouvementé. Bolan eut une sensation de vide sidéral au niveau de ses entrailles puis, très vite, les choses rentrèrent dans l'ordre. Ses sens avaient retrouvé leurs repères parmi les lois de la gravitation universelle. Heureusement, car le sol était là, dur comme du ciment. D'ailleurs, c'était du ciment. Bolan encaissa le choc en amortissant son impact au maximum mais il était impossible de ne pas perdre l'équilibre. Il utilisait cet élan pour convertir la chute verticale en propulsion horizontale et achever sa cascade dans un roulé-boulé quand, fugacement, il aperçut le Colombien, légèrement groggy, un genou en terre, le bras tendu vers son Cobray qui avait glissé sous l'escalier. Tout naturellement, il dévia sa trajectoire pour aller le saluer comme il se devait. Le tueur jura une nouvelle fois quand, voulant se relever, il fut écrasé au sol par un plaquage dans lequel Mack Bolan avait mis tout son élan et tout son poids. Dans le même mouvement, l'Exécuteur releva son Beretta et fut récompensé par un bruit sourd : le pistolet qui entraînait en collision avec le front du primate. Entraîné par le poids de son adversaire, le petit Colombien heurta le sol de la tête et acheva de s'assommer.

Bolan resta un instant couché sur sa victime inerte. Il reprit son souffle en attendant la riposte. Mais de riposte point. Le *sicario* était dans les vapes. Il n'avait plus la ressource nécessaire pour se battre. Le corps meurtri par les écorchures et les bleus qui s'étaient ajoutés aux coupures et aux brûlures moissonnées tout à l'heure dans l'hôpital, l'Exécuteur se releva et contempla le tueur étalé à ses pieds sur le sol de ciment.

Histoire de faire bonne mesure, il lui appliqua un dernier coup de poing en guise de somnifère.

— On va faire un tour, annonça-t-il en le chargeant sur son épaule.

L'autre ne répondit pas. C'était tout ce que Mack Bolan attendait de lui.

Basilio Ruiz s'éveilla dans un univers de douleur. Un marteau-pilon cognait entre ses tempes et le contenu de son estomac forçait pour lui remonter dans l'arrière-gorge. Il comprit aussitôt qu'il avait été assommé. Il avait connu ces sensations dès sa petite enfance quand son pochard de père le tabassait jusqu'à l'inconscience. Depuis quelques années, Ruiz avait fait en sorte d'inverser les rôles et, normalement, c'étaient ses victimes qui étaient censées ressentir ce symptôme détestable. Conclusion, il s'était passé quelque chose d'anormal.

Il voulut changer de position pour faire passer la nausée, mais il se rendit compte qu'il était ligoté sur une chaise. Rien à faire pour bouger et empêcher son dîner de s'échapper à l'air libre. Il eut un haut-le-cœur et sut que le point de non-retour était dépassé. En plus de la rage de se voir immobilisé et du martèlement qui lui concassait l'intérieur du crâne, Basilio Ruiz dut subir l'humiliation de sentir son vomi dégouliner sur sa chemise et son pantalon.

Un chapelet de spasmes lui secouèrent le corps et son estomac se vida entièrement. Au moins, il était libéré de ce poids. Il ne lui restait plus que la douleur dans le crâne comme stigmate de sa mésaventure hospitalière. Basilio Ruiz avait connu pire et un mal de tête ne l'avait jamais empêché de fonctionner. Ce qui l'empêchait de fonctionner, c'était cette espèce de bande argentée avec laquelle il était ficelé à son siège. Plus il bougeait, plus elle semblait se resserrer pour lui couper la circulation. Déjà, ses pieds et ses mains commençaient à s'ankyloser.

Les souvenirs lui revenaient, peu à peu. La chute dans l'escalier de service. Le grand type en noir qui l'avait plaqué au sol. C'était lui, déjà, qui avait tué Felipe et Ernesto dans l'unité de soins intensifs.

Où l'avait-on amené ? Que lui voulait-on ? Pourquoi ne l'avait-on pas tué comme ses deux compagnons ?

La sarabande de questions qui tournaient dans sa tête avait un effet d'amplification dévastateur sur son mal de crâne. Le Colombien s'efforça de les évacuer et de recouvrer son calme. Mais une voix s'éleva dans son dos et vint perturber ses tentatives :

— Tu te réveilles... Ça tombe bien. J'allais justement m'occuper de toi.

Basilio Ruiz entendit des pas qui approchaient avec une lenteur et une régularité exaspérantes. Malgré la douleur, il releva le visage, fut un instant ébloui par la lumière du plafond. La haute silhouette sombre qui venait de le contourner et de se planter face à lui avait une tête

connue. Celle du type qui avait descendu ses collègues et l'avait poursuivi dans l'escalier avant de l'assommer et de l'amener ici, Dieu seul savait comment.

Ruiz garda le silence, comme si on lui avait parlé en chinois. Il décida de jouer celui qui ne comprenait pas ce qu'on lui disait. Ça ne lui rapporterait peut-être rien mais ça ne coûtait pas plus cher d'essayer.

— Inutile de jouer à ça, dit Bolan. Je vous ai entendus parler notre langue, tout à l'heure, dans l'hôpital. Je vais être clair. Il ne te reste plus grand-chose, mais tu as encore ta vie et une somme d'informations. Tu ne pourras pas repartir d'ici avec les deux. À toi de choisir. C'est soit l'une, soit l'autre.

Ruiz avait vu ce type en action, comment il avait réglé leur compte à ses complices, deux durs de durs. Lui-même était un dur. Celui-là aussi en était un. Pour être encore en vie après les deux coups fourrés qu'il lui avait faits, et avoir réussi à le capturer ensuite, il était très au-dessus du lot. Il ne servirait à rien de tenter le bluff avec un lascar pareil. C'était évident.

Mais, quand même... On avait sa fierté.

— Je ne vous connais pas, grogna le Colombien. Je n'ai rien à vous dire.

Le Gringo ne sembla pas le moins du monde contrarié par sa réplique. Il le railla :

— Content de voir que tu n'es pas muet. Pour le reste, je t'ai déjà dit, c'est comme tu voudras. Moi, je sais très exactement d'où tu viens. Tes deux copains sont morts à l'hôpital et vous n'avez pas exécuté votre contrat. Je me demande comment tu vas pouvoir expliquer ça à vos employeurs si je te laisse repartir. Soit dit en passant, c'est juste une façon de parler, tu penses bien que je ne me serais pas donné tout ce mal pour te ficeler si j'avais eu l'intention de te relâcher aussitôt.

Mais Basilio Ruiz persista.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Si tu as envie de jouer à ça, O.K. On peut faire mumuse. Toute la nuit, même, si ça te chante. Moi, ça ne me gêne pas, je suis plutôt joueur. Mais, vu les projets que j'ai pour toi, je ne pense pas que ça te ferait rire bien longtemps. Maintenant, si tu veux jouer cartes sur table, je crois que ça nous arrangerait tous les deux. Je commence.

L'Exécuteur approcha son visage de celui de Basilio Ruiz avant d'enchaîner, d'un ton parfaitement calme et parfaitement inflexible :

— Toi et tes deux amis qui sont restés sur le carreau au Centre Hospitalier de San Francisco aviez pour mission de supprimer un homme du nom d'Hector Garavito qui se trouve là-bas en soins intensifs. Votre contact vous a vendus et vous avez raté votre coup. Maintenant, tu es ici et tu y restes tant que tu n'auras pas répondu à mes questions. Quand je dis que tu y restes, ne t'attends pas à être

dorloté. Ce serait plutôt l'inverse. Suis-je assez clair ?

— Mais je...

— Non, coupa l'Exécuteur. Celle-là, tu me l'as déjà servie. Et je déteste les gens qui se répètent.

Le Gringo souriait d'une oreille à l'autre et, bizarrement, ce sourire intimidait Ruiz davantage que des hurlements éternés ou même que des coups.

Celui-là, c'était un méchant. Un vrai.

— Essayons de faire un peu de lumière dans la noirceur de ta cervelle, reprit le Guerrier. Je ne veux pas connaître ta vie. Ni ton nom. Je me moque même de savoir comment tu es passé de Colombie aux États-Unis. Tu me suis ?

Le captif émit un borborygme qui pouvait être compris comme un acquiescement. Il avait l'air de suivre. Il avait même l'air de s'approprier un peu.

— Mais, sache-le, reprit l'Exécuteur, il est une autre chose dont je me moque éperdument, et qui a sans doute une certaine importance pour toi. C'est de savoir si tu seras encore vivant demain matin. Ce n'est pas mon problème. Vu ? On est en phase ?

Le Colombien ne répondit pas. Mais un soubresaut indiqua à Bolan qu'il était en phase.

Malgré ses maux de tête, les neurones de Basilio Ruiz turbinaient à plein régime. Comment Hector Garavito, malade en fin de vie au Centre Hospitalier de San Francisco, avait-il pu bénéficier d'une telle protection ? Quel lien d'amitié incroyable avait pu pousser ce combattant de premier ordre à prendre de tels risques pour sauver Garavito alors que, de l'avis de tous, il lui restait une ou deux semaines vivre ?

— Vous n'êtes pas du F.B.I., finit par dire le Colombien.

— Bien vu. Pas de badge, pas de règles. Personne ne connaît l'existence de ce local. Personne ne sait que tu es là ni où tu iras en ressortant. Je vois que la lumière commence à se faire.

Le Gringo était en train de dire qu'il pouvait soit mourir ici soit s'en aller tranquillement s'il acceptait de coopérer. Ça faisait réfléchir. Mais autre chose faisait réfléchir Basilio Ruiz. S'il survivait, il serait catalogué comme balance. Il ne pourrait jamais retourner auprès de ses anciens compagnons. Il allait passer sa vie à fuir ceux qui s'employaient à éliminer les opposants et les renégats avec un acharnement qu'il connaissait mieux que quiconque. Il n'était donc pas décidé à céder comme ça, sans résistance.

— Et si je refuse de parler ?

— Je t'ai dit. C'est à toi de voir. Ne m'oblige pas à me répéter trop souvent.

Bolan s'éloigna et échappa à la vue de Ruiz pour réparaître un instant

plus tard, muni d'une mallette de cuir. Il posa la mallette qui produisit au contact du sol un cliquetis de batterie de cuisine. Il se baissa, ouvrit le sac et en extirpa des instruments étincelants. Une paire de pinces. Un sécateur. Un genre de poinçon. Un grand canif avec des tas de lames.

— Je... Je ne sais pas grand-chose, dit le Colombien d'une voix tremblotante.

— Je suis sûr que tu vas faire un effort, affirma l'Exécuteur.

CHAPITRE II

New York

La veille de la grande fusillade du Centre Hospitalier, l'Exécuteur se trouvait bien loin de San Francisco. Il se promenait dans Central Park, non loin du Lac, baptisé ainsi avec l'arrogance naturelle des New-yorkais, comme si ce lac avait été le seul au monde. Un peu plus loin, les Rambles, des berceaux de verdure enchevêtrés à l'imitation de la nature sauvage, offraient aux flâneurs l'agrément de leur ombrage et d'une intimité, au demeurant bien illusoire. Aux amoureux, l'endroit proposait une multitude de refuges où il faisait bon se bécoter sous les charmillles. Pour d'autres – heureusement plus rares –, c'était un terrain de chasse giboyeux. Mais, ce jour-là, Bolan n'avait même pas l'esprit à imaginer ce qui pouvait arriver si, d'aventure, un prédateur en maraude jetait son dévolu sur lui en le prenant pour une victime facile. Pour une fois, il était réellement détendu, insouciant, à des années lumière de toute sensation de danger. Ça faisait du bien de changer de peau pour un moment, de se laisser vivre, comme les autres. Au diable l'état d'alerte permanent ! Le qui-vive, la tension perpétuelle, il en avait eu sa dose au cours de sa vie.

Il avait donné.

La dernière fois qu'il s'était battu dans Central Park, il y avait eu du sang et de la douleur. Un carnage colossal. Et pourtant...

Plus les choses changeaient, plus elles restaient pareilles.

Il était presque midi et Mack Bolan entendit son contact qui arrivait dans un angle mort. Le pas un peu traînant. Ce n'était pas une allure de vieillard, plutôt la démarche lasse, pesante, d'un homme accablé de soucis. Il n'y avait pas de décalage horaire entre Washington et New York mais Bolan n'aurait pas été surpris de voir des marques de fatigue sur le visage de celui qui venait à sa rencontre. Avec les préparatifs et les contretemps auxquels il avait dû faire face, les obstacles à surmonter, Hal Brognola avait de bonnes raisons d'être claqué.

Mais, contre toute attente, Bolan, quand il se retourna, trouva un

Brognoia plutôt frais. Alerte, même. Mais, à coup sûr, moins à l'aise que lui dans cet environnement.

Ils échangèrent une solide poignée de main.

— Ce parc me donne la chair de poule, dit le Grand Fédéral en matière de bonjour. J'ai l'impression d'être dans le décor de *Cruising* avec Al Pacino.

Bolan sourit.

— J'ai du mal à le croire, Hal.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as du mal à croire ?

— Que tu puisses avoir autre chose que la chair de coq. La chair de poule, toi, tout de même ! Pourquoi pas la chair de caille, ou de chapon ?

— Comique, va ! Sais-tu qu'entre les heures de voiture, le vol, l'attente et tout le toutim, c'est une demi-journée que j'aurai consacrée à notre rencontre ? Et tout ça pour, à peine arrivé, me faire insulter par un petit voyou qui jette des doutes sur ma virilité !

— Oh non, Hal, soupira l'Exécuteur. C'est le contraire. Et surtout, sois sûr que je n'oserais jamais jeter quoi que ce soit sur ta virilité.

La traditionnelle cérémonie de salutations était close et, sans transition, Bolan relança leur conversation de la veille :

— Alors, que se passe-t-il avec les Colombiens ?

Il avait passé un coup de fil de routine au Ranch des Black Warriors et, aussitôt, on l'avait aiguillé sur la ligne personnelle de Hal Brognoia. Même à son domicile, le téléphone du numéro Un du *Justice Department* était équipé d'un dispositif de brouillage qui permettait de garder la confidentialité sur les missions ultra-secrètes de l'équipe. Mais, en bon G-Man, Brognoia se méfiait de tout et de tous. Y compris de la technologie. Il était donc resté très obscur sur la nature exacte de la mission, se contentant de mentionner un problème colombien et de fixer ce rendez-vous à Bolan, qui se trouvait déjà à New York. Pour le cas où son vol aurait été retardé, un plan B était prévu avec rendez-vous à 14 heures à la Fontaine de Bethesda.

— Ça va nous changer, annonça Brognoia. Pour une fois, il ne s'agit pas de came. Enfin... il n'y a pas que de la came.

— Je t'écoute, dit l'Exécuteur.

— Tu es au courant de la situation là-bas ?

— En Colombie ? Je regarde les infos, dit Bolan. Et après notre conversation, je me suis fait briefer par le vieux Frank. Narco-terrorisme, instabilité politique, criminalité crevant tous les plafonds. C'est à peu près tout.

— Oui, fit Brognoia, l'air peu satisfait de la réponse.

— J'ai dit que je t'écoutais, Hal.

— La *Violencia*, après la Seconde Guerre mondiale, ça te dit quelque chose, je suppose.

Sans attendre de réponse, le Grand Fédéral enchaîna :

— On n'aura jamais de chiffre exact mais, à l'estime, le bilan est de plusieurs centaines de milliers de victimes, tuées entre 1946 et 1958 par des criminels de droit commun, par des guérilleros et par la police secrète. Et ce qui vaut pour les victimes vaut également pour les responsables de ces massacres, on n'aura jamais de compte précis.

— Air connu, remarqua sobrement Bolan.

— La situation s'est apaisée par la suite. On peut même dire que ça n'allait pas si mal pour un pays d'Amérique latine. Puis les années quatre-vingt sont arrivées et c'est reparti de plus belle. Le trafic de cocaïne a connu un boom sans précédent. On n'avait jamais vu une chose pareille. Soixante pour cent de la production mondiale de coke viennent de là-bas. Et, là-dessus, plus de quatre-vingts pour cent sont sniffés chaque année par des citoyens des États-Unis. Entre les consommateurs payants et les agences de renseignement, notre pays finance la quasi-totalité des dealers et des narcotrafiquants que les forces de l'ordre et la D.E.A. cherchent par ailleurs à faire disparaître.

Bolan gardait le silence. Il était bien placé pour savoir de quoi parlait Brognola. Douloureusement bien placé. Lui-même s'était trouvé en première ligne dans cette prétendue guerre contre la drogue. Une guerre tellement anarchique et mal organisée que celle du Vietnam aurait pu, en comparaison, faire figure de guerre modèle menée et gérée de main de maître.

— Enfin..., poursuivit Hal Brognola, comme si la drogue ne suffisait pas, voilà que, vers 1982-83, en pleine explosion du trafic de cocaïne, la guérilla se met de la partie. Et ça continue encore aujourd'hui. Les guérilleros d'extrême gauche mènent la lutte armée contre le pouvoir et s'accrochent avec des commandos de la mort – d'extrême droite, eux – qui sont très certainement proches de l'armée et, peut-être même, entretiennent des liens avec Washington. Pendant ce temps, les cartels de la drogue assassinent quiconque ose évoquer l'extradition des gros bonnets ou marcher sur leurs plates-bandes. Pour couronner le tout, nous avons toute une sous-classe de délinquants et de criminels qui tirent leur subsistance du chaos ambiant, avec comme spécialités le braquage, l'extorsion, le kidnapping et que sais-je encore.

Bolan n'avait pas besoin d'un dessin. Il connaissait le tableau comme s'il l'avait tracé lui-même.

— Qu'est-ce qui a changé ? Quel est mon rôle dans tout ça ? demanda-t-il.

— J'y viens, j'y viens. Mais d'abord, sache que le nombre de morts se situe entre trente-cinq et quarante mille, d'après de récentes estimations du Département d'État. Et, bien sûr, ce n'est pas fini. Ils continuent à zigouiller leurs compatriotes à tour de bras. Sans parler du million et demi de sans-abri dont le sort est plus ou moins

imputable à cet état de fait. Soit ils ont déserté leur maison à la suite de menaces, soit leurs habitations ont été détruites par les combats. Ajoute à cela un taux de chômage national de l'ordre de vingt et un pour cent et toutes les conditions sont réunies pour créer une émigration phénoménale, et donc fabriquer une énorme masse de réfugiés.

— Des réfugiés qui débarquent chez nous ? s'enquit l'Exécuteur, qui connaissait déjà la réponse.

— Un certain nombre, oui, confirma Brognola.

Beaucoup, aussi, restent dans le pays. Ils se contentent d'une émigration intérieure vers les grandes villes. Bogota, Cartagena, Medellin, Cali, Barranquilla. Ceux qui viennent chez nous sont, en général, ceux qui ont le niveau d'instruction le plus élevé. Ce sont les plus diplômés, et aussi les plus actifs. Ils ont créé des journaux, un forum de discussion. Il n'est pas question pour eux de se taire au sujet de ce qui se passe dans leur pays.

— Ça se comprend.

— Oui, bien sûr. Mais...

Une expression embarrassée marqua le visage de Hal Brognola, le plus vieil ami encore vivant de Mack Bolan.

— L'ennui, c'est que certaines personnes ne sont pas de cet avis. On veut les faire taire. Au cours des huit derniers mois, on a compté onze assassinats de réfugiés colombiens.

— Ce qui veut dire qu'il y en a eu davantage, commenta l'Exécuteur.

— Certainement, convint Brognola. Ces onze personnes avaient eu des prises de position contre le laxisme des autorités colombiennes. Et, d'après la D.E.A., aucune n'avait été impliquée dans une affaire de drogue.

— Assassinats politiques, donc.

— On dirait bien. Il y a aussi eu des disparitions pures et simples. Très probablement des meurtres dont on n'a jamais retrouvé les victimes. Ça sent mauvais, tout ça.

— Le F.B.I. a mis son nez dans la casserole, j'imagine.

— Bien sûr. Nous avons tout examiné en long en large et en travers. Comme d'habitude. Le dossier a été baptisé *COLKILL*, si tu veux tout savoir.

Bolan eut une moue sardonique. Le F.B.I. avait toujours eu un faible pour les acronymes et les abréviations. *COLKILL* avait certainement été formé à partir de « Colombian » et de « Killings », de la même manière que les fonctionnaires-poètes du Bureau Fédéral avaient fabriqué « UNABOMBER » pour nommer Ted Kaczynski, le détraqué qui envoyait des lettres et des colis piégés à des pontes du milieu universitaire.

— Le Bureau enquête ?

— On peut dire ça comme ça, soupira Brognola. Tout ce qui concerne les assassinats a été méticuleusement rassemblé dans le dossier *COLKILL*. Mais ils ne peuvent rien faire. Pas de preuves contre les tueurs.

— Aucune ? s'étonna Bolan.

— Pas d'empreintes digitales, en tout cas. Pas de traces d'A.D.N. non plus. Jusqu'à présent, tout ce qu'on a retrouvé sur les lieux des crimes, c'est une voiture volée, quelques traces de semelles qui pourraient être celles de n'importe qui et des monceaux de douilles fumantes.

— Vous avez une idée du nombre de *sicarios* qui opèrent dans le cadre de cette affaire ?

— Des réfugiés ont été abattus à des horaires rapprochés dans des lieux géographiquement éloignés. Ce qui donne à penser qu'il y a au moins deux équipes. Pour le reste...

Hal Brognola laissa sa phrase en suspens.

— Il n'y a jamais eu de témoins ? s'enquit l'Exécuteur.

— En tout cas, pas de témoignages valables, à ma connaissance. Les *sicarios* frappent vite et bien puis disparaissent sans laisser de traces. Ce sont des pros. De plus, il n'y a pas de logique géographique permettant de penser qu'ils sont basés à tel ou tel endroit.

— Même pas à l'échelle d'un État ?

— Même pas, certifie Brognola. Dernièrement, ils ont frappé à New York, à Miami et à Los Angeles.

— Ça fait un assez grand triangle, convint le Guerrier. Et il n'y a jamais eu de raté ?

— Il y a trois semaines, à Miami, ils devaient descendre un certain Francisco Guzman, un homme installé aux États-Unis depuis déjà longtemps mais qui a mis du temps avant de manifester son indignation face à la violence en Colombie.

— Ils l'ont manqué ?

— Dans un sens. Guzman n'était pas protégé. Il allait travailler à pied et revenait par le même moyen. Le 17 avril dernier, il a trouvé un abattoir en rentrant chez lui. Sa femme et ses deux gosses criblés de balles. Une vraie boucherie. Les *sicarios* avaient laissé une trace de leur passage. « À la prochaine ! », en lettres de sang sur un mur. Des fumiers ! D'ignobles fumiers !

Mack Bolan en avait vu d'autres. Et de bien pires. Mais n'était pas blasé pour autant, surtout quand les victimes étaient des innocents. Un homme qui s'exposait par ses discours ou par ses prises de position savait quel risque il prenait pour sa vie. Du point de vue adverse, tuer quelqu'un pour l'empêcher de s'exprimer ou pour le punir n'était pas acceptable à ses yeux mais on était encore dans un rapport d'homme à homme. Un rapport sans doute inégal mais respectueux d'une certaine éthique criminelle. À l'inverse, détruire quelqu'un moralement en

massacrant sa femme et ses enfants était une chose immonde. Et cette mise en scène macabre avec des lettres de sang sur les lieux du crime ! Brognola avait raison. Ces types étaient d'ignobles fumiers. Des pourris.

Éliminer les pourris, dépolluer la société, c'était le travail de l'Exécuteur.

— Nous n'avons aucune piste ?

— Rien à tirer des contrats déjà exécutés, répondit Hal Brognola. Mais le prochain pourrait nous permettre de glaner des renseignements intéressants.

Bolan s'étonna :

— Le prochain contrat ? Comment ça ? Tu as eu un tuyau ?

Brognola acquiesça d'un hochement de tête.

— Raconte-moi ça.

— Allons marcher un peu, proposa le Grand Fédéral.

Il entraîna Bolan dans un tour du Lac et lui relata les informations transmises à son contact de San Francisco par le brancardier toxicomane du Centre Hospitalier.

— Il a pris des risques en me transmettant l'info sans suivre la filière normale, précisa-t-il. Il faut préserver ce gars.

Brognola était un ancien du F.B.I. et il avait gardé des liens avec le Bureau malgré son poste de haut fonctionnaire. Des liens professionnels, bien sûr, mais aussi affectifs. Mack Bolan le savait. Il savait également que certaines allusions moqueuses au sujet du F.B.I. et des G-Men avaient parfois des échos douloureux pour le patron secret des Black Warriors.

— Dans le cas qui nous intéresse, reprit le Grand Fédéral, le F.B.I. ne pourrait rien faire d'autre que de coffrer les *sicarios*. J'aimerais donc que ce soit toi qui interviennes demain soir au service de soins intensifs. Il faut à tout prix essayer d'en prendre un vivant pour lui faire cracher le morceau.

— Les noms des commanditaires ? demanda Mack Bolan.

C'était une évidence et il n'avait posé la question qu'historique de couper le long monologue de son boss.

— Exactement ceux auxquels tu penses, répondit ce dernier.

Aucun des deux hommes n'était dupe en ce qui concernait la suite. Même en possession des noms des gros bonnets qui finançaient cette saleté, il était peu probable que la justice des États-Unis puisse obtenir des extraditions et des mises en examen. Et des condamnations, encore moins.

Pour stopper l'action des criminels qui rétribuaient les tueurs à gages et leur confiaient ces missions infectes, il fallait un bras plus long et plus indépendant que celui de l'Attorney General. Un bras comme celui de Brognola, tendu depuis le Ranch des Black Warriors, avec, comme

agent d'exécution... l'Exécuteur.

Hal Brognola consulta sa montre.

— Il te reste une bonne journée pour être à pied d'œuvre.

— Avec le décalage horaire, ça va le faire sans problème, Hal. Tu as les billets d'avion ou c'est à moi de les prendre ?

La « bonne journée » avait passé et, maintenant, la donne avait changé. Trois *sicarios* avaient cessé de nuire, Hector Garavito allait mourir plus sereinement que prévu, gavé de morphine par des infirmières attentionnées. Et, d'un simple regard sur le contenu de la mallette de Bolan, le captif avait compris où était son intérêt. Il avait donc donné des noms presque sans se faire prier.

L'Exécuteur avait ainsi découvert l'identité d'un commanditaire basé à Bogota. Celui qui avait passé le contrat sur la tête de Garavito. D'après son nouvel informateur, le malfrat avait également ordonné la liquidation d'un homme à Los Angeles et d'un autre, à San Diego. Et rien ne disait qu'il n'en avait pas davantage à son actif. Pour le moment, ce n'était pas encore le problème de Bolan. Il avait une entrée dans le réseau et cela pouvait lui permettre de déboucher sur d'autres individus aussi peu fréquentables que celui-là, mais avec lesquels il avait des comptes à régler.

Basilio Ruiz avait mentionné deux autres noms. Des noms amis, ceux-là. C'étaient ceux de personnalités qui travaillaient avec l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme pour tenter d'améliorer le sort des victimes de la violence en Colombie. Peut-être Bolan pourrait-il obtenir des informations auprès de ces braves gens. Ce n'était pas couru d'avance car les membres de l'AIDH étaient des individus pacifistes qui répugneraient sans doute à lui livrer des noms, surtout s'il leur dévoilait ses intentions vis-à-vis des malfaiteurs. Il allait falloir la jouer finement.

Mais on n'en était pas là.

Mack Bolan avait un certain nombre de questions à régler auparavant. Le trajet, par exemple. Il allait passer une dizaine d'heures en l'air avant d'arriver à Bogota après neuf mille kilomètres et deux escales, une à Dallas-Fort Worth et l'autre à Mexico. Autre question à régler : le sort de son informateur. Il l'aurait bien relâché, comme il le lui avait laissé entendre, mais le risque était grand. Une fois libre, le jeune tueur pouvait parfaitement changer d'avis et contacter un avocat, ou pire demander à une organisation humanitaire de le prendre sous son aile. La tentation serait grande pour essayer, à la fois d'échapper à la justice des États-Unis et de se dédouaner auprès de ses employeurs. Il suffirait au petit Basilio de se faire passer pour une victime de bavure policière et de porter plainte contre la « tyrannie » américaine. Bolan voyait déjà le tableau. Non, Basilio Ruiz n'avait jamais fait partie d'un

commando de tueurs, non il n'avait jamais mis les pieds au Centre Hospitalier de San Francisco. Oui, une brute épaisse, probablement agent du F.B.I., l'avait capturé, séquestré et torturé pendant des jours pour lui faire avouer des choses auxquelles il ne comprenait rien. C'était une honte. Il suffisait d'avoir la peau un peu basanée pour être traité comme un moins que rien dans ce pays. Ah, il était beau le « pays de la Liberté » !

C'est sans plaisir mais sans état d'âme que Mack Bolan régla le compte de Basilio Ruiz d'une balle de 9 mm derrière l'oreille droite. Tous les péchés du Colombien furent effacés en même temps que sa vie dans un grand jaillissement vermillon.

En bon citoyen soucieux de laisser les lieux dans l'état où il les avait trouvés, Bolan fit le ménage à l'aide de quelques grands sacs-poubelle et d'un bidon de nettoyant ménager. Il abandonna le corps un peu plus tard au parking longue durée de l'aéroport international de San Francisco, dans le coffre d'une voiture de location. Quand on le découvrirait – vraisemblablement, à cause de l'odeur –, l'identification serait, pour le moins, ardue.

Côté artillerie, Bolan devait voyager léger. N'ayant aucune raison de craindre une agression dans la salle d'embarquement, et encore moins dans l'avion, il mit la petite Japy contenant le Snake dans son sac de voyage qui passerait en soute sans problème comme d'habitude, sachant que Hal se chargeait de faire partir son Beretta 93-R par la valise diplomatique qui arriverait quelques heures avant lui à l'aéroport El Dorado de Bogota. Là-bas, un agent des services spéciaux détaché du Ranch à l'ambassade devait le lui restituer après son passage en douane. Ni vu ni connu. Pas de problème avec les détecteurs à rayons X.

Sur place, ses deux pistolets lui serviraient pour faire la transition, le temps de se procurer un nouvel arsenal plus fourni. Ce qui, a priori, ne devait pas poser beaucoup de difficultés dans une ville comme Bogota. C'était l'aspect positif du travail dans les zones en proie au désordre et à l'insécurité : il était aisé de s'y procurer des armes. Là où il y avait des tueurs, il y avait des armes. Dans son attaché-case, l'Exécuteur avait une épaisse liasse de dollars, reliquat de trésorerie d'un trafic qu'il avait démantelé six semaines plus tôt en Belgique au début de son dernier blitz espagnol(1).

Ses besoins étant relativement modestes, le pécule avait tendance à durer.

Par ailleurs, Bolan savait d'expérience qu'en cas de pénurie, il y avait toujours des billets à prendre quelque part quand on n'avait pas les deux pieds dans le même sabot. Les banques des receleurs ou des bookmakers illégaux, les réseaux de deal, de prostitution, de pédophilie, les associations de motards hors-la-loi, les groupes

paramilitaires, etc., avaient une caractéristique commune : ils servaient de vaches à lait à toute une catégorie de margoulins. S'ils étaient très forts et très dangereux quand ils agissaient dans leur cadre d'opération habituel, c'est-à-dire en attaquant des innocents désarmés, les gangsters internationaux devenaient incroyablement vulnérables face à un ennemi aguerri, et pratiquement sans défense devant l'effet de surprise. Les prédateurs dictaient leur propre loi mais il y avait un grand défaut à leur cuirasse : ils ne pouvaient pas aller se plaindre aux autorités quand ils se faisaient eux-mêmes agresser ou dévaliser.

Bolan estimait que dépouiller les prédateurs était une composante à part entière de la guerre qu'il menait contre le Mal. C'était aussi bien commode pour ne pas être, à tout moment et en toute circonstance, tributaire des ressources du Ranch. Le Grand Fédéral et son équipe savaient comment il fonctionnait et ils laissaient faire. Car Bolan ne récupérait que de l'argent illégal et – cela allait de soi – jamais dans un but de profit personnel. La frontière entre le Bien et le Mal était incertaine. À chaque fois, c'était à l'homme et non aux gouvernements de faire la différence.

Aujourd'hui, la bataille commencée dans le couloir de l'hôpital de San Francisco allait se poursuivre dans la jungle urbaine de Bogota. Mais c'était toujours la même guerre sans fin.

Mack Bolan arrivait et les gangsters colombiens allaient verser des larmes de sang.

CHAPITRE III

Bogota, aéroport El Dorado

— J'ai quand même du mal à comprendre, dit Ciro Aguiar. Tu pourrais nous expliquer ça un peu mieux ?

— Que veux-tu savoir de plus ? demanda Kelly Rogan en guise de réponse.

Kelly était une grande et belle femme à la chevelure rousse flamboyante. Il émanait d'elle un mélange très équilibré de sensualité, de sagacité et d'opiniâtreté. Encadrée par Ciro Aguiar et par un autre homme au teint basané qui avait pour nom Nestor Gomez, elle franchit les portes vitrées de l'aéroport international El Dorado de Bogota et s'avança dans le hall.

Pistolet-mitrailleur à la hanche, deux soldats patrouillaient à l'intérieur de l'aérogare. Instinctivement, Ciro Aguiar baissa le ton à leur approche :

— Ce type dont tu nous parles, d'où sort-il ? Qui est-il, au juste ? Quelques précisions ne seraient pas de trop.

Les militaires firent un crochet pour contourner le petit groupe et continuèrent leur chemin sans s'occuper d'eux. Les yeux bruns de Ciro Aguiar les suivirent un long moment, et la jeune femme sentit la tension qui s'emparait de lui à la simple vue des armes et des uniformes. Depuis quelque temps, elle-même avait du mal à ne pas se laisser contaminer par cette paranoïa insidieuse.

— Je ne peux pas en dire davantage, répondit-elle avec un air totalement sincère.

Elle se dirigea vers une rangée de sièges de plastique rigide boulonnés au sol, à l'écart de l'agitation du hall central. Ciro Aguiar s'assit à sa gauche, Nestor Gomez à sa droite.

— Ça craint, dit Gomez. Ce type peut faire partie de la C.I.A. ou d'une autre agence du même acabit. Le Département d'État, ça doit te dire quelque chose, Kelly. C'est chez toi. Tu sais très bien que tout ce qui s'y rattache de près ou de loin constitue pour nous une menace potentielle.

— Ce n'est pas un espion, déclara la jeune femme avec une conviction un peu forcée.

— Comment peux-tu en être absolument sûre ? insista Ciro Aguiar.

— Je vous l'ai déjà dit, soupira Kelly Rogan, excédée. Mon ami à Washington...

— Son ami à Washington..., siffla Aguiar en secouant la tête avec un air effaré.

Il semblait à la fois sidéré et accablé par la crédulité de sa jeune collègue.

— Oui, mon cher ! Un ami à Washington ! Un ami très proche et très sûr. Un ami qui n'essaiera pas de me doubler.

— Bien sûr, bien sûr..., railla Aguiar. Être basé à Washington est une garantie d'intégrité absolue ! Tout le monde sait que la capitale des États-Unis est exclusivement peuplée de braves gens, incapables de la moindre entourloupe ou de la plus petite magouille.

Les engagements partagés, les élans et les dégoûts communs les avaient fortement rapprochés au fil des quatorze mois que Kelly Rogan avait passés à Bogota mais, face à cette réaction butée, la femme à la chevelure de feu ressentit soudain une violente bouffée de colère, d'agressivité même, contre Ciro Aguiar.

— Merci pour ta démonstration à deux pesos, Ciro. Je me permets quand même de te rappeler que j'ai été journaliste au *Post* et que j'ai une opinion assez précise sur les gens à Washington qui sont dignes de confiance et sur ceux dont il faut se méfier. Je peux te garantir que cet ami...

— Mais qu'est-ce qui te permet d'affirmer ça avec autant de certitude ? coupa une nouvelle fois Ciro Aguiar en la scrutant avec des yeux plissés comme ceux d'un vieil Asiatique.

On sentait Kelly Rogan agacée à l'extrême. Une lueur meurtrière passa dans son regard vert.

— Ce ne sont pas tes oignons, répliqua-t-elle d'une voix cassante. Et, comme j'étais en train de le dire avant ton intervention pleine de finesse et de courtoisie, l'homme ne fait partie ni de la C.I.A. ni de la D.E.A. ni d'aucune autre agence similaire. « Officieux mais efficace », a dit mon contact. Ce sont ses termes exacts.

— Je voudrais bien te croire, intervint à son tour Nestor Gomez. Mais ce ne sont que les affirmations de ton contact. Quant à l'efficacité de l'autre gars, tu me permettras d'avoir aussi des doutes. Surtout s'il n'a pas l'appui des services spéciaux. Que va-t-il faire ? Nous assister de ses judicieux conseils, ou de ses encouragements ? Nous prendre comme sujets d'étude et rentrer chez lui pour écrire un article compassé sur le sort des misérables mais héroïques culs-terreux de Colombie ?

— Je te sens terriblement amer, Nestor, observa Kelly Rogan d'un air

narquois.

Elle reprit un visage sérieux pour ajouter :

— Il n'est ni journaliste ni sociologue ni anthropologue. Je ne vois donc pas pourquoi il irait écrire un article.

— Pour le moment, ce qu'on sait sur lui, c'est tout ce qu'il n'est pas, observa Gomez, songeur, comme s'il se parlait à lui-même. Franchement, ça nous fait une belle jambe.

Kelly Rogan et ses deux compagnons avaient chacun un magazine à la main. Comme tout le monde. Ici, mieux valait ne pas détonner, et ils faisaient tout pour se donner l'air de quidams attendant un parent à l'aéroport. D'ailleurs, il y avait en cela une forme de réalité. Excepté que l'homme attendu n'était pas un parent. Et qu'ils n'étaient pas tout à fait des quidams.

Depuis plus d'un an, maintenant, qu'elle travaillait à Bogota dans le cadre de l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme, Kelly Rogan avait appris à se blinder. Elle détestait cela, car il fallait parvenir à un certain état de détachement, d'insensibilité. Mais elle n'avait pas le choix, c'était une question de vie ou de mort. La grande difficulté dans ce processus d'autoprotection était de réussir la délicate gymnastique entre le détachement vital face à l'horreur quotidienne et le potentiel d'empathie avec ses semblables.

Quand elle était journaliste au *Post*, Kelly avait parfois été dépêchée sur des sites de crimes effroyables. À Washington comme ailleurs, des êtres humains infligeaient des monstruosité à d'autres êtres humains. Ces choses existaient mais elles étaient désavouées, condamnées par la collectivité. On les considérait comme anormales, odieuses. En Colombie, les violences les plus atroces, les actes de barbarie les plus sauvages étaient devenus tellement courants qu'ils étaient implicitement admis par tous. Ils faisaient partie de la vie de tous les jours, de la norme. Même ceux qui, comme Kelly, luttait pour tenter de réparer cette société malade finissaient par s'y accoutumer. L'instinct de survie. Le problème, c'est que, quand on commençait à accepter l'inacceptable, les repères s'effaçaient peu à peu. Jusqu'où pouvait-on aller ?

Joseph, l'ami que Kelly Rogan avait contacté à Washington, était un ancien amant, ce que Ciro Aguiar avait, apparemment, deviné. Les allusions étaient trop flagrantes et la jeune femme était sérieusement irritée par le manque de tact de son collègue. Ils partageaient des valeurs, ils menaient un combat commun, point barre. Pour le reste, sa vie privée ne regardait personne, et Ciro Aguiar encore moins que quiconque.

C'est essentiellement pour vider son sac qu'elle avait appelé Joseph. Elle pensait accessoirement tâter le terrain, voir s'il n'y avait pas moyen de venir se ressourcer, se vider la tête le temps d'un grand week-end en

goûtant aux plaisirs décadents de la capitale du pays de la dépravation. Elle ne s'attendait pas du tout à la réaction de son ex et fut presque prise de court quand il annonça :

— J'ai quelqu'un qui pourrait peut-être t'aider.

— Si c'est une blague, elle n'est vraiment pas drôle.

Mais ce n'était pas une blague. Pour des raisons qui lui appartenaient, Joseph était resté discret, mystérieux même, sur le type d'aide qu'il envisageait. Mais il avait noté les nouvelles coordonnées de Kelly et avait promis de donner suite à son appel.

Trois jours plus tard, alors qu'elle ne pensait plus à cette conversation, Joseph l'avait tirée du sommeil sur le coup de minuit.

— Quelqu'un vient évaluer la situation en Colombie, avait-il annoncé.

— Quand décolle-t-il ?

— Il est déjà en route, avait répondu Joseph.

— Tu pourrais m'en dire un petit peu plus ?

Aujourd'hui, Kelly Rogan croyait entendre sa propre question dans celles que lui posaient Ciro Aguiar et Nestor Gomez.

Et ses propres réponses dans celle que lui avait faite son ami Joseph :

— Impossible. À toi de juger par toi-même.

Joseph s'était contenté de lui donner l'heure d'arrivée de l'avion qui devait amener à Bogota ce personnage hors norme.

Kelly Rogan n'avait pas hésité. D'abord, elle avait toute confiance en Joseph. Ensuite, le vieil instinct journalistique s'était remis en action. Elle avait décidé d'être au rendez-vous. Toutefois, son séjour en Colombie lui avait apporté des enseignements utiles et elle avait décidé de prendre ses précautions. Elle avait immédiatement convoqué Ciro Aguiar, son collègue au sein de l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme. Puis, après plus mûre réflexion, elle avait jugé utile d'ajouter à son escorte le nommé Nestor Gomez, un ancien procureur devenu avocat.

— Il devrait être là, observa Aguiar.

Kelly jeta un coup d'œil à sa montre en s'efforçant de ne pas montrer sa nervosité. Joseph avait précisé qu'il ne fallait pas aller attendre à la porte d'arrivée et, maintenant, elle se demandait si le vol en provenance de Mexico avait du retard ou si...

Une ombre passa entre les néons de l'aérogare et son visage. Elle leva la tête et son regard s'arrêta sur un beau visage ténébreux éclairé par des yeux bleus de glace.

— Bonjour, dit l'arrivant. Je suis Mike Belasko et vous Kelly Rogan, je suppose. Je dois aller récupérer mes bagages. Vous m'accompagnez au tapis roulant ?

La jeune femme se leva.

— Comment m'avez-vous reconnue ? demanda-t-elle en serrant la main que lui tendait Mack Bolan.

— Je n'ai pas grand mérite. On m'a montré une photo de vous.
— Une photo ?
— D'identité, précisa Bolan. Je crois qu'elle venait d'un permis de conduire, ou peut-être d'un passeport.
— Ces photos ne sont pas très ressemblantes. J'ai une tête épouvantable, sur le passeport comme sur le permis, commença Kelly Rogan.

Mack Bolan sourit.

— N'exagérez pas.

En réalité, l'Exécuteur n'avait eu aucun mal à cibler la jeune femme tant sa ressemblance avec Eva Swanson, agent du F.B.I. et demi-sœur de Frank Vitali, était frappante.

La jeune femme se mordit la lèvre. Qu'est-ce que ce type lui avait fait pour qu'elle songe à de pareilles futilités en ce moment qui aurait dû être empreint de gravité ?

Elle se ressaisit et demanda :

— Vous avez accès à ce genre de documents ?

— Ça peut arriver, dit Mack Bolan.

Il s'abstint de révéler qu'il en savait davantage à son sujet. Notamment, qu'elle était de nationalité américaine, avait trente et un ans, avait fait des études universitaires et possédait un diplôme d'une grande école de journalisme. Cela, c'était le pedigree. Pour les autres éléments du dossier, il préférait se faire son opinion par lui-même. Au demeurant, il se demandait quel intérêt les subtils analystes de Frank Vitali pouvaient trouver dans des précisions comme : « pas de désir d'enfant », « déteste la routine » ou encore « veut faire quelque chose de sa vie avant qu'il ne soit trop tard ». Données, par ailleurs, aussi indiscretes qu'invérifiables.

Bolan pointa le pouce vers un escalier.

— Mes bagages devraient arriver par-là.

— Je vous suis, dit Kelly Rogan. Mais auparavant, permettez-moi de vous présenter M. Ciro Aguiar. Nous travaillons ensemble pour l'AIDH.

Le nommé Aguiar avait une poigne vigoureuse mais Bolan n'y sentit aucune provocation. Le Colombien ne cherchait pas à se mesurer à lui. Un léger malaise dans le regard, une ombre de sourire sur les lèvres, mais pas une once de crânerie ou de menace.

— Et voici Nestor Gomez, poursuivit la rousse flamboyante en indiquant l'autre homme. Nestor a occupé un poste élevé dans l'administration du pays.

— Et maintenant, vous êtes à la retraite ? demanda Bolan.

— Disons que la donne a changé, éluda Gomez.

— Je l'ai entendu dire, fit Bolan.

Ils allèrent récupérer ses bagages en limitant leur conversation à des banalités, puis ils sortirent de l'aérogare et se dirigèrent vers un

parking situé sur l'Avenida El Dorado. Il faisait encore chaud en cette fin de journée et l'Exécuteur sentit les effets cumulés de la pollution et de l'altitude sur sa respiration. Mais il savait que ses poumons allaient s'y accoutumer rapidement. Kelly fit halte à la hauteur d'un minibus Toyota vieux d'une dizaine d'années, ouvrit le coffre, l'invita à se débarrasser de son sac, puis elle le fit monter à l'avant. Aguiar et Gomez s'installèrent derrière.

Elle démarra, sortit du parking et roula quelques centaines de mètres avant de briser le silence :

— Joseph, enfin... mon ami de Washington m'a dit que vous alliez pouvoir nous aider.

— Ça dépend de ce que vous attendez de moi, dit Mack Bolan.

La jeune femme fronça les sourcils et le regarda, détournant un instant les yeux de la circulation chaotique de l'Avenida.

— Joseph ne vous a pas dit ?

— Bien sûr que non. Je ne sais même pas qui est ce Joseph.

— Mais de quelle agence américaine faites-vous partie ? risqua Nestor Gomez.

— Aucune.

— Dans ce cas, quelle est votre fonction ?

— Nous dirons consultant. Free-lance, si vous préférez. Si vous m'expliquiez votre problème, que je me fasse une idée...

— C'est compliqué, reprit Kelly Rogan.

— J'ai tout mon temps.

— À propos de votre... temps, justement, dit Nestor Gomez. En tant que consultant, vous devez, enfin... comment dire ?

— Ne vous inquiétez pas, coupa l'Exécuteur en se tournant pour regarder l'ancien fonctionnaire droit dans les yeux. Le financement est assuré. Je ne vous présenterai pas de facture.

Il nota que la jeune femme fusillait Gomez du regard par l'intermédiaire du rétroviseur. Ses mains fines étaient crispées sur le volant et les jointures étaient blanches.

L'Avenida El Dorado changea de nom pour devenir la Calle 26.

— Vous m'emmenez loin d'ici ? demanda-t-il.

Il pensait au pistolet caché dans ses bagages qu'un agent de l'ambassade lui avait remis juste avant de se présenter à Mlle Rogan. Il aurait bien aimé pouvoir le récupérer rapidement, et le sangler sous sa veste.

— Chez moi, répondit Kelly Rogan.

— C'est-à-dire ?

— Encore trois-quatre kilomètres.

Il était peu probable que ce rendez-vous dissimule un piège mais Mack Bolan savait par expérience qu'on n'était jamais trop prudent. C'est au prix de cette méfiance de chaque instant qu'il était encore en

vie et capable d'accomplir les missions qu'il se confiait.

— Est-ce que l'un ou l'autre d'entre vous est sous surveillance ? s'enquit-il d'une voix délibérément détachée, pour ne pas provoquer d'angoisse chez ses compagnons. Vous n'avez jamais eu l'impression, même fugace, d'être filés ? Entendez-vous parfois des cliquetis bizarres sur la ligne quand vous téléphonez ?

La patience ne devait pas être une des qualités premières de Kelly Rogan car, très vite, elle se montra horripilée par ses questions.

— Nous ne laissons rien au hasard, répliqua-t-elle sèchement.

— Faites-vous des tests de filature quand, par exemple, vous venez à l'aéroport, comme aujourd'hui ?

Bolan vit le rouge monter aux joues de sa compatriote.

— Vous croyez vraiment qu'on nous file ? demanda-t-elle. Si vous voulez, je peux faire quelques tours de pâté de maisons, accélérer, ralentir ou prendre un itinéraire aberrant pour en avoir le cœur net.

— Inutile, répondit le Guerrier. Soit vous êtes dans le vrai, soit il est trop tard.

À l'évidence, la rousse incendiaire aurait aimé avoir des précisions sur ce qu'il entendait par-là mais elle n'était pas disposée à les lui demander. Et, comme lui-même n'était pas disposé à les donner sans qu'on le demande, un long silence suivit.

Ils traversèrent les zones d'activité au sud de Bogota puis, toujours par l'interminable Calle 26, les cités ouvrières et, enfin, les beaux quartiers du centre et du nord. La voirie était en pleine réhabilitation et le parcours était semé de déviations et de contournements que Kelly Rogan semblait connaître par cœur. Ici et là, le regard de Bolan était attiré par les grands placards colorés d'une campagne de lutte contre les armes à feu qui couvraient les murs et les panneaux d'affichage de la capitale colombienne. Initiative salubre ou gaspillage d'argent ? Il ne savait qu'en penser. Au moins, cela montrait que des gens se préoccupaient de la situation à leur manière. Il ne fallait pas voir tout en noir, même dans ce pays où la vie d'un homme ne valait pas plus que celle d'une mouche.

Ils avaient quitté l'aéroport depuis un peu moins de trois quarts d'heure quand la nuit tomba. Ils atteignaient les faubourgs, de l'autre côté de l'Avenida de Circunvalar, la rocade de Bogota. Kelly Rogan tourna à gauche et prit une ruelle qui grimpait vers une rangée de conteneurs à ordures démolis. Le minibus s'engagea dans le raidillon, dépassa les énormes poubelles qui avaient l'air de monter la garde sur le bas-côté, et fit halte devant un petit garage, à peu près à mi-côte.

Comme dans un spectacle muet maintes fois répété, Aguiar sortit du minibus sans dire un mot et alla ouvrir la porte du garage tandis que Kelly manœuvrait pour garer le Toyota en marche arrière. Cela aussi semblait faire partie d'une routine. Le minibus était prêt pour une

évacuation rapide.

Bolan prit son sac, suivit les trois autres dehors et regarda Aguiar fermer la porte du garage puis la boucler avec un cadenas. Sur leur gauche, une clôture de bois bordait une cour. Kelly passa devant et ouvrit le portail. Mack Bolan la suivit, tandis que Gomez et Aguiar fermaient la marche. Un bungalow se dressait à une dizaine de mètres. La jeune femme s'arrêta sur le seuil et manipula les clés d'un trousseau jusqu'à trouver celle qui allait avec la serrure.

Elle ouvrit, se retourna vers l'Exécuteur et lui décocha un sourire clairement affiché par ses lèvres mais tout aussi clairement récusé par ses yeux.

— Et voici mes quartiers.

Ciro Aguiar était déjà venu des dizaines de fois travailler chez Kelly Rogan. Travailler, et rien d'autre. Hélas. Car Dieu sait qu'il n'aurait pas dit non au rapprochement des corps, si elle lui avait laissé le plus petit espoir. Mais elle semblait aveugle au désir fou qui le submergeait chaque fois qu'ils se rencontraient. Cela le rendait triste et le stupéfiait en même temps. Comment pouvait-elle ne pas voir dans quel trouble sa présence le plongeait ? Ses regards hésitants, ses gestes maladroits, les tremblements de sa voix passaient totalement inaperçus de la rousse flamboyante. Ou bien, elle faisait semblant.

Ce soir encore, l'ambiance était électrique. Mais pour d'autres raisons, cette fois. Ce grand Américain, avec son assurance et sa façon de refuser de répondre aux questions, lui mettait les nerfs en pelote. Il avait un œil à tout, se déplaçait comme un athlète professionnel, ou plutôt comme ces gens qui ont l'habitude de passer sans transition de la vie normale à une brusque flambée de violence. C'était un baroudeur. Un mercenaire, peut-être.

En tout cas, un soldat, à coup sûr. Et peut-être un espion. Le fait qu'il se défende de tout lien direct avec le gouvernement des États-Unis ne voulait absolument rien dire. Les agents de la C.I.A. – et tous les agents secrets, par définition – n'avaient pas coutume de jouer carte sur table et de révéler leur identité. Ce nom de Mike Belasko était certainement faux, aussi. Mais ce n'était pas ce qui préoccupait le plus Ciro Aguiar. Ce qui le préoccupait, c'était la nature exacte de la mission de cet étranger. Qu'est-ce qui l'avait poussé à répondre aux appels de ce Joseph, l'ami de Kelly Rogan ? À quel titre s'intéressait-il à l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme ?

Ciro Aguiar se ravisa rapidement. Ce ne pouvait pas être un mercenaire. La seule motivation d'un mercenaire était l'argent. Or il ne voulait pas d'argent. À moins qu'on ne le paie en secret. Mais qui ? Kelly ? Certainement pas. L'Alliance ? Encore moins. Quant aux services américains, ce n'était pas imaginable.

Quel intérêt auraient-ils pu trouver à se préoccuper de la cause de PAIDH et du sort de ses membres, des nains sur l'échiquier géopolitique planétaire ? Et même, en admettant que, contre toute logique, les Américains s'intéressent à eux, la haute hiérarchie de l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme n'aurait jamais accepté qu'on leur envoie un lascar de ce genre. Ces gens-là étaient des missionnaires de la paix et du droit. Jamais ils n'auraient accepté d'être secourus par un porte-flingue. Une sorte de *sicario* venu lutter contre les *sicarios* du pays.

Journaliste ? À peine y songea-t-il qu'Aguiar eut envie de rire. Il en avait reçu dans son bureau des reporters, des correspondants de guerre, des ténors de l'info. Aucun n'avait les yeux de ce Mike Belasko. Hommes ou femmes, ils étaient certes des aventuriers mais pas des guerriers. Ils étaient prêts à mourir pour remplir leur mission, mais pas à tuer. C'était là toute la différence.

Celui-là était un tueur. Ciro Aguiar le savait. Il en avait rencontré d'autres.

— J'aimerais bien me rafraîchir, si cela ne dérange personne, dit Mack Bolan, sans se douter de l'intense activité cérébrale qu'il provoquait.

Kelly lui indiqua la salle de bains. L'Exécuteur prit son sac et disparut. On entendit la chasse, des bruits d'eau et, quelques minutes plus tard, l'Américain les rejoignit dans le séjour. Aussitôt, Ciro Aguiar nota la différence. Ce n'était pas le même homme.

Étaient-ce des airs qu'il se donnait ? Non, il semblait d'un coup libéré d'une tension.

Ils s'installèrent autour de la table, dans la petite salle à manger, Kelly Rogan servit des chopes de café fumant et, sans ambages, l'Exécuteur passa à l'offensive :

— Je crois savoir que vous essayez de libérer les otages, que vous assistez les réfugiés et, d'une manière générale, les victimes de la violence qui déchire le pays. Et cela suffit pour que vous vous fassiez tirer dessus de tous les côtés. Le gouvernement et l'administration s'en prennent à vous parce que vous critiquez leurs combines, les guérilleros et les narcotrafiquants vous malmènent parce que vous tentez de vous opposer à leurs sales activités.

— Vous avez l'art d'entrer dans le vif du sujet, observa Kelly Rogan.

— Je crois également que nous n'avons pas de temps à perdre, continua Mack Bolan. Et, comme je suis nouveau ici, je suggère que vous me fassiez profiter de votre expérience.

— C'est-à-dire ? demanda la jeune femme.

— Que vous me fassiez une peinture des principaux protagonistes.

— Une peinture ? s'étonna Nestor Gomez.

— Oui, confirma Bolan. Un tableau complet, avec noms, antécédents,

activités actuelles, accointances, etc. Avec les adresses, les contacts si vous les connaissez, et, pour les guérilleros qui opèrent dans la jungle, localisation des camps.

Kelly Rogan le regardait et Bolan vit son expression passer très vite de l'intérêt à l'incrédulité puis à quelque chose qui était proche de l'ahurissement.

— Attendez, là..., dit-elle. Que voulez-vous faire ? Rencontrer ces individus ?

— Pourquoi pas ? Pour moi, la meilleure formule est de prendre le taureau par les cornes, répondit Mack Bolan.

Aguiar intervint :

— Pouvez-vous nous donner des précisions sur ce que vous entendez par-là ?

Le regard de l'Exécuteur fit le tour de la petite assemblée, disséquant chacun comme un scalpel.

— Je vous avertis. Si vous posez la question, il faut être prêt à entendre la réponse.

— Non seulement j'y suis prête mais j'y tiens absolument, dit Kelly Rogan en le scrutant de ses yeux de panthère.

Mack Bolan se pencha en avant, croisa les mains et les plaqua sur la table, devant sa chope de café.

— Très bien. Contrairement à ce que vous avez pu croire, ma venue à Bogota n'est pas une réponse à l'appel que vous avez lancé à votre ami. Je serais venu de toute façon. Disons simplement que...

— Que vous avez sauté sur l'occasion ? proposa Kelly Rogan.

En voyant le regard de l'Exécuteur, elle regretta de lui avoir coupé la parole.

— Vous m'êtes apparue comme un contact intéressant, concéda-t-il.

Il laissa passer un silence, que nul ne s'avisa de briser, puis enchaîna :

— Onze immigrés d'origine colombienne ont été assassinés aux États-Unis au cours des huit derniers mois. Chacun d'eux avait, d'une manière ou d'une autre, fait entendre sa voix contre les violences qui secouent ce pays. Une équipe de *sicarios* opérant chez nous a été neutralisée mais nous savons tous que cela ne règlera pas le problème. Des milliers d'autres *sicarios* sont disponibles pour prendre la relève. Je viens ici, à la source, pour dresser un état de la situation et voir comment on peut y remédier.

— Vous êtes donc de la C.I.A. ! s'exclama Gomez d'un air triomphant.

— Je vous ai dit que non. La *Company* ne s'occupe pas de ce genre d'intervention.

— Alors ? demanda Kelly.

— C'est un soldat des forces spéciales, déclara Ciro Aguiar.

— Ou un tueur à gages, supposa Nestor Gomez.

Bolan ne répondit pas. Il se cala contre le dossier de sa chaise et verrouilla son regard sur celui de Kelly Rogan, ignorant les deux hommes qui les entouraient.

— C'est donc vrai... finit-elle par dire. Vous êtes ici pour en découdre avec eux...

La réplique de l'Exécuteur tomba, sèche, nette, tranquille :

— Je suis ici pour évaluer la situation et y apporter une réponse appropriée.

— *My God...*, soupira la jeune femme. Mais vous n'avez rien compris, ni vous ni ceux qui vous envoient. Nous sommes là pour aider les gens, pas pour les tuer !

— C'est un très noble engagement, dit Bolan sans une ombre de moquerie dans le ton. Puis-je savoir où cela vous a menés jusqu'à présent ?

Un silence épais tomba sur sa question.

— Vous pensez que nous perdons notre temps ? finit par demander Kelly Rogan.

— Un des vôtres, qui travaillait sur le terrain dans la région de La Dorada, a perdu la vie récemment, n'est-ce pas ? Si mes renseignements sont exacts, il a été exécuté par balles. Mais nul ne sait si les auteurs sont des narcotrafiquants ou des soldats de l'armée régulière. C'est le deuxième de vos agents qui périt ainsi depuis le début de l'année. Et vous aviez déjà eu un tué l'an dernier, je crois. C'est quand même un comble, non ?

— *Los cabrones !* laissa échapper Nestor Gomez, malgré lui et un tout petit peu plus fort qu'il ne l'aurait voulu.

— Nous ne sommes pas là pour nous battre, contre qui que ce soit ! jappa Kelly Rogan en le fusillant du regard.

— Personne ne vous demande de vous battre, répliqua Mack Bolan en faisant semblant de ne pas comprendre le sens injurieux du mot « *cabrón* ». Je vous demande juste un peu d'aide.

La rousse flamboyante jeta un coup d'œil en direction de Ciro Aguiar mais ce n'était pas pour solliciter son avis car elle poursuivait sans attendre :

— Non. L'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme ne peut pas s'associer à ce type de projet. Nous sommes une association non gouvernementale pacifique.

— Comme vous voudrez, conclut l'Américain. Dans ce cas, ce sera sans vous. Quelqu'un pourrait-il me conduire à une agence de location de voitures ?

Le véhicule de location était une Volkswagen Passat âgée de deux ans. La carrosserie était passablement bosselée et le compteur affichait près de cent trente mille kilomètres. Bolan souleva le capot. La

mécanique était en bon état. C'est cela l'important. Un test un peu sévère acheva de le rassurer : la Passat pouvait braquer, accélérer, freiner dans de bonnes conditions. Elle possédait également un coffre spacieux qui répondait aux besoins de l'Exécuteur.

C'est Kelly Rogan qui l'avait déposé avec le Toyota. La jeune femme était restée muette pendant la première partie du trajet, puis elle s'était légèrement dégelée pour le questionner sur ce qu'il savait de la Colombie et de ses habitants, sur ses positions concernant les droits de l'homme, également. L'avalanche tenait plus de la logorrhée passionnelle que du discours structuré. Au bout du court voyage, l'opinion de Bolan était que cette jeune personne voulait être une meneuse mais que, en dépit de tout ce qu'elle avait vu depuis son arrivée à Bogota, elle restait imprégnée d'un idéalisme immature. Certaines de ses positions étaient même plus proches des utopies de collégienne que de l'idéologie construite qui devait être celle d'une consultante internationale.

Il s'était quand même surpris à lui jalouser cette fraîcheur enfantine.

Et à espérer qu'elle ne la conduise pas à une mort prématurée.

Étape suivante, l'armurerie. Le nom officiel du fournisseur était Guillermo Cruz. Un nom de guerre, à coup sûr. Mais Bolan se moquait de savoir le vrai nom de son fournisseur. Ce qui l'intéressait, c'était le matériel. Guillermo Cruz tenait son affaire au sous-sol d'un petit garage dans un quartier populaire où s'entassaient les échoppes, les remises, les ateliers et les habitations modestes.

Cruz passa devant. L'Exécuteur le suivit dans un escalier étroit et, arrivé en bas, découvrit une armurerie bien pourvue.

Comme arme principale, il choisit une carabine M-4, variante du fusil d'assaut M-16 de l'armée U.S., équipée, sous le canon, d'un lanceur de grenades compact M-203 de 40 mm. Pour les opérations en combat rapproché ou exigeant une arme facile à dissimuler, il opta pour un pistolet-mitrailleur italien Spectre, dont il appréciait le chargeur court à quatre colonnes d'une capacité de cinquante cartouches. Pour la longue distance, Bolan s'offrit un fusil de précision M-24, version militarisée du fusil pour tireur d'élite Remington 700 utilisé des années durant par les troupes américaines. Il eut la bonne surprise de dénicher dans l'arsenal de Guillermo Cruz un pistolet semi-automatique Desert Eagle. Ce n'était qu'un 357 Magnum, un calibre modeste comparé au dévastateur 44 Magnum que Mack Bolan connaissait mieux. Mais il ne bouda pas son plaisir et prit aussi le pistolet. Chargeurs de rechange, munitions, un assortiment de cartouches de 40 mm plus un lot de grenades fumigènes et à fragmentation, et l'Exécuteur se jugea équipé. Ses acquisitions furent chargées sur un petit élévateur. Bolan alla chercher la Passat, la

stationna devant l'atelier et, en trois voyages, fit passer son attirail de l'élévateur au coffre de la voiture tandis que Cruz montait la garde.

Le Guerrier n'eut aucune difficulté à trouver un petit appartement à louer en ville. Un Gringo muni de dollars était toujours le bienvenu. Il n'avait pas l'intention de rester plus d'une semaine à Bogota mais il régla un mois d'avance. Il était même possible qu'il n'ait jamais besoin d'occuper les lieux. L'appartement devait lui servir de base de repli éventuelle, de refuge en cas de blessure ou de planque si cela s'avérait nécessaire.

Il ne lui restait plus qu'à préparer ses coups.

Dommage qu'il ne puisse pas secouer Kelly Rogan et ses amis pour en faire tomber les renseignements comme on fait tomber les prunes d'un prunier. Ils devaient posséder toutes les informations dont il aurait eu besoin pour déterminer ses principales cibles. Mais bon, c'était comme ça. Il faudrait bien faire sans. L'Exécuteur avait quand même une piste, celle que lui avait donnée Basilio Ruiz avant de mourir à San Francisco. En jouant le coup finement, cette piste pouvait lui ouvrir les autres.

Improvisation.

Adaptation.

Domination.

Il allait faire découvrir aux Colombiens une forme de guerre à laquelle ils ne s'attendaient pas. Les gros bonnets de la drogue et la racaille de la politique étaient habitués à jouir d'une immunité virtuelle derrière leurs remparts de gros calibres et de grosse galette. Les chefs de la guérilla avaient une vie moins dorée mais cela ne les empêchait pas d'exercer leur terreur contre le peuple de Colombie.

Tous allaient avoir une drôle de surprise.

L'Exécuteur était sur le sentier de la guerre.

Les *cabrones* allaient comprendre leur douleur.

CHAPITRE IV

Saturnin Fermina exerçait l'activité de manager et habitait un penthouse au neuvième et dernier étage d'un immeuble bourgeois de Bogota. Sans prétendre rivaliser avec les appartements des beaux quartiers, reliés au centre-ville par la prestigieuse Carrera Quinta, le penthouse était très au-dessus de ce que pouvait s'offrir la classe moyenne colombienne. Saturnin Fermina n'était pas encore assez riche pour posséder une luxueuse hacienda à l'écart de la ville, mais il comptait bien le devenir un jour.

Encore fallait-il qu'il vive assez vieux pour cela.

Il faut dire que le *señor* Fermina était un manager d'un genre un peu particulier, en ce sens que ses poulains étaient eux-mêmes des artistes d'un genre particulier. Son travail consistait à négocier des contrats de meurtre entre les donneurs d'ordres qui payaient et désignaient les cibles et les *sicarios* qui les exécutaient. En clair, Fermina manageait un groupe de tueurs à gages.

Ses *sicarios* étaient, pour la plupart, sélectionnés parmi les *maras* qui avaient réfléchi et préféraient tenter de faire carrière plutôt que de finir sous forme de cadavre avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans, abattu par un policier ou par les membres d'un gang adverse. Les *maras* étaient ces jeunes d'une extrême violence qui se constituaient en gangs écumant l'Amérique Centrale et le nord de l'Amérique du Sud. Leur nom était le diminutif de *marabunda*, une variété de fourmis exterminatrices qui vivaient en importantes colonies et dévastaient la jungle, et leur hymne disait : « Je n'ai pas de travail et je n'en ai pas besoin. Je suis né pour voler ton argent. » Ils faisaient leurs premières armes, souvent dès l'âge de treize ou quatorze ans, volant, saccageant, violant, tuant avec une férocité inouïe, s'affrontant entre gangs rivaux dans des combats sanglants et presque toujours mortels.

Ceux qui survivaient à ces « glorieux » débuts se faisaient ensuite engager comme porte-flingue par les gros bonnets de la drogue et du proxénétisme.

C'était parmi ces tueurs, incultes et cruels mais efficaces, que le manager Saturnin Fermina recrutait les champions qu'il mettait

ensuite au service de ses clients.

Ce type de commerce tournait rondement en Colombie, mais il n'était pas aussi rémunérateur qu'on aurait pu le penser, à moins que la cible désignée ne soit un haut responsable de l'État, une personnalité publique ou un magnat des affaires, par exemple.

Ces contrats-là étaient bien payés parce que les cibles avaient des moyens financiers, des protections et des relations. Il était très dangereux de s'y attaquer, donc les tarifs étaient élevés.

Pour le tout-venant, il y avait tellement de tueurs sur les rangs que le déséquilibre entre l'offre et la demande empêchait les prix de monter. Le vrai marché porteur, en ce moment, était celui des contrats à l'étranger. La demande était forte, ce qui orientait les cours à la hausse. Il fallait engager du personnel compétent et sûr, donc cher, mais les pourcentages étaient en rapport. Il y avait en outre les frais de déplacement sur lesquels on pouvait ponctionner, etc. De plus, il était rare que les victimes soient en mesure de se défendre et encore plus rare qu'elles aient un entourage capable de se mobiliser pour trouver les coupables et exercer des représailles, légales ou non.

Des nuages d'orage plombaient le ciel de Bogota en ce début d'après-midi et le mercure flirtait avec les 28°C. Bolan fit un passage devant l'immeuble de Saturnin Fermina, effectua un tour complet du pâté de maisons, dépassa de nouveau l'entrée, puis gara la VW et revint vers son objectif, d'un pas chaloupé, comme s'il était le caïd de la rue. Il savait que, malgré son bronzage et la couleur de ses cheveux, il avait peu de chances de passer pour un gars du cru. Il était trop grand, trop musclé. Mais quatre millions de personnes vivaient à Bogota et, parmi elles, on comptait bon nombre d'Européens et de Nord-Américains. Des Gringos, comme ils disaient.

Quand il était impossible de se fondre dans la masse, mieux valait ne pas chercher à se dissimuler à coup d'artifices ; c'était la meilleure façon d'attirer l'attention sur soi. Autant rester naturel et se montrer pour ce qu'on était.

Bolan était donc lui-même, et très à l'aise, avec son pistolet-mitrailleur Spectre dans un attaché-case bon marché en simili cuir qu'il avait acheté dans un magasin discount. Le P-M était prévu pour le nettoyage en grand. Pour les entrées en matière et les finitions, il avait sous l'aisselle, comme d'habitude, son fidèle Beretta 93-R dans son holster Galco sans rabat, discrètement restitués à El Dorado par un coursier spécial de l'ambassade.

Ignorant le type de protection dont sa cible était entourée, Bolan partait avec un désavantage certain. Mais, d'un autre côté, Saturnin Fermina ne s'attendait certainement pas à recevoir sa visite, ce qui compensait partiellement ce handicap. Et l'Exécuteur avait bien

l'intention de le compenser totalement en mettant son flegme et son savoir-faire dans la balance.

Un gardien en chemise blanche et uniforme marron surveillait les allées et venues derrière un guichet qui donnait sur le hall de l'immeuble. Un coup d'œil à Mack Bolan lui ôta l'envie de poser la moindre question. En Colombie, les petits employés avaient appris à se tenir à carreau. C'était un réflexe obligé pour qui voulait rester en vie. À priori, Bolan aimait bien inspirer la peur d'entrée de jeu, et, dans le cas présent, cela l'arrangeait. Il entra dans l'ascenseur et vit qu'il fallait une clé spéciale pour accéder au dernier étage. Ce n'était pas un problème. Il existait nécessairement une autre voie d'accès à partir des étages inférieurs.

Bolan sortit de l'ascenseur au huitième étage. Il fut accueilli par le silence et l'éclairage tamisé du palier. À cette heure, la plupart des résidents devaient être au travail, ou en train de déjeuner, ou encore de s'installer confortablement pour une petite sieste. Balayant le décor d'un regard circulaire, tandis que l'ascenseur se refermait dans son dos avec une expiration pneumatique, le soldat aperçut une porte sur sa gauche. Un pictogramme vert riveté dessus représentait un bonhomme en train de monter des marches. Le bouton métallique rond portait en son centre un barillet de serrure. Il était verrouillé, mais l'Exécuteur n'en eut guère pour plus de trois secondes pour en venir à bout à l'aide du passe-partout électronique inventé par son vieil ami Herman « Gadgets » Schwarz.

Parfait.

Nouveau coup d'œil vers l'arrière pour vérifier qu'il n'avait personne sur les talons, et Bolan s'engagea dans la cage d'escalier après avoir pris soin de refermer la porte sans faire de bruit.

Il gravit les marches, en prenant son temps. Inutile d'accélérer son rythme cardiaque ou de faire résonner ses semelles sur le béton. Tout en montant, il déboutonna son col pour pouvoir dégainer plus rapidement le 93-R.

En haut, la porte était similaire à celle que l'Exécuteur avait empruntée au huitième étage, à la différence du panneau « *vivienda particular* », placardé à l'extérieur. « Appartement privé », traduisit l'Exécuteur sans trop de difficulté.

Il prit le bouton entre deux doigts et le fit tourner, juste assez pour s'assurer que celui-là aussi était verrouillé. Puis il déposa sa mallette, avant de sortir du holster son Beretta, sur lequel il avait déjà vissé le silencieux. Il avait en tête la topographie du huitième étage mais, ici, au niveau du penthouse, tout pouvait être différent. Il allait falloir improviser. Ayant libéré la serrure sans le moindre bruit, il poussa la porte et avança prudemment la tête pour jeter un coup d'œil. Le palier était une copie en modèle réduit de celui de l'étage inférieur, avec, dans

le fond, une autre porte qui donnait accès à l'appartement privé du *señor* Fermina.

Il y avait du monde. Dans l'angle gauche, se tenait un homme vêtu d'une chemisette sur laquelle se découpaient les formes sombres de deux holsters jumeaux, un à droite, un à gauche. Il occupait une banquette d'où il pouvait surveiller et l'ascenseur et la porte de la cage d'escalier. Une mimique de surprise envahit son visage émacié quand il vit apparaître la silhouette noire de Mack Bolan. Il avait de bons réflexes et se leva tout en dégainant deux Colt 45 patinés par des années de service.

Mais il était dit que, ce jour-là, ses Colt resteraient au chômage car, avant qu'il n'ait pu ouvrir le feu, le Beretta 93-R trépida dans le poing de l'Exécuteur et la rafale de trois ogives brûlantes pointilla de rouge la chemisette qui couvrait la maigre poitrine du *sicario*. Poussé par l'impact, le Colombien recula vers la banquette mais ne l'atteignit pas. Il glissa et tomba assis sur la moquette, les yeux exorbités tournés vers l'homme qui venait de lui donner la mort, la bouche béante, comme pour laisser sortir son âme noircie par le péché.

Bolan attendit pour voir si les renforts arrivaient, alertés par le léger remue-ménage. Peut-être y avait-il des caméras cachées dans le petit hall d'accès, ou un autre dispositif chargé d'avertir une équipe de *sicarios* embusqués à l'intérieur de l'appartement. Après avoir compté quatre-vingt-dix secondes, il estima que la riposte n'était pas pour tout de suite et alla récupérer son attaché-case dans l'escalier. Il en sortit le pistolet-mitrailleur. Le Spectre était déjà armé. Le système de verrouillage associé à la détente double action permettait à l'utilisateur de transporter son arme avec une cartouche dans la culasse sans aucun risque de voir la rafale partir. Mack Bolan se releva et se dirigea vers l'autre porte.

Il n'y avait pas de sonnette. Logique puisque quiconque arrivait ici devait posséder une clé spéciale et, en outre, passer le rempart du *sicario* qui montait la garde sur le palier. Pour les mêmes raisons, il était bien possible que la porte ne soit pas verrouillée.

Bolan n'avait ni le loisir ni l'envie de le vérifier. Il fit un pas en avant, leva la jambe au niveau de la poitrine et décocha un coup de talon à une dizaine de centimètres au-dessus de la poignée. Bingo au premier essai. Le bois explosa, accompagné par le « clang » de la serrure fracassée. La porte s'ouvrit avec un claquement. Jambes fléchies, échine courbée, le Spectre calé au creux de la hanche, Mack Bolan franchit le seuil.

Un *sicario* était censé monter la garde à l'intérieur, mais il faisait la sieste sur un divan. À la différence de son défunt collègue, il ne portait pas de pistolet sur lui. Mais un Uzi était posé sur une table basse à portée de main. Un tout petit peu trop loin en l'occurrence.

L'endormi ouvrit un œil, poussa un juron et plongea vers l'arme, qui était placée sur une revue pour éviter qu'elle ne raze la marqueterie. Bolan ouvrit le feu renvoyant le garde à son divan. L'homme s'étala en arrière, à demi haché par la rafale de 9 mm Para. Nerveusement, dans un dernier réflexe conditionné, sa main droite fit le geste d'enfoncer la détente de l'Uzi. Mais l'Uzi était toujours sur la table, pas dans sa main.

L'Exécuteur entra dans un grand séjour et se trouva face à trois nouvelles portes. Il partit en visite dans le bel appartement et finit par trouver sa proie. Saturnin Fermina était dans sa somptueuse salle de bains, sous la douche, derrière une paroi de verre dépoli, enveloppé d'une brume d'eau brûlante. À l'évidence, il n'avait rien entendu. Bolan tira une demi-douzaine de cartouches en faisant attention de ne pas tuer le bonhomme, et Fermina eut droit à une douche qu'il n'avait sans doute jamais envisagée, une douche d'éclats de verre et de carrelage qui lui tailladèrent le cuir chevelu, les épaules, les bras, et jusqu'aux mains. Un petit automatique chromé étincelait sur une petite tablette protégée de l'humidité. Le bonhomme était un angoissé ! Ce fut un jeu d'enfant pour Bolan de s'en saisir avant que l'autre ait le courage de s'en servir. Dieu seul sait s'il l'aurait jamais eu.

Bolan colla le canon du Spectre sous son menton ensanglanté et le força à relever la tête jusqu'à ce que leurs regards se croisent.

— *You speak English ?*

— *Yes*, éructa Saturnin Fermina, ruisselant d'eau et de peur.

— *Very well*, dit l'Exécuteur. J'ai quelques questions à te poser. Ça te donne une chance de vivre encore quelques minutes.

Calvino Escobar adorait dîner en plein air. Sa grande villa était agencée en multiplex autour d'un patio fleuri et c'était là qu'il aimait prendre ses repas lorsque le temps le permettait. Ses repas, Calvino Escobar adorait aussi les prendre en charmante compagnie. D'une manière générale, il adorait les charmantes compagnies.

L'une des jeunes femmes qui veillaient à son bien-être l'éventait nonchalamment à l'aide d'une plume d'autruche. La plume était un instrument formidable. Elle pouvait être affectée à d'autres usages, si l'envie prenait à Escobar de finir son repas sur une note plus piquante.

Ce soir-là, Escobar avait craint de ne pas pouvoir dîner dans le patio à cause des menaces de pluie. Mais l'orage avait éclaté dans l'après-midi, lessivant les toits et métamorphosant les rues en torrents. À la nuit, le ciel était nettoyé, les chaussées luisaient et des myriades d'étoiles constellaient le firmament au-dessus de Bogota. On avait allumé les lampadaires en forme de becs de gaz qui inondaient le patio d'une lumière rose violacé, et l'on avait dressé la table selon les desiderata du maître des lieux.

Âgé de cinquante-trois ans, Calvino Escobar était d'origine modeste,

comme beaucoup de ses collègues du Milieu colombien. Aujourd'hui, il avait acquis un pouvoir et une prospérité matérielle appréciables, et il se sentait en droit de satisfaire tous ses caprices. Pendant des décennies, il avait travaillé pour se bâtir un empire sur le rapt, le trafic de drogue, la mort et la violence en général. Il avait pris des risques pour parvenir à ses fins. Aussi, de son point de vue, ne faisait-il que recueillir légitimement les fruits de ses efforts passés et n'avait donc de comptes à rendre à personne sur sa goinfrerie et ses passe-temps tordus.

Il alignait les pesos. Donc il s'estimait en droit de manger ce qui lui plaisait et d'employer des filles qui avaient la moitié de son âge pour assouvir ses fantasmes.

Aujourd'hui, Calvino Escobar avait décidé de manger français. C'était du dernier chic parmi la classe aisée de Bogota. Mais, comme il n'aimait guère bouger, il s'était fait livrer un repas en provenance du restaurant Bonaparte, le rendez-vous huppé de la Calle Jiménez. Sa commande – une quiche lorraine, suivie d'une blanquette de veau, d'un camembert et d'une jatte de mousse au chocolat – avait quelque peu déconcerté le chef. Dans le genre diététique, on faisait mieux. Mais le client était roi, on avait donc préparé et remis au domestique du *señor* Escobar une quiche lorraine, une blanquette de veau, un camembert et une jatte de mousse au chocolat.

Les grands vins étaient un plaisir inconnu pour le gangster colombien. Comme beaucoup de ses compatriotes parvenus, il avait l'habitude d'arroser ses repas au cognac. Le cognac était beaucoup plus classieux que *l'aguardiente* locale et il en avait des hectolitres en cave. Ce soir, il avait asséché une bouteille de trois étoiles et affichait une nette tendance à la léthargie.

Ayant trouvé un goût de trop peu à la première bouteille, Escobar venait d'en faire monter une seconde.

— Sers-moi un verre, Josefina, ordonna-t-il à la fille à la plume d'autruche.

La nommée Josefina obéit. D'une main, elle emplit un verre qui avait presque la taille d'une chope et le tendit à son patron sans cesser d'agiter sa grande plume. Escobar le portait à ses lèvres quand il explosa inexplicablement, constellant la nappe d'éclats irisés et de postillons d'alcool.

La fille poussa un cri. Escobar, qui somnolait à moitié, ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Puis, malgré son cerveau embrumé, il se rendit compte que la nappe était également souillée de gouttelettes rouges. La vision dut avoir un effet stimulant sur ses sens embrumés car, à cet instant, il sentit la douleur. Après mûr examen, il se rendit compte qu'il lui manquait non seulement un verre mais aussi un doigt. Étonné, il se demandait comment cette mésaventure avait bien pu lui

arriver quand il réalisa qu'il avait entendu l'écho d'un coup de feu.

— Ambrosio ! glapit le blessé.

Josefina détalait vers la maison en poussant des cris d'orfraie. Dans sa panique, elle avait gardé à la main la longue plume d'autruche qui formait des arabesques dans les airs à chacune de ses enjambées.

Escobar appela de nouveau le chef de sa garde :

— Ambrosio !

Il se leva, repoussant sa chaise qui bascula en arrière et, à son tour, renversa la table du dîner. Le second projectile l'atteignit juste au-dessus du genou gauche. Cette fois il sentit tout de suite l'impact et entendit le bruit du coup de feu avec un décalage. Il faut dire qu'à cet endroit du corps, la douleur était beaucoup plus brutale.

Ambrosio surgit à cet instant. Son gros visage était figé sur une expression de stupeur et de déconvenue. Le fusil à canon scié ressemblait à un jouet dans son énorme poigne. Un jouet totalement inutile en la circonstance. Car celui qui faisait des cartons sur le patio devait être caché en hauteur, sans doute dans un arbre du parc qui entourait la villa. Et aucune flamme visible n'avait trahi sa position de tir.

Le chef des gardes beugla un chapelet d'ordres. Une meute de *sicarios* en armes jaillirent hors de la maison et s'éparpillèrent en éventail sur la vaste pelouse qui descendait en pente douce vers la rue.

— Ambrosio..., gémit Escobar.

Ambrosio s'agenouilla près de son patron dont le pantalon crachait des flots de sang noir dans la lumière rosée des lampadaires.

— *Sí, Jefe...*

Ce furent les dernières paroles qui sortirent de la bouche d'Ambrosio Escrigas, porte-flingue en chef de Calvino Escobar car, une seconde plus tard, il n'avait plus de bouche. Plus de visage, non plus. Sa tête avait explosé dans un mouchetis de pulpe rougeâtre. Son corps s'effondra en avant, suivant scrupuleusement les règles de la gravitation universelle.

Le fusil de *sniper* aboya encore une fois dans la nuit. Dehors, l'un des hommes tomba, le nez dans le gazon, ce qui eut pour effet de rendre fous de rage les autres *sicarios*. Ils se mirent à tirer en masse vers les cimes des arbres, scarifiant les écorces, hachant les feuilles dans un vacarme et une fumée d'Apocalypse.

Beaucoup de bruit pour rien. Sans doute même était-ce une stratégie de la part du *sniper* pour semer le désordre dans les rangs de ces tueurs à la cervelle primitive.

Le dernier coup de feu du tireur embusqué régla son compte au *Jefe*. Calvino Escobar se ratatina sur lui-même comme une poupée de chiffon puis s'écroula, rougissant de son sang le sol du patio fleuri.

Dans la cuisine de son petit bungalow, Kelly Rogan préparait son dîner en écoutant *Radio Caracol* débiter des tubes à la mode, et des salsas, régulièrement coupés par des commentateurs excités qui donnaient les derniers résultats sportifs ou les informations du jour. Ces Colombiens étaient étonnants de pouvoir garder une telle joie de vivre alors que leur pays était à feu et à sang.

C'était la séquence nostalgie et Wilson Saoko était en train de bramer *Qué lindas son la Calenas*, quand l'animateur annonça un flash spécial. Machinalement, Kelly Rogan tendit l'oreille.

— Six hommes tués par balles à Bogota, indiqua le journaliste.

La routine quasi quotidienne.

L'attention de Kelly Rogan se relâcha. C'est une journée sans meurtre dans la capitale colombienne qui aurait mérité un flash spécial.

Dernièrement, les guérilleros d'extrême gauche, sans doute las de se cantonner aux agressions contre les troupes gouvernementales, aux actions terroristes contre les villageois et aux enlèvements de personnalités, avaient revendiqué une série d'attentats à l'explosif qui avaient fait de nombreux morts en plein centre-ville, notamment dans une file de personnes qui attendaient pour visiter le célèbre Musée de l'Or. Le but était visiblement d'effrayer les touristes pour démanteler un segment en plein essor de l'économie nationale. Mais certains spécialistes au sein de l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme disaient que les attentats étaient peut-être le fait de narcotrafiquants désirant faire une démonstration de leur puissance. D'autres encore disaient que les narcotrafiquants et les guérilleros avaient fait cause commune depuis des lustres.

Qui pouvait savoir ? Et surtout, qui avait encore envie de savoir ? Tout le monde était tellement las de cette violence.

— Au nombre de ces morts, mentionnons un gros bonnet de la pègre, le caïd de la cocaïne Calvino Escobar, qui vient d'être abattu alors qu'il dînait tranquillement chez lui voici un peu moins d'une demi-heure...

Kelly Rogan tressaillit. Elle-même s'apprêtait à prendre son dîner, et ce Calvino Escobar n'aurait jamais l'occasion de digérer le sien.

Un déclic se produisit dans son esprit. Escobar... Calvino Escobar... Ce nom lui disait quelque chose. Elle se remit à écouter attentivement le journaliste qui décrivait les circonstances de la mort du malfrat et de deux de ses gardes du corps. C'était à vomir. Et ce n'était pas tout. Une autre action musclée avait fait trois morts dans un penthouse. Cette fois, les noms ne disaient rien à la jeune Américaine. Bien que les victimes fussent tous des gangsters connus, ni la police criminelle ni le *Departamento Administrativo de Seguridad*, les services secrets colombiens, ne se jugeaient en mesure d'établir un lien entre les deux boucheries.

Un lien... Soudain, une idée, une intuition un peu folle, vint titiller

l'esprit de la militante des droits de l'homme.

« Non, ma fille, tu te fais des films », se dit-elle. Mais elle avait beau s'efforcer de chasser de ses pensées le nom qui venait y rôder, il s'incrustait comme un germe résistant. Mike Belasko, l'homme envoyé par Joseph mais que Joseph ne connaissait pas et qui ne connaissait pas Joseph. L'homme que Ciro Aguiar et Nestor Gomez avaient qualifié d'assassin. Cet homme mystérieux qu'elle s'était empressée d'envoyer au diable vauvert dès qu'elle avait compris ses intentions.

Soudain, elle se mit à regretter amèrement de l'avoir congédié de la sorte. Elle sentit même un pincement de culpabilité. En faisant semblant d'entrer dans son jeu, elle aurait peut-être pu le contrôler, voire, tout simplement, le dissuader d'employer ces méthodes brutales. Elle n'était pas sûre, naturellement, qu'il soit à l'origine de ces horreurs. Mais si c'était lui, elle portait, indéniablement, une part de responsabilité dans l'affaire.

Elle devait en avoir le cœur net.

Mais comment rattraper ce Belasko maintenant qu'elle l'avait laissé filer dans la nature ?

Elle ne le savait pas mais ce qu'elle savait, c'est qu'elle devait le trouver. À tout prix.

Comme partout dans les régions proches de l'équateur, la nuit s'était abattue brutalement et de bonne heure sur la ville asphyxiée par les gaz d'échappement. C'est pourtant tous feux éteints que Mack Bolan s'engagea dans la zone industrielle, au sud-ouest de la ville. Suivant le plan qui lui avait été tracé par Saturnin Fermina, il gagna le secteur qu'il cherchait et, grâce à la lumière jaunâtre que des réverbères rouillés dispersaient sur les chaussées encore luisantes de pluie, il trouva facilement l'entrepôt qu'il cherchait.

L'endroit, il est vrai, n'était pas difficile à identifier car il se signalait de lui-même sous la forme d'une gigantesque enseigne : SARL Alejandro.

L'Exécuteur ignorait qui était cet Alejandro qui avait donné son nom à la société à responsabilité limitée, tout comme il ignorait quelles étaient ses responsabilités et ses limites, mais il savait ce qui se négociait au sein de son entreprise. Sur les fiches de briefing fournies avec son ordre de mission du Département d'État, Bolan avait lu que les principales exportations de la Colombie étaient le café, le charbon, les bananes et les fleurs coupées. Ils avaient juste oublié la cocaïne. Et, si Fermina n'avait pas menti, c'était cela qui s'exportait à partir de ces entrepôts.

Vu la façon dont il l'avait « chatouillé », Mack Bolan avait de bonnes raisons de penser que le *señor* Fermina ne lui avait pas menti.

L'Exécuteur arrêta sa Passat à distance respectable et observa les

lieux. Le bâtiment était entouré de grillage anti-effraction, avec un seul grand portail coulissant qui ouvrait le passage à une route et à une voie ferrée. Sur la gauche, on voyait un quai de livraison, ou de chargement : tout dépendait des opérations qu'on y effectuait. Une sentinelle armée d'une kalachnikov y montait la garde en faisant les cent pas et en fumant comme un troupier. Pas très professionnel. Pas très hygiénique non plus. Mais, vu son espérance de vie, le *sicario* aurait eu tort de se priver. « Fume, mon garçon, fume. Avant de partir en fumée. »

Bolan sortit de la Passat. Il avait dévissé les ampoules du plafonnier pour ne pas se faire repérer de nuit. Idem avec celles des stop. Pas très réglementaire mais prudence oblige.

L'Exécuteur était lui-même entièrement vêtu de noir, depuis sa sinistre combinaison jusqu'à ses baskets. Son holster Galco était invisible dans la nuit, tout comme les ceintures multi-poches dans lesquelles il avait placé ses munitions de rechange. Il mit le Desert Eagle dans son étui de hanche et rentra de nouveau dans la Passat pour y prendre le M-4 ainsi qu'une bande de cartouches de 40 mm pour le lance-grenades. Quand la bande de cartouches fut fixée autour de son épaule et le M-4 calé au creux de son bras, il ferma doucement la portière tout en surveillant la sentinelle.

Pas de réaction.

Vérifiant qu'il avait sa pince coupante dans une poche, Bolan traversa la rue et approcha de sa cible. Le Colombien était occupé à écraser une cigarette sous son talon. Il en profita pour se faufiler à l'angle du panneau grillagé. L'Exécuteur le voyait maintenant en ombre chinoise sur le fond bleu roi de la nuit.

Le Guerrier sentit sous ses semelles une différence de niveau : le trottoir, formé d'un entassement de poussière et de terre comprimé par les roues de camions. Le factionnaire avait déjà allumé une nouvelle cigarette. Et restait toujours aussi peu attentif à son environnement. Il est vrai que l'activité nocturne semblait inexistante dans cette zone industrielle.

Le grillage qui entourait l'entrepôt n'était pas électrifié. L'Exécuteur y découpa de quoi se créer un passage, s'introduisit à l'intérieur et remit sommairement le grillage en place. Il fit halte et scruta les environs. Rien de suspect. Le tabacodépendant posté sur le quai de déchargement était visiblement seul. L'Exécuteur fit passer le M-4 dans sa main gauche, dégaina son Beretta et l'inspecta rapidement, silencieux compris. Tout était O.K. Il avait toujours, à quelques mètres, la silhouettede du garde, entourée d'un halo de fumée.

D'un coup de pouce, il plaça le sélecteur de tir sur le mode coup par coup. Puis il ajusta le factionnaire comme à l'exercice et siffla discrètement. Le *sicario* pivota pour voir d'où venait le bruit.

Bolan pressa la détente, une fois, en visant le nuage de fumée. L'homme à la kalach fit deux petits pas en arrière, écarta les bras comme s'il se préparait à être crucifié, tomba à plat dos sur le quai de béton en crachant la cigarette qu'il avait à la bouche et expira dans un râle en expulsant la fumée qu'il avait dans ses poumons.

Tout en rengainant son 93-R, Bolan sauta sur le quai, trouva une porte métallique, qu'il franchit, et déboucha dans l'entrepôt proprement dit. Il fit halte et tendit l'oreille. Une semi-pénombre régnait dans les lieux, occupés par des empilements de caisses de bois séparés par des travées au sol cimenté.

Une odeur de fumée de cigare se mêlait aux relents de moisi qui infestaient l'atmosphère. Mack Bolan en découvrit rapidement l'origine : une sorte de petit bureau qui flanquait l'aile gauche du grand bâtiment. Le local, rudimentaire, ressemblait à une boîte de contreplaqué empiétant sur une travée. Une porte entrebâillée laissait échapper un filet de lumière jaune et des éclats de voix. De l'autre côté, l'éclairage trahissait la présence d'une vitre. Furtif comme un jaguar, l'Exécuteur fit le tour de la pièce et regarda. Trois individus portant des holsters étaient en train de jouer aux cartes en fumant et en descendant des verres d'*aguardiente*. Dans le fond, une demi-douzaine de kalachnikov AK-47 étaient suspendues à un râtelier.

C'était une configuration pour la carabine. Épaulant son arme, Bolan glissa jusqu'à la porte et acheva de l'ouvrir d'un petit coup de pied. L'odeur anisée de l'*aguardiente* lui frappa les narines en même temps que celle du tabac. Les trois hommes étaient tellement absorbés dans leur partie de cartes qu'ils ne se rendirent pas compte de son arrivée. Une rafale semi-circulaire de balles chemisées de 5,56 mm fit le ménage dans le petit bureau. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les trois *sicarios* étaient affalés sur leur table de jeu et se vidaient de leur sang.

Bolan marqua une pause pour s'assurer que l'écho des coups de feu n'avait pas alerté d'autres *sicarios*.

Aucune réaction. Il était seul dans l'entrepôt.

Il avait chargé le M-203 avec un projectile hautement explosif de 40 mm. Sans perdre de temps, il dirigea le lance-grenades vers l'autre bout de l'entrepôt et pressa le bouton de mise à feu.

La grenade explosa dans un grondement d'enfer en dégageant un brouillard de fumée âcre. Le bruit enfonça les tympanes de Bolan. Il grimaça. Il introduisit une grenade incendiaire dans le tube et tira, cette fois vers les piles de caisses qui occupaient le centre du hangar. La puanteur chimique le força à reculer jusqu'à la sortie. Il ouvrit la porte et apprécia le souffle d'air. Il tira une deuxième grenade incendiaire et, cette fois, fila vers sa voiture.

L'air pollué de l'extérieur avait un goût de fraîcheur et de pureté

alpine à côté de ce qu'il avait laissé dans l'entrepôt. Les flammes commençaient à crépiter. Avec ce qu'il avait collé là-dedans, il donnait aux locaux de la SARL Alejandro une dizaine de minutes d'existence tout au plus.

Les cartouches au thermite, une mixture de réactants à base d'oxyde métallique et d'aluminium, avaient un pouvoir exothermique démentiel. Ils dévoraient le bois, bien sûr, mais aussi le verre, le plastique, l'acier, le béton. Rien ne leur résistait et les lances à incendie étaient incapables d'éteindre leur combustion.

Les marchands de coke de Bogota allaient découvrir ce que l'Exécuteur appelait la stratégie de la terre brûlée.

Il n'entendait pas encore de bruits de sirènes mais ça n'allait certainement pas tarder. Il démarra et quitta la zone industrielle sans plus tarder. Car il avait encore beaucoup à faire.

Les opérations de nettoyage ne faisaient que commencer.

CHAPITRE V

Yago Sebastiano alluma un cigarillo noir et fin, tira une longue bouffée de fumée odorante qu'il fit descendre jusqu'au tréfonds de ses alvéoles pulmonaires. Il se laissa envahir par le suave parfum du tabac puis par la secousse de la nicotine, qui apaisa un début de névralgie derrière ses yeux. Il referma d'une pichenette le couvercle de son vieux briquet Ronson et fut rassuré de voir que sa main ne tremblait pas. Aucun signe susceptible de faire penser à de la peur ou à de la nervosité.

Parfait. Pour les hommes politiques comme pour les hommes de guerre, l'image était une chose vitale. Il fallait montrer une inébranlable confiance en soi pour pouvoir inspirer confiance aux autres. Or Yago Sebastiano était à la fois homme de guerre et homme politique.

Sebastiano commandait l'A.D.P., l'Armée Démocratique du Peuple, qui était la plus grosse formation paramilitaire de Colombie. Redoutée de tous, cette unité était plus connue sous le nom de *Puño*, le « Poing », de par son emblème, un poing dressé, prêt à s'abattre sur les gauchistes enragés qui prenaient position contre la propriété privée, contre la libre entreprise, contre Jésus-Christ et contre toutes les saines valeurs sur lesquelles reposait la société humaine.

Sebastiano faisait indistinctement la guerre à toutes les nuisances qui infestaient la grande et noble démocratie colombienne : socialistes, syndicalistes, intellectuels, qui colportaient l'idée nauséabonde de fraternité entre les hommes, délinquants de tout acabit qui rendaient la vie dangereuse pour les honnêtes citoyens.

Il était toutefois une guerre que Sebastiano n'éprouvait pas le besoin de mener. La guerre contre la drogue.

Les narcos étaient une puissance financière de première importance. Leur trafic faisait vivre des villages qui, sans eux, auraient été réduits à la famine. De plus, en dehors des grandes villes, la drogue ne touchait guère la population du pays. Elle était essentiellement exportée vers l'étranger et faisait entrer des devises en Colombie. Si ce n'était pas là un modèle de réussite basé sur le principe de la libre entreprise !

Quant aux inconvénients mineurs, comme le Crime Organisé et la corruption, liés à ce commerce qui permettait de maintenir à flot des institutions indigentes et une police sous-payée, ils faisaient pratiquement partie de la culture ancestrale.

Les seuls criminels et trafiquants dont les activités heurtaient le sens moral de Yago Sebastiano étaient ceux qui avaient fait alliance avec les Forces Armées Révolutionnaires de Colombie et autres guérillas d'extrême gauche. Les FARC et leurs partisans étaient des fléaux qu'il fallait rayer de la surface de la planète.

Il avait juré de régler leur compte à tous ces indésirables. Mais, pour le moment, Yago Sebastiano avait autre chose à régler : une affaire délicate à soumettre à son boss.

— Encore un peu de vin, Yago ? demanda Prospéra Alarcon.

— Non, merci.

Les deux hommes se trouvaient dans l'une des salles à manger de la grosse villa coloniale d'Alarcon. Boiseries, dorures, tableaux, mobilier, tout ici sentait l'argent à plein nez. La grosse galette.

Yago Sebastiano et Prospero Alarcon étaient aussi différents qu'il se puisse faire. Plus jeune de deux ans, Sebastiano était d'origine modeste alors qu'Alarcon avait toujours vécu dans l'opulence. Il possédait de vastes plantations de banane et de café, une mine d'émeraudes près de Popayan et des puits de pétrole dans la région de Tumaco. Le trafic de drogue ne faisait pas partie de ses activités mais il ne cherchait pas, non plus, querelle à ceux qui avaient choisi cette voie. Tant qu'ils le laissaient en paix.

On racontait qu'il avait dans sa poche plus d'hommes politiques que tous les cartels de la drogue réunis. Et, si la chose n'était pas prouvée, elle ne faisait aucun doute dans l'esprit de Yago Sebastiano.

Le plaignant revint à ses moutons :

— Avons-nous un problème, Yago ?

— Peut-être un petit problème..., répondit ce dernier.

Mentir n'avait jamais arrangé quoi que ce soit.

— Si vous pensez à la mort de Calvino Escobar, dit Prospero Alarcon, ce n'est pas un souci pour moi. Par contre, la disparition de Fermina m'ennuie diablement.

On savait dans le pays qu'ils avaient parfois recours aux services de Fermina et de ses poulains pour régler le sort d'ennemis qui se trouvaient hors du rayon d'action de l'A.D.P. de Sebastiano. Ils n'étaient pas encore au bout de leur programme de nettoyage hors frontières et l'idée de devoir tout reprendre de zéro, avec une nouvelle équipe de *sicarios*, ne les enchantait pas. Le changement était toujours une source de complications, et souvent de risque.

— C'est clair, *Jefe*, approuva Sebastiano. Mais la disparition du

manager Fermina est toute récente. On ne sait pas s'il est mort ou s'il a été kidnappé.

— Et nos amis en uniforme ? demanda Alarcon. Ils ont une idée sur la question ? Pensent-ils que l'assassinat d'Escobar et la disparition de Fermina sont liés ?

— Je crois savoir qu'ils enquêtent, répondit le chef du *Puño*. Et que les avis sont partagés.

— Les esprits partagés ne pensent pas avec clairvoyance, Yago. Ils génèrent la confusion. Et la confusion est nuisible pour les affaires.

— Je comprends, *Jefe*.

— Nous devons mettre un terme à la confusion, Yago.

— *Si, Jefe...*

— Je compte sur vous pour rétablir l'ordre, conclut le planteur en y mettant les formes mais sur un ton qui ne souffrait aucune réplique. J'attends votre rapport.

L'entrevue était close. Sebastiano se leva avec toute la noblesse dont il était capable et salua d'une courbette maladroite.

— Je m'en occupe, dit-il d'une voix servile.

Mais sur le chemin de la cour ombragée où l'attendaient son chauffeur et sa voiture, Yago Sebastiano dut s'avouer qu'il ne savait pas comment faire pour « s'en occuper ». Il avait beau prendre le problème par tous les bouts, le tourner dans tous les sens, il ne voyait vraiment pas.

Kelly Rogan était fort contrariée de devoir rencontrer celui qu'on surnommait le Macaque. Mais, quand on cherchait des renseignements, il fallait savoir aller à la source et mettre sa contrariété dans sa poche avec son mouchoir par-dessus. Elle s'était donc résignée à demander un rendez-vous au Macaque, un certain Jésus Galatria, qui devait en savoir plus que tout le monde au sujet des derniers événements qui avaient ensanglanté Bogota. Bien sûr, pour gagner sa confiance, elle allait devoir la jouer finement, lui faire part du peu qu'elle savait, motiver sa curiosité. Avec le Macaque, ce petit jeu ne serait pas sans danger.

Mais, bon... Elle était, là, dans la *cantina* populacière qu'il avait choisie pour l'entrevue. Et reculer maintenant eût été encore plus dangereux que de rester.

Elle essaya donc de se détendre en attendant l'arrivée du Macaque, qui avait dix minutes de retard, et huma le verre de vin blanc qu'elle avait commandé pour patienter. Pas très engageant. Courageusement, elle y trempa néanmoins les lèvres et regretta aussitôt de ne pas avoir l'adresse du producteur pour la noter et prendre garde à ne jamais se ravitailler chez cet empoisonneur public. Le vin n'était même pas de la piquette, c'était de l'acide picrique à l'état pur.

L'Américaine consulta sa montre. Galatria avait maintenant un quart d'heure de retard. Elle décida de lui accorder jusqu'à vingt minutes. Passé ce délai, elle repartait. Danger ou pas, cette goujaterie était inadmissible. Et elle n'avait pas que ça à faire.

Jesús Galatria avait encore deux minutes de sursis quand il daigna faire son entrée, éblouissant dans un costume jaune citron sur une chemise parme et coiffé d'un chapeau à large bord assorti à la couleur du costume. Kelly crut revoir le cow-boy de carnaval qui assurait les attractions comico-acrobatiques d'un rodéo auquel elle avait assisté à Abilene quand elle était petite fille. La ressemblance était ébouriffante. Pour l'habillement. Pour le reste, elle trouva injuste le sobriquet de Macaque donné à l'homme en jaune. Non, Jésus Galatria ressemblait plutôt à l'idée qu'elle se faisait du chaînon manquant entre le singe et l'homme.

Il repéra tout de suite la jeune femme rousse mais ne mit pas tout de suite le cap vers sa table. Il accomplit d'abord un crochet par le vieux juke-box Wurlitzer que nul n'avait alimenté, y glissa une pièce et fit sa sélection sans même regarder les touches. M. Galatria devait avoir ses habitudes ici. Un court instant passa, puis, après un chapelet de cliquetis, le Wurlitzer se mit à diffuser l'air choisi par le pithécanthrope : *Tabaco y Ron*, un vieux succès de Manuel Delaroché qui lui rappelait ses orgies de jeunesse.

Il alluma un cigare de trente centimètres de long avec une discrétion et une prestance rappelant celles de Benny Hill en quête d'une bonne aventure, et rejoignit enfin Kelly Rogan. En d'autres circonstances, elle aurait sans doute éclaté de rire. Mais elle était trop crispée. Elle nota tout de même que de nombreuses têtes se retournaient sur le passage du grand singe et ne put s'empêcher de rougir quand il fut évident pour tous que c'était elle qu'il venait retrouver.

Tout bien réfléchi, elle avait fait erreur. Galatria ressemblait réellement à un macaque. Les épaules larges et voûtées, le buste incliné en avant, les bras ballants avec les poings à hauteur des genoux, il marchait en fléchissant les jambes, comme s'il avait été monté sur des ressorts.

C'est seulement quand il s'assit en face d'elle avec un sourire de primate conquérant qu'elle comprit ce qu'il avait en tête.

— Désolé pour le retard, dit-il en lui tapotant la main de sa paluche de quadrumane. Je suis débordé, ce soir.

Il lui sortait le grand jeu de la séduction. Elle en tressaillit. En dépit de l'horreur que lui inspirait le breuvage, elle avala une petite gorgée de vin. Bizarre, il ne lui parut finalement pas si infect que cela. On devait s'habituer. À moins que le besoin d'alcool ne fasse passer la pilule.

— On m'a dit que vous pouviez avoir...

Il la coupa aussitôt :

— Des renseignements, oui, oui, oui..., enchaîna-t-il en enlevant son cigare pour retirer quelques brins de tabac collés sur sa langue. Vous voulez en savoir plus sur les meurtres.

— Chut ! souffla Kelly. Ne parlez pas si fort.

Déjà, elle imaginait que la moitié des clients l'avaient entendu et allaient filer avertir la police, les narcos, la guérilla, le *Puño* et tous les *sicarios* du pays.

— Ici, on peut dire tout ce qu'on veut sans risque, assura Galatria avec un nouveau sourire qui devait être assez proche de celui de Neandertal.

— Quand même, protesta la jeune femme. Si vous pouviez me raconter cela discrètement, je préférerais...

— Discrètement ? Bon, si vous voulez, concéda le Macaque en s'affalant à demi sur la table.

Kelly Rogan faillit avoir un mouvement de recul, mais elle se retint in extremis en réalisant que c'était la seule façon pour Galatria de lui parler à l'oreille. Discrètement, comme elle le demandait. Surmontant son aversion, elle se pencha elle-même en avant, et bénit le ciel qui lui avait suggéré d'éviter le décolleté.

Galatria tira une bouffée de son grand cigare et, d'un geste de la main, brassa l'air devant sa bouche pour disperser la fumée. Kelly Rogan sentit ses yeux la picoter et se retint de tousser.

Puis, avec une fraction de seconde de retard sur l'odeur du tabac, c'est l'odeur de la brute qui attaqua les narines de la jeune Américaine. Une odeur de sueur âcre mêlée à celle d'un déodorant à deux pesos qui tentait de la dissimuler, sans y parvenir bien sûr.

— Bon, reprit Galatria, personne ne sait qui a tué ces types.

— Ah bon ! fit Kelly, déçue. Mais alors...

— Attendez, ma belle. On n'a pas de preuves mais on raconte des choses.

Le « ma belle » la contraria fortement. Mais elle prit sur elle et n'en montra rien.

— Qu'est-ce qu'on raconte, *señor* Galatria ?

— Des choses, répondit le Macaque en promenant un regard impudique sur le buste de la rousse flamboyante.

Cette fois, Kelly Rogan regretta amèrement d'avoir organisé cette rencontre.

— Pourriez-vous être plus précis ?

Au grand soulagement de Kelly Rogan, le grand singe prit de la distance et embrassa la salle d'un coup d'œil tournant.

— Finalement, vous avez raison, lâcha-t-il avec une lueur égrillarde au fond de ses prunelles animales.

— Que voulez-vous dire ?

Galatria laissa échapper un éclat de rire, preuve définitive que ce

mode d'expression n'était pas le propre de l'homme.

— Ben, que vous avez raison. Cet endroit n'est pas assez discret. On pourrait se chercher un coin plus intime...

Kelly Rogan sentit une poussée de rage irrépressible bouillonner en elle.

— J'espère avoir mal compris, *señor* Galatria !

— Ben non, ma belle, vous avez très bien compris. Ça ne me déplairait pas d'aller faire un tour avec vous dans un endroit plus intime.

C'en était trop. Oubliant toute prudence, oubliant même où elle se trouvait et en quelle compagnie, Kelly se leva, jeta un dollar sur la table de bois et quitta la *cantina* d'un pas outré.

Par chance, la stupeur laissa le Macaque sans réaction et il était toujours bouche bée, le cigare collé à la lèvre, quand elle atteignit la rue et son minibus. Totalement inconsciente du risque qu'elle venait de prendre, la jeune femme démarra et projeta le Toyota dans les embouteillages de Bogota.

CHAPITRE VI

Fraco Terciero aimait son bureau. Il lui vouait un amour fervent, presque charnel. Nul n'aurait pu imaginer la jubilation qu'il éprouvait chaque matin à pénétrer dans le local vaste et lumineux et à contempler le riche mobilier, fabriqué sur mesure et selon ses desiderata par les meilleurs ébénistes de Bogota, les œuvres d'art choisies avec le même soin jaloux que les meubles et, summum de la magnificence, la vue panoramique sur les beaux quartiers de la capitale colombienne.

C'est à la force du poignet, et surtout grâce à des années de calculs, d'intrigues et de subtiles manœuvres au sein de son parti politique, que Fraco Terciero avait pu accéder à cette vie de luxe. Aujourd'hui, il était chef de cabinet du ministre de l'intérieur. Ce qui, dans la pratique, équivalait pour lui à décider d'à peu près toutes les grandes orientations concernant la vie présente et à venir du peuple colombien. C'était lui qui prenait quotidiennement la mesure de la situation dans le pays : problèmes sociaux, chômage, logement, enseignement, agriculture, environnement, etc.

Chaque jour, Terciero avait une réunion de concertation avec l'attaché aux Affaires Militaires et le secrétaire d'État auprès du ministre de la Justice. Il pouvait ainsi s'informer et prendre les décisions ad hoc pour tout ce qui concernait le maintien de l'ordre dans le pays, la guerre entre narcotrafiquants, le terrorisme ainsi que les actions conduites par l'Armée pour réprimer les diverses formes de troubles ou de subversion.

Fraco Terciero aimait son travail autant que son bureau. Il était devenu un homme de pouvoir et le pouvoir faisait partie de ses exigences de vie au même titre que le luxe. Une seule chose lui déplaisait ou, à plus proprement parler, une seule sorte d'hommes : ceux que les gouvernants chargeaient des basses besognes et qu'en son for intérieur, il appelait « les tueurs ».

Aujourd'hui, justement, Fraco Terciero avait rendez-vous avec l'un de ces individus qu'il détestait tant.

Il se contraignit à faire bonne figure et parvint même à afficher un

ersatz de sourire en se levant et en avançant une main engageante pour serrer la pogne que Yago Sebastiano tendait par-dessus sa table de travail en acajou massif.

— Salutations, M'sieur le ministre.

— Bonjour, monsieur Sebastiano...

— J'aime autant qu'on m'appelle Yago. Sauf votr' respect, M'sieur le ministre.

Malgré sa répulsion, Terciero jugea préférable de ne pas contrarier le nervi.

— Très bien, Yago. Qu'est-ce qui vous amène ?

Yago Sebastiano eut une mimique hésitante, ce qui, chez un individu de cet acabit, n'était probablement pas annonciateur de bonnes nouvelles.

— Eh bien ? insista Fraco Terciero. Est-ce si grave ?

Sebastiano eut un vague hochement de tête.

— Je... Je viens vous parler de choses, de meurtres... qui... que... peu de gens savent et que... que... Comment dire, M'sieur le ministre ? Enfin... ça vaut mieux que le moins de monde possible soye au courant...

— Vous avez des infos concernant ces fameux meurtres ? demanda Terciero.

Inutile de préciser de quels meurtres il s'agissait. Même le plus crétin des ânes bâtés pouvait le deviner. À meilleure preuve, Yago Sebastiano le devina.

— Ben... c'est-à-dire que... Dans un sens, oui, M'sieur le ministre. Mais... c'est pas exactement ça. Enfin, c'est ça et c'est pas ça...

— Oh, oh ! fit le chef de cabinet. Cette affaire me paraît bien compliquée ! J'apprécie votre sens de la discrétion et votre prudence, monsieur Seb... euh Yago. Mais, tout de même, si vous attendez quelque chose de moi, il serait bon que vous me donniez quelques éléments me permettant de comprendre. Par ailleurs, si vous avez des pistes concernant ces meurtres, il est de votre devoir de les communiquer au ministère de la Justice.

Sebastiano capitula :

— Bon, ben... voilà. Je vais aller droit au but, M'sieur le ministre.

« Il serait temps », se dit intérieurement Fraco Terciero.

— C'est un ami commun qui m'envoie, assena le tueur.

Aïe ! Aïe ! Aïe ! Ça sentait encore plus mauvais que Fraco Terciero ne l'avait imaginé. Comment pouvait-il avoir un ami en commun avec ce *sicario* sans éducation ?

Au prix d'un gros effort, il parvint à masquer sa déconvenue.

— Et puis-je connaître le nom de cet ami ?

— C'est Prospero Alarcon, révéla Sebastiano avec un sourire de rosière.

Cette fois, Terciero ne put empêcher sa pomme d'Adam de faire plusieurs allers-retours précipités du haut en bas de son cou. Alarcon n'avait jamais fait partie de ses amis. Ils ne s'étaient même jamais rencontrés. Ce qui ne l'empêchait pas, bien sûr, de connaître le plus célèbre et le plus puissant capitaine d'industrie du pays. La fortune de Prospero Alarcon, disait-on, dépassait celle des gros bonnets de la drogue. L'homme avait le bras long et la réputation d'être un dur. On disait aussi qu'il triait ses amis sur le volet et traitait ses ennemis avec la plus grande brutalité. C'était de notoriété publique : se faire remarquer par Alarcon pouvait être soit une chance formidable soit un terrible malheur.

Apparemment, Terciero était du côté de la chance. Mais que lui voulait Alarcon ? Qu'avait-il à gagner ou, inversement, à craindre ?

Fraco Terciero songea un instant à en référer au ministre. Puis il se rappela que ce n'était pas le bon jour. M. le ministre avait prévu de dîner à Barranquilla avec une de ses maîtresses et de passer la nuit en sa compagnie dans un hôtel huppé de la ville.

Quelques secondes de cogitation suffirent à lui faire comprendre qu'il n'avait, de toute façon, pas le choix. Avec des particuliers comme Yago Sebastiano et surtout Prospero Alarcon dans le circuit, le ministre lui aurait de toute façon délégué la décision. Le ministre n'était pas un de ces obsédés de l'autorité qui ne parvenaient pas à déléguer. Au contraire, plus il pouvait le faire, plus il était comblé. Surtout, quand il s'agissait d'affaires délicates ou hasardeuses. Or la présente affaire était à la fois délicate et hasardeuse.

Fraco Terciero avait toujours su qu'on ne pouvait pas jouir d'un bureau somptueux et d'une position sociale jalousée sans avoir à payer une contrepartie un jour. Ce jour était arrivé. Il décida d'assumer, avala une bouffée d'air et demanda avec un calme qui le surprit lui-même :

— Bien. Qu'attend le *señor* Alarcon ?

— Il pense qu'une importante personnalité de l'AIDH... À propos, vous connaissez l'AIDH, M'sieur le ministre ?

— L'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme ? s'enquit Terciero avec irritation. Evidemment que je connais ! Une petite association de merde avec un nom bien ronflant et qui nous donne assez de fil à retordre. Que se passe-t-il avec ces casse-pieds ?

— Eh bien... Cette personnalité de l'AIDH... Paraît-il qu'elle serait impliquée dans les meurtres.

— Allons, allons, monsieur Seb... euh, Yago, qu'entendez-vous par « impliquée » ? L'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme est une association d'emmerdeurs, d'accord, mais d'emmerdeurs pacifistes ! J'ai du mal à croire que...

— Pacifistes, pacifistes..., coupa Yago Sebastiano avec une mimique soupçonneuse empruntée à la panoplie de l'inspecteur Columbo. C'est

ce qu'ils veulent faire croire. Nous avons des renseignements qui disent le contraire.

Un membre de l'AIDH... Ce n'était que cela. Terciero se sentit presque soulagé. Cette organisation de pisse-vinaigre comptait presque exclusivement des Gringos et des intellos colombiens dont il se serait bien débarrassé discrètement si ça n'avait tenu qu'à lui.

— M. Alarcon souhaite que le ministère ouvre une enquête sur cette personne ?

Yago Sebastiano eut une mimique qui, cette fois, le fit ressembler à un cochon truffier.

— L'enquête est bouclée, M'sieur le ministre, assura-t-il avec une conviction poignante. Ce que voudrait M. Alarcon, c'est une action officielle.

Terciero hocha la tête.

— Ah, je vois. Combien d'hommes ?

— Trois ou quatre, dit Sebastiano. Il s'agit simplement d'aller arrêter une jeune femme pour pouvoir la cuisiner.

— Va pour quatre, décida Fraco Terciero qui s'attendait à le voir réclamer un régiment et une action de grande envergure. Je les convoque tout de suite.

— Merci, M'sieur le ministre, mais je ne participe pas à l'opération. Et, euh... naturellement, vous ne m'avez jamais vu.

Nouveau hochement de tête de Fraco Terciero.

— Naturellement. Quant à M. Alarcon, je suppose qu'il souhaite aussi rester en dehors de tout cela.

— Officiellement, oui, bien sûr.

— Très bien, dit Terciero. Je vais confier la mission au lieutenant Hilario Batista, du DAS. C'est un homme qui exécute les ordres sans discuter. Efficace et sans états d'âme.

— C'est vous qui voyez..., dit Sebastiano.

— Il me faudrait quand même le nom et les coordonnées de la personne à interpeller.

Sur ce point, Yago Sebastiano n'avait pas d'objection. Et c'est sans se faire prier qu'il communiqua au chef de cabinet les renseignements requis. En revanche, il s'abstint de préciser que ses soupçons avaient été éveillés par les révélations de Jesús Galatria, alias le Macaque.

CHAPITRE VII

Faubourgs de Bogota, bungalow de Kelly Rogan

D'un signe, Hilario Batista indiqua à Lazaro Ramirez d'arrêter la voiture en haut du raidillon qui menait au bungalow. La Dodge Stratus était banalisée. Précaution de pure forme : tout le monde en Colombie savait qu'une Dodge Stratus noire avec des plaques du gouvernement était une voiture de police et que, partant, elle contenait des policiers. De plus, si le lieutenant et son chauffeur étaient en civil, les deux hommes du Service Action mis par Tercero à la disposition de Batista portaient des souliers de commando et des combinaisons kaki frappées sur le dos et la poitrine d'un grand logo du DAS, le *Departamento Administrativo de Seguridad*.

Le premier était un petit bleu hyperactif du nom de Cesar Costanza, et l'autre un vieux flic proche de la retraite qui s'appelait Roano Ybara.

Ces deux-là, il faudrait les avoir à l'œil pendant le retour, car ils étaient bien capables de s'autoriser avec la fille les privautés qu'ils avaient coutume de faire subir aux détenues colombiennes. Or, celle-là était nord-américaine. Ce qui changeait la donne. Il allait falloir aussi changer les habitudes de ces messieurs.

En soi, la nationalité de la personne à interpellier ne préoccupait guère le lieutenant Batista. Ce qui le dérangeait, c'était les risques attachés à cette nationalité.

Ramirez coupa le moteur et, avant de donner l'ordre de l'action, Hilario Batista récapitula à voix basse :

— Messieurs, je vous rappelle que tout doit se faire dans la plus grande discrétion. Nous n'avons ni mandat ni commission rogatoire pour arrêter Miss Rogan qui est ressortissante des États-Unis. Le *señor* Tercero souhaite simplement que nous la conduisions en lieu sûr pour pouvoir l'interroger. Nul ne doit se douter de quoi que ce soit.

— Et après ? demanda Ybara.

— Après quoi ?

— Quand elle aura été interrogée, précisa le vieux flic. Elle va aller

hurler à son consulat, faire un foin de tous les diables. Je les connais, les Gringos.

— Ça ne sera plus notre problème, dit Hilario Batista. Nous, c'est *maintenant* que nous devons éviter l'esclandre. Et aussi pendant tout le trajet de retour. Quand nous aurons déposé la *señorita* Rogan au siège du DAS, l'affaire ne nous concernera plus.

Un bref silence suivit. Les hommes n'étaient pas dupes. Ils avaient compris qu'il n'y aurait probablement pas d'après pour la *señorita* Rogan.

— Donc, reprit Batista, comme je vous le disais, la jeune personne est ressortissante des États-Unis et membre de l'AIDH. C'est dire que la moindre bavure de notre part peut entraîner une crise diplomatique majeure. Et, si vous ne l'avez pas compris, je vous informe qu'en cas de pépin, la hiérarchie ne nous couvrira pas. Nous n'avons pas intérêt à foirer. Est-ce clair ?

C'était clair. Les trois hommes du DAS le firent savoir à leur chef. Une action illégale contre un citoyen des États-Unis, cela pouvait aller très loin. Jusqu'à l'extradition. Tous le savaient. Ils avaient intérêt à réussir leur coup en toute discrétion.

— On y va ! ordonna le lieutenant Batista. Exécution !

Mack Bolan repassait là presque par hasard. L'entrevue avec Kelly Rogan l'avait laissé sur sa faim, et une sorte d'intuition l'avait poussé à revenir approfondir un peu les choses avec la jeune militante des droits de l'homme. Peut-être pouvaient-ils trouver un terrain d'entente en y mettant chacun du sien...

Il réalisa qu'il avait eu le nez creux en découvrant la scène qui s'offrait à ses yeux.

Il n'était pas le seul, en effet, à s'intéresser à la jeune femme. Quatre policiers étaient là, matraque à la main, revolver à la hanche dans leur holster Sam Browne réglementaire. Et, à en croire les logos arborés par les deux hommes en combinaison kaki, ils faisaient partie du DAS, les services spéciaux colombiens.

L'Exécuteur se dissimula en s'accroupissant derrière un saule pleureur dont les branches retombaient jusqu'au sol.

Le Guerrier avait un problème. Le rôle des policiers était de faire respecter la loi et l'ordre. En principe, il était du même bord qu'eux. D'un autre côté, ceux-là avaient l'air investis d'une bien curieuse mission. À quel titre débarquaient-ils, ainsi, armés jusqu'aux dents, chez une jeune femme membre d'une organisation pacifiste ? Pas un instant, l'Exécuteur ne pouvait imaginer que Kelly Rogan ait pu se rendre coupable d'un délit ou d'un crime justifiant pareille intervention !

Alors ?

Bolan décida d'observer la suite et de n'intervenir que si l'opération tournait à l'aigre.

L'un des deux agents en tenue kaki frappa à la porte tandis que l'autre prenait un peu de champ pour le couvrir. Le chef de groupe, en civil, se tenait derrière et le chauffeur était resté au volant de la Dodge banalisée.

Kelly Rogan ouvrit. De sa planque, Mack Bolan lut une expression contrariée sur son visage. Puis de la peur. Il y eut un échange en espagnol. Bolan ne comprit que quelques mots, mais, au ton, il était clair qu'on n'échangeait pas des mots doux. Il y avait désaccord entre les hommes du DAS et l'occupante des lieux. Un désaccord très net.

La jeune femme posa une question, que Bolan n'entendit pas, les trois flics se consultèrent du regard, puis le chef eut un bref hochement de tête qui pouvait passer pour un assentiment. Kelly rentra dans le bungalow.

C'est quand elle voulut refermer la porte que les choses se gâtèrent. Bolan se dit qu'il allait peut-être se trouver dans l'obligation de se manifester, car le jeune flic en combinaison caca d'oie bloqua la porte et suivit l'Américaine dans la maison. Le chef de groupe leur emboîta le pas. Le vieux attendit sur le seuil.

Bolan compta les secondes dans sa tête. Il en était à quatre-vingt-seize quand le jeune agent du DAS refit son apparition, suivi de près par Kelly Rogan et par l'officier en civil. Ce dernier referma la porte et la verrouilla avec une clé visiblement remise contre son gré par Kelly Rogan. Dès qu'il eut bouclé, il glissa la clé dans une poche, décrocha une paire de menottes de son ceinturon et tendit la main vers le poignet de Kelly.

Elle eut un air interloqué et recula pour échapper aux menottes. Mais le vieil agent se planta dans son dos et l'immobilisa d'un bras tandis que, de l'autre, il lui attrapait le poignet gauche. Bolan nota que la main droite du Colombien était, comme par hasard, fermement plaquée sur le sein gauche de la jeune femme.

Tout cela ressemblait à un kidnapping crapuleux plus qu'à une arrestation respectueuse des règles. Par pur réflexe professionnel, l'Exécuteur attrapa une grenade fumigène, la dégoupilla et la lança vers l'entrée du bungalow.

Comme s'il l'avait sentie arriver, l'officier tourna la tête au moment où elle tombait sur le dallage. Il reconnut le type de projectile, sans comprendre qu'il s'agissait d'une simple fumigène, et une expression de panique lui tordit le visage.

Il avait toujours la même tête quand la grenade explosa mais, au lieu d'être déchiqueté par une volée d'éclats métalliques, il fut aveuglé par le dégagement de fumée verdâtre et suffocante qui enveloppa

indistinctement les agents du DAS et leur captive.

Jaillissant hors de sa planque, Bolan fonça vers le nuage opaque tout en faisant un état de la situation. L'officier en civil n'avait pas bougé à un détail près : il avait lâché ses menottes et se bagarrait avec son vieil étui de pistolet à rabat fermé. Bolan ne lui laissa pas le temps de dégainer, ni même de sentir la crosse de son arme. D'un coup de coude, il lui explosa le nez en limitant la violence de l'impact pour éviter de le tuer en lui enfonçant l'os dans le cerveau. Il voulait libérer Kelly, pas tuer des agents du DAS. Ces trois flics pouvaient peut-être servir encore un peu.

Tout en distribuant des coups de griffes pour essayer de déloger les grosses pattes qui maintenant lui enveloppaient les deux seins, la rousse flamboyante hurlait contre ses agresseurs dans une inimitable mixture d'anglais et d'espagnol :

— *You fuckin' cabrones ! Impotentes bastards !*

Mack Bolan avait toujours été pour la libération des femmes. Il aida Kelly Rogan à se débarrasser du goujat en empoignant le malotru par les oreilles et en tirant vers le bas. Assez fort pour déséquilibrer l'agresseur, pas assez pour lui arracher les feuilles de chou. Quand l'autre fut assis par terre, il l'anesthésia d'une petite manchette à la base du crâne et en profita pour lui confisquer sa matraque, qu'il utilisa aussitôt pour effacer le sourire du jeunot en kaki qui faisait volte-face et se jetait sur lui avec des intentions malveillantes.

Le choc du bâton magique au niveau du plexus solaire le plia en deux, et il s'écroula en vomissant son déjeuner.

Dans la Dodge, le chauffeur était toujours bouche bée derrière son volant. Bolan décida de l'abandonner à son indécision. Au moins, il en resterait un en bon état pour ramener les autres à l'écurie.

— Par ici ! cria l'Exécuteur en agrippant Kelly par le bras. Suivez-moi ! Vite !

Elle le regarda de ses yeux verts irrités par la fumigène.

— Vous ici ? Mais...

Peut-être le croyait-elle du mauvais côté de la barrière. Mack Bolan jugea le moment inopportun pour aborder la question.

— On discutera plus tard ! lança-t-il en l'entraînant vers l'autre bout de la cour.

L'Américaine était sportive. Elle refusa son aide pour franchir la clôture de bois.

— Mais enfin, souffla-t-elle quand ils furent de l'autre côté. Pourquoi êtes-vous revenu ? Qui êtes-vous, à la fin ?

Près du bungalow, le chauffeur était sorti de la Dodge banalisée. L'Exécuteur le vit s'emparer du mobile de son chef et parler avec force gestes comme savent si bien le faire les Sud-Américains.

— Regardez l'autre, là-bas, répondit-il en l'entraînant vers sa voiture

de location. On bavardera plus tard. Sauf si vous avez envie d'attendre les renforts et de goûter bientôt le confort et le charme des prisons colombiennes.

Apparemment, elle préférait la Passat à la geôle car elle le suivit avec une docilité surprenante.

C'était un risque d'emmener Kelly Rogan dans la *safe house*, mais Bolan n'avait pas d'autre solution. Pas d'autre solution humaine, en tout cas, après ce qui s'était passé. Un avis de recherche la concernant avait dû être diffusé dans tous les postes de police de Bogota – et peut-être même de la Colombie tout entière –, et la laisser à un coin de rue équivalait à la déposer directement au siège du DAS.

À peine arrivée au repaire de l'Exécuteur, la jeune femme demanda à prendre une douche.

— Je suis en nage.

— L'émotion, dit Mack Bolan en lui indiquant la salle de bains.

— Il y a aussi la puanteur de votre fumigène, ajouta la rousse flamboyante. J'ai l'impression d'en être farcie.

— J'essaierai un autre parfum la prochaine fois, promit Bolan avec un petit sourire en coin.

Un instant plus tard, il entendit l'eau couler. Il alla s'asseoir dans la cuisine avec une question dans la tête. Que pouvait-il lui révéler de la raison de sa présence en Colombie ? Car Kelly Rogan allait évidemment le cuisiner. Et, pour ce qu'il savait d'elle, elle n'était pas femme à se contenter de réponses évasives.

Une dizaine de minutes passèrent et elle réapparut. Sa chevelure de feu encore humide pendait en mèches torsadées autour de son visage et elle ne sentait pratiquement plus la fumée.

— Ça va mieux, dit-elle en s'asseyant en face de lui à la table de cuisine. Maintenant, j'aimerais bien avoir deux mots d'explications sur ce qui s'est passé, monsieur Belasko.

— L'explication tombe sous le sens, fit Mack Bolan. Quelqu'un vous a envoyé la police.

— Merci pour ces précieux éclaircissements, ricana Kelly Rogan. Maintenant, soyez gentil, cessez de me prendre pour une idiote et dites-moi, *un*, ce que vous faisiez chez moi ; *deux*, pourquoi vous êtes intervenu, et *trois*, d'où vous sortiez cette fumigène.

Mack Bolan répondit dans le désordre :

— Question trois : la grenade fumigène sortait de la poche de ma veste. Question un : je venais vous voir parce que je pensais que nous pouvions encore bavarder un peu, vous et moi. La police était déjà là quand je suis arrivé. Quant à la deux, j'ai pensé que vous ne seriez pas ravie de goûter la paille humide du cachot. Je me suis trompé ?

— À cause de vous, me voici en cavale, dit l'Américaine.

— Et puis quoi, encore ? Vous m'avez suivi de votre plein gré. Alors qu'avec le DAS, vous ne m'aviez pas l'air très coopérative !

— Evidemment que je vous ai suivi. Comme si j'avais eu le choix ! Maintenant, j'ai la police colombienne sur le dos.

— Vous l'aviez déjà, lui rappela Bolan. Et même, il m'a semblé qu'un de ces messieurs s'intéressait à autre chose qu'à votre dos.

Il ne l'aurait pas juré, mais il eut l'impression de la voir rosir légèrement. Elle déglutit puis ajouta, la bouche pincée :

— Quand même, vous les avez attaqués, monsieur Belasko ! Je ne savais pas ce qu'ils me voulaient et, maintenant, me voilà complice d'une agression contre les agents du *Departamento Administrativo de Seguridad* !

L'Exécuteur observa un long silence puis, brusquement, abattit sur la table un coup de poing qui fit sursauter Kelly.

— Très bien. Vous voulez vous disculper ? Venez avec moi. Je vous jette à une cabine publique, vous appelez les flics et vous leur racontez que vous avez été enlevée. C'est une chose assez courante ici pour qu'ils ne mettent pas vos paroles en doute. Vous pouvez même leur donner mon signalement et leur communiquer le numéro de ma plaque de voiture.

— Et vous vous imaginez qu'ils vont me croire ? dit la fille en se renversant contre le dossier de sa chaise.

Une petite moue narquoise se dessina sur le visage de pierre de l'Exécuteur.

— Vous raisonnez à l'envers, Miss Rogan.

La jeune femme s'empourpra violemment.

— Pardon ! Comment osez-vous ?

— Ne le prenez pas comme ça. Je me permets d'insister : vous raisonnez à l'envers. La première chose que vous devriez vous demander, c'est pourquoi ils venaient vous arrêter.

Elle se tassa.

— Bien sûr, bien sûr... D'ailleurs, si vous voulez savoir, eh bien je... je me l'étais demandé.

— À votre idée ?

Elle laissa passer un assez long silence.

— Je pense que vous, vous avez une idée sur la question.

Bolan fronça les sourcils.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qui vous le fait croire ?

C'est elle qui fronça les sourcils, cette fois.

— Êtes-vous au courant des meurtres qui ont eu lieu la nuit dernière, monsieur Belasko ?

— Je n'écoute pas la radio, répondit Bolan.

— Ce n'est pas une réponse !

— C'est vrai, reconnut l'Exécuteur. Maintenant, laissez-moi juste

vous dire une petite chose. Si vous voulez une réponse, il faudra l'accepter. Avec toutes ses conséquences.

— Je veux une réponse.

— Très bien, dit Bolan. Je suis au courant de certains incidents.

— En êtes-vous le responsable ?

— Le responsable, c'est beaucoup dire. Mais je n'y suis pas étranger.

Elle se prit le menton entre deux doigts et le regarda bien en face en hochant la tête avec un air énigmatique.

— Je vois... Vous avez tué ces hommes. Mais enfin pourquoi avez-vous fait ça ? Et allez-vous enfin me dire qui vous êtes vraiment, Mike Belasko ?

— Je vous l'ai dit hier, à El Dorado. Souvenez-vous, lorsque...

Elle le coupa d'une voix sèche :

— Cessez de vous payer ma tête, je vous prie ! Vous ne m'avez raconté que du bluff. Vous croyez que je vais gober cette histoire de consultant free-lance travaillant pour le gouvernement des États-Unis ?

— C'est pourtant une partie de la vérité, Miss Rogan.

— Bien sûr... Un représentant du gouvernement américain qui assassine des gens, puis qui débarque chez moi et gaze une équipe du DAS venue pour m'arrêter !

— Je suis extrêmement sensible à vos remerciements, ironisa Mack Bolan. Mais la gratitude que vous me témoignez est excessive. J'en suis gêné. Après tout, je n'ai fait que ce que tout autre aurait fait à ma place pour vous tirer de ce mauvais pas.

Il croyait la déstabiliser. Il en fut pour ses frais. C'est tout juste si elle eut l'air déconcerté.

— Vous remercier ? Sans rire ? La police me recherche à cause de vous et vous attendez des remerciements !

— Vous êtes sérieuse, Miss Rogan ? Vous pensez réellement être recherchée à cause de moi ?

— Pour quelle autre raison la police colombienne s'intéresserait-elle à ma personne ? demanda-t-elle avec l'insolence d'une sale gamine persuadée de lui avoir cloué le bec. Nous nous rencontrons, vous me quittez pour aller tuer des gens et, quelques heures plus tard, une troupe de flics débarque à mon bungalow pour me coller les menottes, alors que la police du pays ne s'est pas intéressée à moi depuis dix-huit mois que je suis arrivée en Colombie...

Vous ne croyez pas que j'ai quelques raisons d'y voir un lien.

Bolan faillit poursuivre dans la voie de la raillerie en la félicitant pour son remarquable esprit de synthèse, ou en lui faisant observer qu'elle y allait peut-être un peu fort en parlant d'une « troupe » de flics, mais il se ravisa. L'essai précédent ne lui avait pas réussi. Mieux valait rester sur le terrain du concret.

— Il y a certainement un lien, Miss Rogan, mais il faut sans doute le chercher ailleurs.

— Et où, selon vous ? s'enquit-elle, avec juste un tout petit peu moins d'insolence.

— Je n'en sais fichtre rien, dit Mack Bolan. En tout cas, soyez sûre que si quelqu'un a parlé de notre rencontre aux services spéciaux colombiens, ce n'est pas moi. Essayez plutôt de voir s'il n'y a rien dans le passé de votre organisation, ou dans le vôtre, qui puisse leur faire penser que...

Elle se rebiffa vivement :

— Que quoi ?

— Que vous puissiez être compromise dans une action subversive ou contestataire.

— Subversive, certainement pas. Contestataire, ma foi...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— C'est de ce côté-là qu'il faut chercher, Miss Rogan. Je ne vois rien d'autre.

Le visage de Kelly Rogan se ferma tandis qu'elle se plongeait dans une profonde réflexion. Plus les secondes passaient, plus son visage se fermait. Comme si elle était contrariée par ce qui se révélait à son esprit.

— Non, finit-elle par murmurer comme pour elle seule. Ce n'est pas possible. Ciro n'acceptera certainement pas. Quant à Nestor, je ne veux même pas y penser.

— Vous parlez sans doute des deux hommes qui vous accompagnaient hier, suggéra le Guerrier.

La jeune femme rousse sembla sortir de sa rêverie. Elle le regarda comme si elle le voyait pour la première fois.

— Euh... Oui, oui... C'est ça. Ci... Ciro Aguiar et Nestor Gomez.

— Qu'ont-ils à voir avec la venue de la police à votre domicile ? Vous supposez que...

— Eux, rien, répliqua Kelly Rogan, l'air toujours aussi absorbée dans ses pensées. Je... C'est quelqu'un d'autre. Un homme qui joue sur tous les tableaux, côté humanitaires, côté police...

— Un agent double, coupa l'Exécuteur.

— Au moins triple, dit Kelly Rogan. Peut-être plus.

— Qui est-ce, bon sang ? exhorta Bolan.

— Je ne peux pas. Pas sans en avoir référé à mes deux collègues.

— Vous savez que le temps joue contre nous ?

— Ce sera vite réglé, assura la rousse incendiaire. Où est le téléphone ?

— Je n'ai pas de téléphone ici, dit Mack Bolan qui ne voulait pas s'éterniser dans des palabres ni utiliser son satellitaire par trop voyant. Il faut sortir. Je prends le volant. Vous m'indiquez la route ?

Les cheveux de Kelly Rogan n'étaient pas encore secs mais elle ne tergiversa pas.

— O.K., allons-y. Je vous guide.

CHAPITRE VIII

Galatria, l'homme que ses parents avaient fort pertinemment prénommé Jesús et que tout le monde surnommait aujourd'hui « le Macaque », avait abandonné son costume de cow-boy rigolo au profit d'un treillis militaire. La tenue lui seyait beaucoup mieux mais le choix n'était pas motivé par cette considération esthétique, il lui avait été dicté.

Le port du treillis avait été imposé par Yago Sebastiano. Le chef du *Puño*, lui-même adepte de la tenue de combat, tenait à avoir un chauffeur présentable. Car, ce matin-là, furieux de l'incurie affichée par le DAS comme par la Sécurité militaire colombienne, Sebastiano avait décidé de reprendre lui-même le flambeau et de se faire assister dans cette tâche par Jesús Galatria, le dernier homme à avoir rencontré Kelly Rogan.

— Tu m'as bien compris, Jesús ? répéta pour la énième fois le leader du mouvement extrémiste tandis qu'ils slalomaient dans les embouteillages matinaux de la capitale colombienne.

— *¿Cómo no, Jefe ?* Vous pouvez être assuré de ma loyauté ! jura l'homme-singe avec l'indignation de l'innocent outragé.

— C'est ton intérêt, *amigo*. Nous ne pouvons pas nous permettre de plaisanter. D'ailleurs, tu sais comment nous récompensons les traîtres. À la première incartade, tu iras rejoindre Aguedo, Espinosa, Menendez, la petite famille de Guzman, et les autres. J'espère que tu t'es bien rentré ça dans ta grosse caboche creuse.

— *Sí, Jefe*, affirma le Macaque. Vous pouvez compter sur Jesús Galatria.

Il connaissait le sort réservé par le *Puño* aux « traîtres » qui avaient émigré aux États-Unis et n'avait aucune envie d'aller les rejoindre dans l'au-delà.

Jesús Galatria était né à Santa Fé de Bogota et connaissait la capitale colombienne mieux que personne. Il pilota la jeep à travers des raccourcis insoupçonnés pour conduire Yago Sebastiano à l'adresse qu'il lui avait indiquée. Une quinzaine de minutes plus tard, ils

franchissaient l'Avenida de Circunvalar, tournaient à gauche et s'engageaient dans la ruelle qui donnait accès au bungalow de Kelly Rogan.

La jeep gravit le raidillon sans difficulté.

Les deux terroristes étaient arrivés à mi-côte quand un bruit de moteur se fit entendre en provenance de la rue, en contrebas.

— Ressors de là, vite ! ordonna Sebastiano. Planque la voiture !

Galatria n'était pas une lumière quand il s'agissait d'analyser finement une situation. En revanche, il avait une faculté capitale au moment de l'action : celle de réagir sur-le-champ, sans chercher à comprendre, dès qu'un supérieur lui donnait un ordre.

Avec une rapidité qui surprit Sebastiano lui-même, le Macaque fit demi-tour, ressortit de la cour, s'engouffra à gauche dans un verger abandonné qui jouxtait la petite propriété et arrêta leur jeep entre deux gros arbres aux branches croulantes qui auraient eu besoin d'un élagage en bonne et due forme.

À l'endroit même où Mack Bolan avait caché sa Volkswagen la veille.

Mais cela, les deux hommes l'ignoraient. Avec un peu d'attention, peut-être auraient-ils pu remarquer les légères traces laissées dans l'herbe par les pneus de la Passat. Mais leur intérêt était ailleurs. Il était focalisé sur la voiture de l'arrivant, une Honda Civic gris métallisé qui gravissait la côte en surrégime. Par moments, les roues avant dérapaient et projetaient de la poussière et des gravillons qui crépitaient sur le bas de caisse.

Le petit véhicule entra dans la cour, fit halte. Un homme en descendit et examina les alentours. Ne remarquant rien de suspect, il se dirigea vers la boîte aux lettres, rédigea quelques lignes sur un calepin tiré de sa poche, arracha la page, fit un nouveau tour d'horizon et glissa le papier dans la boîte.

— C'est un type de l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme, souffla le Macaque.

Yago Sebastiano hocha la tête.

— Ciro Aguiar, je le connais. Il n'a même pas frappé à la porte du bungalow. Conclusion, il doit savoir que la fille n'est pas là.

— Qu'est-ce qu'il a pu mettre dans la boîte ? questionna Galatria, en veine d'inspiration.

— On va aller voir ça, dit Sebastiano en se félicitant de la bonne idée qu'il avait eue.

Fraco Terciero, à qui il avait fait part du projet, et Prospero Alarcon lui-même, avaient émis de très sérieux doutes sur leurs chances de retrouver des indices à partir du bungalow de Kelly Rogan. Et voilà que moins d'une minute après leur arrivée, ils y faisaient une rencontre des plus intéressantes. Le chef du *Puño* se frottait les mains.

— Qu'est-ce qu'on fait, *Jefe* ? s'enquit le « chaînon manquant ». On le

suit ?

— Laisse-le filer, décida Yago Sebastiano. Celui-là, si on a besoin de lui, je crois qu'on n'aura pas de mal à le retrouver.

Aguiar rempocha son calepin et son stylo, rentra dans sa petit Honda et repartit par où il était venu.

Les deux tueurs le laissèrent s'éloigner puis Sebastiano ordonna à Jesús Galatria de l'attendre au volant de la jeep.

— Je vais aux nouvelles, annonça-t-il en descendant du véhicule militaire.

En quelques enjambées, il regagna la cour et se dirigea vers la boîte aux lettres. Il s'écorcha un peu les doigts mais parvint sans trop de mal à extirper la feuille de papier que Ciro Aguiar avait glissée dans la fente.

« Nestor, je sais que tu vas passer ici relever le courrier, disait le message. Étant donné les événements récents, il serait trop dangereux pour nous tous que je demeure ici à t'attendre. D'ailleurs, sois très prudent toi-même quand tu viendras. Ne néglige rien. Je dois absolument te voir. Nous devons avoir une explication. Même si tu décides d'abandonner l'affaire, accorde-moi au moins une dernière entrevue. C'est une question de vie ou de mort. Rendez-vous ce soir à La Mariscada. Si tu ne peux pas ce soir, viens demain. J'attendrai de 20 heures à 23 heures.

« Viens, je t'en conjure au nom de la cause qui nous a liés si longtemps, et aussi de notre vieille amitié. »

C'était signé : Ciro.

Un sourire de prédateur déforma le visage brutal de Yago Sebastiano. Il remit le papier dans la boîte et rejoignit son chauffeur.

— Je crois qu'on les tient, dit-il en remontant dans la jeep. La Mariscada, ça te dit quelque chose ?

— *Si, Jefe*. C'est une auberge, dans la Calle Diana Turbay, une petite rue du centre-ville, juste derrière la Septième Avenue. Je vous la recommande. On y mange une excellente...

Mais Yago Sebastiano n'avait cure de ce qu'on pouvait déguster à La Mariscada.

— Roule, ordonna-t-il.

— On s'en va déjà ? fit Galatria, étonné.

— Roule, je te dis !

Le Macaque haussa les épaules avec l'air déçu d'un gamin qui doit monter se coucher avant la fin du film.

— Et on va où, *Jefe* ? demanda-t-il en faisant partir le moteur.

— Tu me déposes au Q.G. et ensuite...

Le *sicario* marqua un silence puis se tourna vers Le Macaque.

— Tu as un téléphone portable, Jesús ?

— Bien sûr, répondit Galatria d'un ton pincé.

Le téléphone portable faisait partie de l'équipement de base du gangster colombien.

— Très bien, dit Sebastiano. Dépose-moi. Ensuite, tu es libre pour l'après-midi. Mais ce soir, dès 7 heures, tu vas aller monter la garde du côté de la Septième Avenue.

— À vos ordres, *Jefe* ! lança Jésus Galatria.

Il commençait à se faire à la discipline de la guérilla et, après tout, il ne lui déplaisait pas d'être investi d'une mission officielle au service du *Puño*.

CHAPITRE IX

— Et vous n'avez pas vu l'homme qui a lancé cette grenade fumigène ?

Hilario Batista pensa qu'il était en train de devenir fou. Il ne l'était peut-être pas encore complètement, mais ça n'allait pas tarder à être le cas si les trois tortionnaires continuaient à lui poser cette question, sous cette forme ou sous l'une de ses variantes. C'était la douzième fois, au moins, qu'ils lui demandaient s'il avait vu l'homme qui, l'homme que, l'homme dont, et qu'il leur répondait que non, il ne l'avait pas vu. Ou enfin... pas bien vu.

Hilario Batista était à bout. Et il n'était pas en état de fonctionner normalement car, pour commencer, on l'avait copieusement anesthésié pour l'opérer et tâcher de lui refaire un nez ressemblant à autre chose qu'à une betterave avariée. Ensuite, on l'avait bourré d'antalgiques pour atténuer la douleur. « Atténuer » était bien le mot, car de cruels élancements venaient encore le tourmenter par intermittence. Pour dire les choses comme elles étaient, on l'avait très bien soigné, mais il avait encore ces méchantes douleurs pulsatiles et l'impression harassante que son crâne était un sac de son. Pour compléter le tableau, son nez était couvert de pansement adhésif blanc. S'il s'était agi d'un doigt, on aurait parlé d'une « poupée ». La seule image qui était venue à l'esprit du lieutenant Hilario Batista, quand il s'était découvert dans un miroir avant de quitter la clinique, était que son pauvre nez ressemblait à la calandre avant d'une PT Cruiser.

Ils ne l'avaient gardé qu'une nuit pour s'assurer qu'il n'y avait pas de complication.

En sortant, il pensait qu'on lui accorderait une petite convalescence ou, au moins, qu'il aurait droit à quelques heures de répit. Grossière erreur. Même pas le temps d'aller prendre un café. Le comité d'accueil était là, à la porte de la clinique, et l'avait embarqué pour le conduire droit au bureau de la Sécurité militaire, chez le colonel Lucero, un homme auprès de qui Buster Keaton serait passé pour un compulsif du sourire.

— Non, mon colonel, répondit pour la douzième fois l'infortuné

Batista. Je n'ai pas vu l'homme qui a lancé la grenade fumigène.

— Dans ce cas, comment savez-vous qu'il s'agit d'un homme ?

Ça, ça n'était pas le colonel. C'était le gros flic à moustache qui l'assistait pour l'interrogatoire. Il était presque plus redoutable que Lucero.

Hilario Batista s'accorda quelques instants pour étudier la question.

— En fait, je ne peux pas garantir que ce soit un homme, finit-il par répondre.

— Pourtant, c'est ce que vous nous répétez depuis le début. Alors ? Que se passe-t-il ?

— Eh bien, c'est un homme qui m'a attaqué tout de suite après l'explosion de la grenade. J'ai pensé que c'était le même que celui qui l'avait lancée.

— Tout de suite après..., répéta une autre voix. Qu'entendez-vous par-là ?

Celui-là, c'était le troisième larron. Il portait d'épaisses lunettes dont le verre gauche était remplacé par un petit disque de plastique noir, dont la fonction était probablement de dissimuler les vestiges d'un œil perdu au combat ou dans un accident. Il était en civil, comme le flic à moustache mais tout indiquait que ce paroissien-là n'était pas un civil.

— Quelques secondes, répondit le lieutenant Batista, de plus en plus halluciné par la tournure des événements.

Ces types étaient des allumés. Ils ne le laissaient pas respirer une fraction de seconde. Ils allaient le tuer. À cette pensée, Hilario faillit céder à la panique. Le tuer... c'était peut-être cela qu'ils cherchaient.

— Mmm..., commenta le colonel Lucero avec la pertinence qui avait fait sa réputation comme grand Manitou de la Sécurité militaire colombienne.

Son nom, au grand complet, était Pedro de Léon Lucero mais, dans les services, on l'appelait « Lu », ce qui, bien sûr, sous-entendait « Cero », c'est-à-dire « zéro » en espagnol.

— Donc vous pensez que l'homme qui vous a frappé est celui qui a lancé la fumigène ? reprit le colonel Pedro de Léon Lucero après son pertinent commentaire.

— Je... je ne sais plus, mon colonel. C'est ce que j'ai pensé au début mais, à force d'y réfléchir, je me dis que rien ne le prouve.

— Et ce même homme vous a brisé le nez..., récapitula le faux civil aux fausses lunettes bicolores.

— *Sí, señor*, dit Hilario Batista. Il m'a frappé au milieu du visage.

— Avec quoi ? fit le flic à moustache.

— Avec quoi quoi ? bredouilla Batista, au bord de l'effondrement psychologique.

— Avec quoi vous a-t-il frappé, *idiota* ?

« *Idiota* toi-même, comment veux-tu que je réponde à cette cascade

de questions plus crétines les unes que les autres ? » se dit intérieurement le lieutenant Batista. Mais, étant donné la situation et la qualité de ceux qui l'entouraient, il préféra garder cette réflexion par-devers lui.

— Avec le poing, peut-être, répondit-il. À moins que ce ne soit avec le coude ou avec l'avant-bras.

— Avec un objet ?

— Je... je ne pense pas, *señor*, balbutia le malheureux lieutenant. Mais je ne peux rien affirmer. Avec toute cette fumée, vous comprenez... et tout s'est passé si vite.

— Moi, ce que je comprends, c'est que vous ne savez pas, grommela Lucero.

— En somme, résuma le flic à moustache, un seul individu aurait lancé la grenade, vous aurait cassé le nez, aurait désarmé vos deux hommes et serait parti avec la femme...

— C'est le plus probable, souffla Hilario Batista, pensant que son calvaire était enfin terminé.

Il se trompait lourdement.

— À quoi ressemblait cet homme ? reprit le lunetteux.

— Je ne peux pas le dire. Il m'a paru grand.

— Plus grand que moi ? s'enquit Lucero.

— Oui, mon colonel.

— Et que moi ? ajouta le civil borgne.

À vue de nez, il devait faire un demi-centimètre de plus que Lucero. Mais le nez d'Hilario Batista n'était plus un instrument de mesure vraiment fiable.

— *Sí, señor*, affirma le pauvre lieutenant.

Le moustachu, qui était plutôt petit et enveloppé, resta hors compétition. Mais Lu, en revanche, crut bon de renchérir :

— Plus grand que vous ?

— Euh... je crois bien, avança anxieusement le lieutenant Batista.

Il venait de réaliser qu'il était le plus grand de la fête. Et que ça lui faisait une belle jambe.

On avait analysé la fumigène, l'agresseur, l'absence apparente d'arme, la taille de l'individu. Qu'allaient-ils encore trouver, maintenant pour le tourmenter ?

— Cet homme de grande taille qui a lancé une fumigène, vous a assommé en vous fracturant le nez, puis a désarmé vos hommes, et a filé avec l'Américaine, continua impitoyablement le colonel Pedro de León Lucero, avez-vous eu l'impression qu'il la connaissait ?

— Qui ? demanda Batista d'une voix suppliante.

— L'homme, reprit Lucero, ulcéré. L'homme de grande taille et l'Américaine, vous a-t-il semblé qu'ils se connaissaient avant les faits ou qu'ils étaient des étrangers l'un pour l'autre ?

— Ils n'ont pas parlé en ma présence, mon colonel.
— Tout au moins, pas pendant que vous étiez conscient, souligna Lu.
— Avez-vous vu, ou senti d'une manière ou d'une autre, la direction dans laquelle ils prenaient la fuite ?

Combien de temps allaient-ils le garder ainsi sur le gril ? Hilario Batista n'en pouvait plus. Il ferma les yeux et vit un grand voile rouge sang coloniser son champ de vision. Comme la veille, quand l'agresseur lui avait fracassé l'appendice nasal et qu'il était tombé dans les pommes.

Et soudain, ce fut l'illumination.

— Si quelqu'un a pu voir quelque chose, c'est Lazaro Ramirez ! s'écria Batista d'un ton victorieux mais plutôt couinant.

Il avait des caillots dans les narines et cela lui faisait une voix de canard très désagréable.

— Lazaro Ramirez ? questionnèrent en chœur les trois inquisiteurs.

— Le *caporal* Ramirez, explicita Hilario Batista en épongeant dans un grand mouchoir à carreaux un Niagara de larmes causées par les maux de son groin mutilé. C'est... c'est...

À sa grande surprise, Lucero lui vint en aide.

— Ramirez... Ramirez... Mais c'est le chauffeur que nous vous avons fourni..., souffla le colonel, avec au milieu du front une ride profonde qui traduisait l'intensité de son effort mnémonique.

— C'est ça ! confirma Batista en se tamponnant le front. Il est resté au volant ! C'est lui qui nous a ramenés. Il a dû en voir bien plus que nous !

« Bon sang, mais c'est bien sûr ! » se dit en lui-même le colonel Lucero. Pendant une fraction de seconde, l'idée saugrenue de féliciter Batista lui passa par la tête. Il l'évinça, comme il se devait, d'un coup de botte dans le fondement. Une idée pareille ne méritait pas mieux. Un jour Lucero avait entendu un ponté du MI-6 britannique énoncer son grand principe : « Agent ignorant, agent performant. » Il avait décidé d'en faire sa devise.

— Bien sûr, dit-il simplement, le chauffeur ! Vous auriez dû penser à le questionner, messieurs.

Puis, s'adressant de nouveau à Batista :

— Pourquoi ne leur a-t-il pas filé le train ?

— Parce qu'il a embarqué les blessés dans la voiture pour les conduire en lieu sûr, mon colonel. Il ne pouvait pas se couper en deux.

Pedro de Leon Lucero eut un moment de silence.

— Il faut faire parler ce zouave, décida-t-il après réflexion.

Il enfonça le bouton d'appel d'un Interphone vieillot qui trônait sur son bureau.

— Clorinda !

— *Sí, señor coronel !* répondit une voix féminine obséquieuse.

— Clorinda, vous allez me convoquer sur-le-champ le caporal Ramirez, Lazaro Ramirez. Qu'il se présente à mon bureau dans les meilleurs délais.

— À vos ordres, *señor coronel* ! Et, puisque vous m'appellez, je...

— Eh bien, Clorinda ! Vous avez peur de quelque chose ?

— Non, non, *señor coronel*. C'est juste que...

— Qu'avez-vous à me dire, à la fin ?

— Le ministère a reçu le rapport concernant l'opération confiée au lieutenant Batista. Et heu...

Lu perdit son calme, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour.

— Quoi, enfin, Clorinda ? Vous accouchez ?

— Eh bien, le *señor* Terciero est furieux. Il dit que des têtes vont tomber.

Pedro de León Lucero déglutit malaisément.

— Nous verrons cela en temps utile, Clorinda. Pour l'instant, envoyez-moi ce chauffeur, et que ça saute.

— À vos ordres, *señor coronel* ! jappa la servile Clorinda.

Lucero coupa la communication, déglutit, et se tourna vers les trois hommes qui se trouvaient dans son bureau. Mais, en fait, c'est pour les inquisiteurs seuls qu'il annonça :

— Messieurs, je crois qu'avec ce chauffeur, nous allons enfin connaître le fin mot de cette histoire.

Mais les deux hommes n'en avaient pas grand-chose à faire. Ils avaient entendu la déclaration de la nommée Clorinda au sujet de Fraco Terciero et le gros flic moustachu comme le militaire au verre de plastique noir avaient changé de couleur. Ils étaient plus blancs que blancs.

Si, après avoir cruellement et inutilement torturé le malheureux Hilario Batista, les Grands Inquisiteurs étaient persuadés de détenir la clé du mystère en la personne du caporal Lazaro Ramirez, ils se trouvaient, maintenant, confrontés aux sombres perspectives avancées par Clorinda, la secrétaire du colonel Lucero. Ils l'ignoraient mais, à quelques kilomètres de là, dans une petite auberge du centre-ville, le visage de Nestor Gomez avait subi une métamorphose comparable à celui des acolytes de Lucero. Perdant son habituelle teinte olivâtre, il avait pris la couleur d'un bâton de craie.

CHAPITRE X

— Non, non, non et non, Ciro, scandait Nestor Gomez en secouant la tête de droite et de gauche selon le rythme haché de ses protestations monosyllabiques. Il n'est pas question que je me compromette dans ce type d'action ! C'est totalement contraire à mes principes, et, aussi, à la mission que nous nous sommes fixée !

Installé à une table de La Mariscada, il serrait sa chope de café si fort entre ses mains exsangues que Ciro Aguiar craignait de la voir exploser à tout instant.

— Calme-toi, Nestor, dit Aguiar. On dirait que je te demande de prendre les armes ! Ce n'est pas du tout le cas !

— Aux yeux de la loi, c'est la même chose, insista l'ancien avocat général. La responsabilité est identique. Inciter à tuer, c'est tuer ! En communiquant des noms à cet individu, nous nous rendrions complices des crimes qu'il projette de commettre. Complices de meurtres avec préméditation. D'assassinats !

Au grand soulagement de son vis-à-vis, il desserra l'étreinte qu'il infligeait à sa malheureuse chope et but une gorgée de café.

— Pour moi, c'est moralement inacceptable, enchaîna-t-il. Je vous ai rejoints au sein de l'Alliance justement parce que vous préconisiez de mener la lutte dans la légalité et que vous étiez opposés à la violence.

Le centre de Bogota était le royaume du bruit. Le long de la Septième Avenue, asphyxiée par les gaz d'échappement, les portes ouvertes des magasins de disques déversaient à plein volume les derniers tubes de la saison, rythmes des Caraïbes ou chansons de Julio Iglesias, au milieu des klaxons aux mélodies tapageuses et de la pétarade des pots d'échappement crevés. Des jeunes passaient, vitres baissées, dans des guimbardes qui tremblaient des boum-boum rythmiques des basses et des percussions. C'était à qui ferait étalage de la sono la plus bruyante.

Jesús Galatria était un gamin des faubourgs et il aimait cette ambiance de foire. Elle le replongeait dans l'univers de son enfance.

Tous les cinquante mètres, des policiers militaires, coiffés de casques portant les lettres P.M. en blanc, déambulaient par groupes de deux,

indifférents aux dealers de marijuana et de cocaïne qui sévissaient autour des kiosques à journaux. Certains, même, vendaient du *bazuko*, la drogue du pauvre, une version latino-américaine du crack qui provoquait une accoutumance immédiate et des dégâts terribles, tant psychiques comme la paranoïa, la dépression profonde, la schizophrénie, que physiques sous la forme de graves atteintes pulmonaires et cardiaques.

La Mariscada se situait juste à la limite des quartiers chic et l'on pouvait y croiser un peu de tout : hommes d'affaires pressés qui venaient s'y restaurer agréablement à petit prix, fonctionnaires, étudiants, ouvriers et, bien sûr, *sicarios*, voleurs, aventuriers et hommes de main en tout genre comme il en fleurissait à tous les carrefours de Bogota.

Jesús Galatria se sentait un peu emprunté dans le costume d'alpaga grâce auquel il était censé se fondre dans la foule. Mais, cette fois encore, la tenue avait été imposée par Yago Sebastiano. Et le Macaque avait compris que, désormais, il avait intérêt à se plier aux desiderata du chef du *Puño*. C'en était fini des coudées franches. Galatria avait été sommé de choisir son camp s'il voulait rester en vie.

Le Macaque avait très soigneusement étudié l'emplacement de son poste de guet. Il avait opté pour un endroit d'où il pouvait surveiller la Septième et prendre en enfilade la Calle Diana Turbay, la petite rue adjacente où se trouvait La Mariscada.

À quelques centaines de mètres de là, autour de l'hôtel Hilton, commençaient les vrais quartier chic avec les boutiques de luxe – Cartier, Hermès, Vuitton, Versace – protégées par des vigiles en armes dont les uniformes bleus ressemblaient à ceux des flics américains.

Il s'emplit les poumons de cet air pollué si cher à sa mémoire. Galatria aimait la rue. Il y retrouvait ses racines. C'est dans la rue qu'il avait débuté en dépouillant les touristes. Il s'y sentait protégé. Quoi de plus facile, une fois le coup fait, que de s'évaporer dans la cohue des coursiers en chemisette qui trottaient avec des porte-documents sous le bras, des employés en costume qui marchaient d'un pas pressé, leur attaché-case à la main, des beautés au sang mêlé qui bavardaient en riant et se délectaient sans manières des regards masculins talonnant le froufrou parfumé de leurs jupons ?

Il suivit de l'œil une interminable limousine aux vitres teintées escortée de près par deux Nissan Patrol. À bord des 4 x 4, s'entassaient des gardes du corps musclés qui ne se souciaient même pas de dissimuler leurs armes de gros calibre à la vue des passants. Ce genre de spectacle ne choquait personne, à l'exception des quelques groupes de touristes qui suivaient leurs guides en direction du Musée de l'Or. Ces convois étaient monnaie courante dans la capitale colombienne où le kidnapping était devenu une sorte de sport national. Les riches et les

notables prenaient leurs précautions. Ce qui ne leur réussissait pas forcément. À preuve les enlèvements de plus en plus fréquents dont étaient victimes les industriels et personnalités politiques.

Sans même en prendre conscience, Jesús Galatria caressa la crosse du Smith & Wesson Bodyguard de calibre 38 Spécial qui gonflait la veste de son costume d'alpaga.

Cela faisait une bonne heure qu'il était arrivé et s'était fait libérer une place manu militari pour garer sa jeep au débouché de la Calle Diana Turbay sur la Septième Avenue. « Manu militari » étant, en l'occurrence, un bien grand mot. Il suffisait d'exhiber la plaque au logo du *Puño* pour obtenir ce qu'on voulait de qui on voulait. Y compris des dealers et des petits trafiquants en tout genre.

Ciro Aguiar était entré dans La Mariscada depuis une dizaine de minutes et Galatria fut soudain pris d'un doute. Il ne pouvait pas se permettre le moindre faux pas. Sebastiano avait été très clair : on ne lui ferait pas de cadeau. Plus question de jouer double, encore moins triple jeu, désormais. C'était la fidélité ou la mort. La fidélité et l'efficacité, bien sûr, cela allait de soi. Il n'avait pas intérêt à rater sa mission et le savait.

Le Macaque empoigna son mobile et appela le poste de commandement du *Puño* qui, pour la circonstance, avait été installé à La Estancia, l'une des propriétés de Prospero Alarcon, bien cachée au cœur de la sierra de Santa Marta :

— Suricate à Autorité, annonça Galatria. Suricate à Autorité. Est-ce que vous me recevez ?

Sebastiano lui avait proposé plusieurs noms de singes et de marsupiaux comme mot de passe mais, face à sa résistance, avait fini par lui laisser la décision. Jesús avait choisi le suricate, un sympathique petit animal dont il avait découvert l'existence la veille grâce aux mots croisés à *El Espectador*.

— Autorité à Suricate, répondit une voix éraillée. Je vous reçois cinq sur cinq. Parlez.

— La proie est arrivée depuis dix minutes, dit Jesús Galatria.

— O.K., Suricate, répondit la voix éraillée qu'il ne connaissait pas. Je transmets l'info. Et l'autre ?

— C'est justement ça, le hic, fit le Macaque. Le n°1, je le connais parce que je l'ai vu près du bungalow. L'autre je ne sais même pas à quoi il ressemble. Comment je fais pour le retapisser ?

Il y eut un flottement du côté de l'autorité, puis la voix éraillée fut remplacée par celle de Yago Sebastiano et l'utilisation des noms de code tomba aux oubliettes :

— ¿ *Qué pásá, Jesús ?*

— J'ai vu Aguiar arriver dans sa Honda Civic. Il est à l'intérieur de La Mariscada. Mais l'autre, je ne le connais pas ! Je ne peux pas savoir s'il

est là ou non !

Sebastiano s'octroya quelques instants de réflexion avant de répondre.

— Surveille la sortie du resto, Jesús. Si tu vois Aguiar sortir avec quelqu'un, il y a toutes les chances que ce soit Gomez. Dans ce cas-là, tu appliques le Plan 1 comme prévu. Compris ?

— Plan 1, répéta Galatria. Compris, *Jefe*. Et si le lascar est tout seul ?

— Même chose, dit Sebastiano. Tu me le mets au frais tout pareil.

— Entendu, *Jefe*, dit Galatria, rasséréiné.

Le Plan 1 consistait à kidnapper Ciro Aguiar et Nestor Gomez pour les transporter à La Estancia. Là, il était prévu de les cuisiner pour leur faire dire où se trouvait Kelly Rogan. Une fois les aveux obtenus – et Yago Sebastiano se faisait fort de les obtenir –, les deux gêneurs devaient être liquidés. Les cadavres, abandonnés ensuite dans la jungle, ne seraient jamais retrouvés.

Pour le trajet jusqu'à la planque, tout avait été soigneusement préparé. Deux policiers en faction devant le Hilton devaient aider Galatria à transférer les *señores* Aguiar et Gomez jusqu'à l'hélicoptère située sur le toit de l'hôtel. Là, ils étaient attendus par un Jet Ranger du ministère de l'intérieur qui devait les emmener jusqu'à la sierra de Santa Marta.

Policiers et hélicoptère étaient obligeamment, et gracieusement, fournis par le *señor* Fraco Tercero, chef de cabinet du ministre. On n'avait pas lésiné sur les moyens. Il est vrai que l'opération était financée – à son insu et bien malgré lui – par le contribuable colombien.

Yago Sebastiano marqua encore un temps de réflexion puis annonça :

— Je t'envoie du renfort. Cachondo et Ñaruso viennent d'achever une mission sur la Carrera Quinta. Ils peuvent être à La Mariscada en quelques minutes.

Cachondo et Ñaruso étaient des *sicarios*, des vrais. Pas des *sicarios* intermittents comme Jesús Galatria. Eux ne faisaient que cela. C'étaient des spécialistes de la liquidation sur commande.

Le Macaque n'aimait pas beaucoup ces deux individus mais, malgré tout, il n'était pas mécontent de recevoir de l'aide.

— On ne sait jamais, ajouta le chef du *Puño*. Des fois que le tueur de la nuit ait l'idée de se pointer.

Galatria tressaillit malgré lui.

Apparemment, ce type venait tout juste de débarquer à Bogota et il avait déjà effacé Saturnin Fermina et son garde du corps, Calvino Escobar, Ambrosio Escrigas, détruit l'entrepôt de la SARL Alejandro, et Dieu savait quoi encore. Peut-être allait-on en découvrir d'autres. On ne savait rien de lui, en dehors du fait qu'il était redoutable et, déjà,

dans les milieux concernés, on l'avait surnommé « le tueur de la nuit », car la plupart de ses exploits avaient été réalisés au cours d'une seule nuit. Toutefois, Terciero, Sebastiano et d'autres le soupçonnaient aussi d'être l'auteur du coup de force diurne qui avait envoyé à l'hôpital une équipe du *Departamento Administrativo de Seguridad*, transformé en betterave le nez du lieutenant Hilario Batista et permis à Kelly Rogan de leur filer entre les doigts.

Fraco Terciero, quant à lui, en était tellement persuadé qu'il s'était fait une priorité de mettre la main sur Kelly Rogan pour qu'elle les mène au tueur de la nuit. Mais il fallait bien commencer par le commencement en s'assurant les personnes de Ciro Aguiar et Nestor Gomez pour retrouver la fille.

Le chef de cabinet du ministre de l'intérieur savait qu'il devait la retrouver et retrouver ensuite le tueur de la nuit. Sa carrière en dépendait. Sa carrière et peut-être même sa sécurité immédiate. Avec un individu pareil dans la nature, il n'aurait plus un instant de sérénité. Terciero avait pris la chose tellement à cœur qu'il avait décidé de faire le voyage jusqu'à La Estancia en compagnie de Galatria et de ses prisonniers. Mais cela, Galatria l'ignorait. Il ignorait aussi que Terciero avait prévu d'éliminer Aguiar ou Gomez avant de décoller. Aucune cruauté en cela. Simple nécessité. Le Jet Ranger ne pouvait transporter que quatre passagers.

— Et s'il y a une anicroche avec les deux types de l'AIDH ou avec d'autres ? demanda Jesús Galatria.

— Tu fais comme on a dit, répondit Sebastiano. Tu appliques le Plan 2.

— O.K., acquiesça le Macaque avant de couper la communication.

Pour ça, il n'y aurait aucun problème. Surtout avec la collaboration de Cachondo et Ñaruso. Le Plan 2, en effet, consistait à liquider tout le monde, y compris les témoins. Tout simplement.

CHAPITRE XI

— Voilà la Calle Diana Turbay, indiqua Kelly Rogan en tendant le doigt vers l'intersection. Le restaurant est un peu plus loin.

L'Exécuteur ralentit et examina le carrefour. Pas d'élément suspect, à première vue. Mais, dans ce capharnaüm, on ne pouvait être sûr de rien.

— Tassez-vous sur le siège, dit Bolan à la jeune femme. Je vais faire le tour du pâté de maisons et revenir par la Septième.

Kelly s'était noué un foulard autour de la tête pour cacher ses cheveux flamboyants. Elle obéit sans se faire prier à la consigne du Guerrier. Depuis quelques heures, elle avait perdu de sa superbe et obtempérait presque sans discuter quand il lui donnait un ordre.

L'heure n'était plus aux tergiversations. Après avoir examiné la situation sur toutes ses coutures, Bolan et Kelly avaient abouti à une conclusion : il fallait retrouver Aguiar et le mettre en sûreté, même s'il n'avait pas lui-même retrouvé Nestor Gomez.

Plus le temps passait, plus les ennemis de PAIDH risquaient de recentrer leurs énergies sur lui pour tenter de mettre la main sur Kelly.

Nul ne l'avait formulé à haute voix mais la chose était maintenant claire, pour lui comme pour elle : si le DAS la voulait, c'est que, d'une manière ou d'une autre, ils pensaient que la jeune Américaine était liée à celui que la presse avait déjà baptisé « le tueur de la nuit », c'est-à-dire lui-même.

Et, en rassemblant ce qu'il avait pu apprendre de la bouche de Kelly, Mack Bolan était maintenant sûr que cette idée avait été soufflée au DAS par Jesús Galatria.

En conséquence, ils avaient décidé de se mettre en chasse et de récupérer Aguiar et Gomez, de préférence et, faute de mieux, Aguiar seul. Mais les deux partenaires de Kelly étaient restés introuvables. Personne aux locaux de l'AIDH. Personne à leurs domiciles. Personne aux lieux de rencontre habituels.

C'est alors que Kelly Rogan avait songé à La Mariscada. Il leur arrivait parfois d'y finir leur soirée après une éprouvante réunion de travail ou de s'y fixer rendez-vous pour échanger discrètement des

informations.

Le tour du quartier se déroula sans encombre.

— Alors ? demanda Kelly en sentant la Volkswagen ralentir puis se garer en bordure de trottoir.

— Difficile à dire, répondit Bolan. Rien n'est suspect ou tout est suspect. C'est selon la manière dont on regarde les choses.

Elle comprenait. En ce lieu de tous les trafics, comment faire la distinction entre les Justes et les Maudits ? Saint Pierre lui-même y aurait perdu son latin.

L'Exécuteur termina son créneau, serra le frein à main de la Passat et coupa le moteur.

— Redressez-vous tout doucement, dit-il à la jeune femme.

Elle fit ce qu'il lui disait.

— Est-ce que vous voyez La Mariscada ?

— J'aperçois l'entrée.

— Vous en voyez assez pour reconnaître Aguiar ou Gomez et les appeler pour le cas où ils choisiraient de fuir en me voyant ?

— Ça ira.

Ils avaient d'abord pensé alerter Ciro Aguiar en l'appelant sur son mobile, puis avaient préféré n'en rien faire. Mack Bolan n'était pas certain que le *Departamento Administrativo de Seguridad* soit équipé du matériel nécessaire à localiser les téléphones portables. Mais, dans le doute abstiens-toi, disait la maxime. Et, si certaines maximes étaient tissées d'âneries, d'autres étaient fondées sur un bon sens inattaquable. Il avait donc décidé de s'abstenir et c'est en personne qu'il était venu tenter de retrouver les collègues de Kelly Rogan.

— J'y vais, dit-il en ouvrant la portière et en s'éloignant vers La Mariscada.

* * *

À l'intérieur du restaurant, la conversation entre Aguiar et Gomez avait bien avancé.

— La donne a changé, Nestor, disait Ciro Aguiar. Ils ont envoyé une équipe chez Kelly. Je ne sais pas si tu réalises ce que ça veut dire...

Gomez ne répondit pas. Il tourna la tête vers la salle. Le petit établissement était bondé.

Leurs plus proches voisins étaient une bande de jeunes qui riaient et parlaient haut. Attablés autour de cocktails multicolores, ils sirotaient leurs verres en grignotant des olives et en mangeant du *ceviche*, un pâté de poisson cru mixé avec des épices et du citron.

— Personne ne s'occupe de nous, assura Aguiar.

Mais Gomez ne l'entendit pas. Il était maintenant en train de scruter avec suspicion un couple d'obèses qui s'empiffrait de la spécialité maison, la langouste au fromage arrosée *d'aguardiente*.

— Tu deviens paranoïaque ? demanda Aguiar avec un brin de raillerie dans le ton. Mais, mon vieux, même si quelqu'un nous surveillait, il ne pourrait pas comprendre un mot de ce qu'on se dit au milieu de ce tohu-bohu.

— Je... euh... tu crois ? fit Nestor Gomez d'une voix blanche.

— Evidemment, assura Ciro Aguiar. Je te disais donc qu'ils ont envoyé une équipe de gros bras chez Kelly. Et ne me fais pas le coup de la naïveté, tu sais très bien ce que je veux dire. Ces prétendus flics, ce sont tout simplement des *sicarios* à la botte du pouvoir.

L'argument était percutant et il fit mouche pour une raison aussi simple que naturelle : c'était la pure vérité. Ancien procureur devenu avocat, Nestor Gomez ne pouvait ignorer cet état de fait.

— Je comprends, seulement...

— C'est Kelly, Nestor ! Notre camarade, notre *amie* Kelly. Kelly Rogan, venue des États-Unis pour défendre notre cause. Ces pourris voulaient l'embarquer, la conduire en cellule, lui faire subir Dieu sait quoi, la liquider peut-être.

C'en était trop.

— *Basta !* s'exclama Nestor Gomez, si fort que le couple ventripotent cessa un instant de dévorer son crustacé pour tourner des yeux ronds dans sa direction.

L'ancien magistrat les considéra d'un regard glauque. Ciro Aguiar se sentit obligé d'intervenir en leur adressant une mimique accablée.

— Chien qui aboie ne mord pas, ajouta-t-il pour achever de rassurer les langoustophages. D'habitude, il est très doux, vous savez. Affectueux, même.

Nestor Gomez lui décocha un regard furieux, la femme lui sourit, les lèvres ruisselantes de fromage fondu, l'homme goba d'un trait une dose *d'aguardiente* à terrasser l'Ogre des contes pour enfants, et ils se remirent à bâfrer comme des porcs sans plus s'occuper d'eux.

Ciro Aguiar usa alors d'une méthode plus rouée. Il savait que son argument avait fait naître le scénario voulu dans l'imagination de Nestor Gomez. Au lieu de poursuivre dans la voie du descriptif, il se contenta de murmurer, d'une voix ténue mais pénétrante :

— C'est Kelly Rogan qu'ils voulaient embarquer, Nestor ! Une belle plante comme Kelly Rogan, tu peux imaginer la suite...

L'évocation de cette « suite » donna un haut-le-cœur à Nestor Gomez. Il était à point. Ciro Aguiar le crucifia :

— Sans l'intervention de cet homme, Kelly serait entre les mains de ces brutes au moment où je te parle.

Gomez eut besoin d'un gros effort de self-control et de deux gorgées

de café pour poser la question qui le tourmentait :

— Sous quel motif sont-ils venus l'arrêter ?

— Ils n'ont rien voulu lui dire. C'est pourquoi elle refusait de les suivre. Il est clair qu'ils n'ont pas de motif, en dehors du fait qu'elle les dérange.

— Pas de mandat ? Pas de commission rogatoire ?

Aguiar fit « non » d'un mouvement de tête.

— Nous sommes bien obligés de regarder les choses en face, Nestor, Kelly est devenue une fugitive. Il lui est impossible de sortir de la clandestinité tant qu'un certain nombre d'individus ne sont pas hors d'état de nuire.

Aguiar grimaça imperceptiblement en constatant l'effet de ses paroles sur Nestor Gomez. Il était peut-être allé un peu vite car son compagnon, qui semblait vouloir reprendre des couleurs, redevint tout à coup blanc comme un linge javellisé. Gomez, le juriste, l'homme de la légalité, était en train de prendre la mesure réelle de la situation. Il comprenait qu'ils étaient pris dans un piège, dans une souricière. Tant qu'un certain nombre d'individus resteraient en activité, Kelly Rogan serait dans l'incapacité de vivre normalement. Pire, sa vie serait en danger et aussi celle de ses amis. Des gens comme Ciro et lui-même. Ces individus ne lâchaient pas leur proie. La campagne qu'ils avaient entamée aux États-Unis lui rappelait la vindicte des dirigeants bulgares de l'époque communiste qui envoyaient leurs sbires tuer à coups de parapluie les dissidents réfugiés en Occident.

Qu'ils le veuillent ou non, ils étaient engagés dans une lutte à mort. Ils allaient être obligés d'accepter la mort dans leur stratégie.

Alors, contre toute attente, Nestor Gomez leva les yeux vers son vis-à-vis et donna les premiers signes de ralliement à son point de vue :

— Combien de noms faudrait-il livrer à ce...

— Belasko, dit promptement Ciro Aguiar, tout en sachant très bien que ce n'était pas le nom de ce type mais une appellation acceptable que cherchait Nestor Gomez. Il s'est présenté sous le nom de Mike Belasko. Je pense que nous ne pouvons pas placer la barre au-dessous de quatre.

— À savoir ?

— Nestor, je suis heureux de voir que tu te ranges à notre avis. Ça me soulage d'un énorme poids. J'aurais été très malheureux si...

— Épargne-moi les violons, Ciro, coupa Gomez qui avait radicalement changé son fusil d'épaule. Qui sont ces quatre personnes ?

Mais Aguiar enchaîna contre vents et marées :

— Sache que moi aussi, j'ai eu cette réaction quand Kelly m'a téléphoné, hier soir. Je me suis résigné seulement quand j'ai compris que ni elle ni nous ni tous les autres combattants de la Liberté ne

pourrions poursuivre notre action comme avant, que nous serions éternellement traqués. Je n'accepte la recommandation de Kelly que parce que nous n'avons pas d'autre choix. J'espère que tu me crois.

— Je crois à ta sincérité, *Ciro*, dit *Nestor Gomez* avec, dans la voix, une émotion qu'il ne parvenait pas à dissimuler. J'y crois d'autant plus que l'initiative vient de Kelly et pas de toi.

— Elle aurait pu être de moi, si je m'étais retrouvé dans les mêmes conditions.

— Admettons, convint *Nestor Gomez*. Alors, ces noms ? On peut savoir ?

Ciro Aguiar s'exécuta en commençant par *Jésus Galatria*.

— C'est le traître, celui qui joue double jeu. C'est le plus dangereux. De plus, il nous connaît physiquement, Kelly et moi.

Nestor Gomez acquiesça de la tête. *Aguiar* crut qu'il allait s'étrangler quand il donna les deux noms suivants.

— *Yago Sebastiano*, chef du *Puño*. C'est lui qui dirige les opérations. Quant à *Prospero Alarcon*, nous savons par *Galatria* qu'il est le commanditaire.

— Du gros gibier, fit *Nestor Gomez*, impressionné. Et le dernier ?

— *Terciero*, assena *Ciro Aguiar* comme un coup de massue.

Cette fois, il crut que son ami allait faire un arrêt cardiaque.

— *Fraco Terciero* ? Le chef de cabinet du ministre de l'intérieur ! s'exclama *Gomez*, assommé.

— Lui-même, confirma *Ciro Aguiar*.

— C'est... c'est... de la démente..., bredouilla *Gomez*. *Terciero*, c'est s'attaquer au gouvernement, on ne peut pas...

— Oui ! C'est le gouvernement, martela *Aguiar*, le gouvernement colombien dont la moitié est mouillée jusqu'au cou dans les actions du *Puño* et l'autre moitié fricote avec les narcos.

— C'est trop dangereux, souffla *Gomez*, sur un ton qui avait perdu toute conviction.

Aguiar ne chercha plus à tergiverser :

— Ce qui est dangereux, c'est de laisser à ces individus le champ libre pour nous assassiner, *Nestor*.

— Tu es sûr que *Terciero* marche avec eux ?

— Sûr, affirma *Ciro Aguiar*. *Galatria* l'avait déjà laissé entendre et une source de l'AIDH me l'a confirmé.

— Qui ?

— Un journaliste en qui j'ai une totale confiance.

— *El Tiempo* ? demanda *Nestor Gomez*.

— *El Tiempo*, confirma *Ciro Aguiar*.

— O.K., consentit *Nestor Gomez*. Va appeler ce *Belasko* et dis-lui que je suis d'accord.

Il savait que *Ciro Aguiar* ne pouvait lui en révéler davantage sur son

informateur. Mais ce qu'il lui avait dit avait l'air de le rassurer.

— On y va ensemble, Nestor, précisa Ciro Aguiar en jetant quelques pesos sur la table pour régler leurs consommations. On ne peut appeler que d'une cabine. Nous allons donc sortir, comme si de rien n'était, dans la Calle Diana Turbay, composer le numéro que m'a donné Kelly et voir comment se présente l'enfant.

C'est le Macaque qui les aperçut le premier depuis son poste d'observation. Il dégaina son Bodyguard mais laissa l'arme sous son veston pour la dissimuler. Le procédé était assez grossier mais comme personne ne s'intéressait à lui, il put se diriger vers la *cantina* sans se faire remarquer.

Bolan avançait sur le trottoir opposé. Tâchant de se rapetisser le plus possible pour dissimuler sa silhouette anormalement haute, il marchait derrière l'abri relatif des voitures stationnées le long de la Calle Diana Hirbay.

La nuit était tombée mais, contrairement à la périphérie de Bogota qui était le domaine des ténèbres, le centre-ville était bien éclairé. Ramassée sur elle-même à l'avant de la Passat, Kelly Rogan les reconnut tout de suite et une vague de soulagement la submergea. Elle était presque euphorique d'avoir retrouvé ses vieux compagnons de route et se faisait déjà un plaisir de voir leurs têtes quand Bolan allait les amener près d'elle dans la Volkswagen.

Son exaltation fut de courte durée. Une demi-seconde plus tard, elle repéra Jesús Galatria qui avait lui-même repéré Aguiar et Gomez et se dirigeait vers eux. Mike Belasko, lui aussi, venait d'identifier les deux hommes de l'AIDH et lui aussi se dirigeait vers eux. Le plus discrètement possible. Pour ne pas les effrayer, supposa Kelly. Galatria arrivait par-derrière et, bien sûr, Mike ne le voyait pas. Kelly avait failli ne pas le reconnaître tant il était vêtu différemment de l'habitude. C'est la démarche simiesque de l'individu et la circonspection avec laquelle il avançait qui la firent réagir. Ce type était le Macaque sans le moindre doute.

Elle manqua hurler quand elle aperçut un éclat métallique dans la pogne du grand singe glissé dans l'échancrure de sa veste et, cette fois, elle n'hésita pas. Elle sortit de voiture et s'élança sur le trottoir en direction de Belasko.

Le mouvement précipité sur le trottoir, à la frontière de son champ de vision, attira l'œil de Galatria. Il pivota. Malgré le foulard qui lui enveloppait la tête, il reconnut aisément la femme qui courait. La chance lui souriait. Il n'avait même plus besoin de s'occuper des deux zigotos de La Mariscada puisqu'il avait, servie sur un plateau, celle que Tercero voulait interroger. Seulement, il fallait la neutraliser sans la

tuer. Un exercice dans lequel Jesús Galatria n'excellait guère. Sa cervelle de chimpanzé se mit à chauffer comme une turbine emballée. Impossible de la blesser pour s'assurer de sa personne, car il ne pouvait quand même pas traverser le hall du Hilton avec une femme en sang à son bras. Même escorté par deux flics, ça faisait désordre. L'idée lumineuse lui vint au bout de quelques secondes de surmenage cérébral. Il allait l'assommer, légèrement, mettre les deux autres en fuite et la menotter pour l'obliger à le suivre.

Il verrouilla la sûreté de son Smith & Wesson, le saisit par le canon et se rua vers le trottoir opposé pour cueillir la fille d'un coup de crosse.

Il venait de traverser la Calle Diana Turbay quand plusieurs choses se produisirent presque en même. La fille se mit à hurler en le voyant arriver au pas de course :

— *Ciro ! Nestor ! Attention à vous !*

Ahuris, *Ciro Aguiar* et *Nestor Gomez* eurent le mauvais réflexe d'agiter le bras en signe de reconnaissance et d'accourir pour la rejoindre.

Alerté par les cris, *Mack Bolan* se retourna pour tenter d'évaluer la situation.

La jeune femme courait vers lui, poursuivie par un homme-singe qui ne pouvait être que Jesús Galatria.

Et, en sens inverse, arrivaient les deux hommes de l'AIDH.

Le choix de Bolan fut vite fait. Il s'élança pour protéger Kelly.

— *Cabrón !* jura Galatria en voyant un grand Gringo d'allure sportive dégainer un pistolet qui semblait bien être un Beretta.

À toute allure, il reprit son calibre 38 comme il convenait, déverrouilla la sûreté et coucha le Gringo.

C'est l'instant précis que Cachondo et Ñaruso, les deux *sicarios* envoyés là par Sebastiano, choisirent pour arriver en trombe dans la Calle Diana Turbay avec la Honda Goldwing qu'ils utilisaient pour remplir leurs contrats. Le nommé Cachondo pilotait la grosse moto tandis que Ñaruso serrait contre son cœur son instrument de travail : un micro-Uzi qu'il venait tout juste de recharger.

Voyant Galatria aux prises avec un groupe d'individus inconnus, les tueurs firent la seule chose qu'ils savaient faire. Baissant la tête pour éviter les projectiles, Cachondo ralentit en arrivant au niveau de Bolan qui venait de rejoindre Kelly, et se rapprocha du trottoir pendant que Ñaruso ouvrait le feu juste dans l'espace vide offert par une place inoccupée entre deux voitures en stationnement.

La vitrine d'un restaurant vola en éclats, arrosant de verre le trottoir, la chaussée et quelques passants affolés. Ñaruso n'eut pas le temps de voir s'il avait fait mouche mais, avec la dose de purée qu'il leur avait servie, il avait quand même dû causer du dégât. Deux autres hommes,

qui semblaient venir de La Mariscada, se précipitèrent en hurlant vers l'endroit où la rafale s'était abattue. Ceux-là, Ñaruso eut la certitude de ne pas les avoir ratés. La tête du plus petit éclata comme une pastèque en projetant un peu partout des esquilles d'os et des bouts de chair écarlates. L'autre s'effondra, les mains crispées sur son abdomen qui déversait des mètres de tripes sur l'asphalte de la rue. Sur le trottoir, un couple qui avait eu la malchance d'être au mauvais endroit au mauvais moment gisait aussi dans une mare de sang.

Moins de dix secondes s'étaient écoulées entre le moment où la Honda Goldwing était arrivée dans la rue et celui où elle disparut à l'autre bout en laissant derrière elle ce sillage de mort et de sang.

Quand Ñaruso avait ouvert le feu, Mack Bolan avait plongé sur Kelly, la culbutant sur le trottoir et lui faisant un rempart de son corps. La rafale était passée trop haut. À un cheveu près. Mais c'était le cheveu qui faisait la différence entre la vie et la mort.

Galatria aussi avait des réflexes de professionnel. Il s'était jeté au sol et était encore étendu, les bras en croix, devant la vitrine explosée quand Bolan commença à se relever, libérant l'Américaine.

L'heure n'était pas à la plaisanterie mais ce fut un réflexe :

— Excusez-moi, Miss Rogan. Je ne voulais pas vous manquer de respect.

— Attention, Mike ! hurla Kelly Rogan. Ce n'est pas fini ! Là, derrière ! Galatria !

Bolan reçut l'info et la traita instantanément. Galatria était un passeport pour atteindre ses cibles : Prospéra Alarcon, magnat du pétrole, des fruits et légumes, des pierres précieuses, etc... et commanditaire des actions contre l'AIDH, Yago Sebastiano, guérillero de droite, son fidèle serviteur, et Fraco Terciero, membre du gouvernement et complice de Prospéra Alarcon.

Ce type, il fallait l'empêcher de nuire sans l'empêcher de vivre, car il devait rester en état de jouer les Sésame pour atteindre ses patrons.

Le grand singe était encore allongé au sol. Une position inconfortable pour ouvrir le feu. L'Exécuteur le gagna de vitesse. D'un bond, il acheva de se relever et, dans le même mouvement, il rejoignit le Macaque et lui appliqua une petite manchette bien dosée à la base du cou. Au lieu de l'allumer à l'aide de son Smith & Wesson Bodyguard, Galatria croisa les yeux et retrouva le sol, dans les bras de Morphée.

Bolan lui subtilisa son arme et la fourra dans sa poche. Sachant que l'autre en avait pour quelques minutes, il rejoignit Kelly et l'aida à se relever. C'est à ce moment-là qu'il repéra, dans le caniveau, les cadavres de Ciro Aguiar et de Nestor Gomez.

La jeune femme souffla en le voyant arriver. Il espérait qu'elle n'avait pas vu ses compagnons morts mais, à la couleur de son visage, il comprit que si. Elle avait vu. Le massacre ne lui avait pas échappé.

— On ne peut plus rien faire pour eux, Kelly, dit le Guerrier du ton le plus doux qu'il put. Il faut réagir. Sauver ce qui peut encore l'être.

Elle acheva de se remettre debout et hocha la tête avec résignation.

— Tenez, dit Bolan en lui tendant un trousseau de clés. Prenez la voiture et allez vous cacher dans mon appartement. Je vous y rejoindrai dès que possible.

— Dans combien de temps ? demanda-t-elle, l'air terrorisé de devoir s'en aller seule.

— Si vous n'avez pas de mes nouvelles dans les quarante-huit heures, allez vous réfugier au consulat des États-Unis et demandez votre rapatriement.

— Que comptez-vous faire ?

— Pas le temps de vous expliquer. Filez. Vite. Les flics vont être là dans un instant.

Un attroupement était en train de se former autour d'eux.

— Ne restez pas là ! cria Bolan à la ronde. Allez chercher du secours pour les blessés.

Il n'y avait pas de blessés, seulement des morts, mais la vue du Beretta plus que les paroles de l'Exécuteur eut un effet radical. Les curieux s'éloignèrent aussitôt. Rassuré, Bolan vit Kelly monter dans la Volkswagen, démarrer et partir par où ils étaient arrivés.

« Pourvu qu'elle ait assez de sang-froid pour atteindre l'appartement sans avoir d'accrochage », songea-t-il.

Bolan abandonna vite ses préoccupations paternalistes pour revenir à ses moutons ou, plus exactement, à son homme-singe. Galatria était encore un peu sonné mais il réagit vite en comprenant à qui il avait affaire :

— Vous êtes le tueur de la nuit ?

— Il paraît qu'on m'appelle comme ça, dit Mack Bolan.

— Pitié ! supplia le Macaque. Ne me faites pas de mal ! Je ne suis qu'un petit, un exécutant.

« Et moi, je suis un Exécuteur », faillit rétorquer Bolan. Mais, l'heure n'étant toujours pas à la plaisanterie, il s'en abstint.

— Relève-toi, ordonna l'Américain.

Son Beretta 93-R avait rejoint le holster Galco, et le Bodyguard était dans sa poche. Mais l'exhibition furtive du stylet, dissimulé dans sa manche, eut un effet tout aussi souverain sur la bonne volonté de Galatria.

Il se releva.

— J'étais sûr que c'était vous quand j'ai vu Miss Rogan vous courir derrière, dit-il.

— Quel formidable sens de la déduction, s'esclaffa l'Exécuteur.

Il montra de nouveau la pointe de son stylet et ajouta :

— Maintenant, tu vas me raconter ce que tu faisais là et quels étaient

tes projets concernant les deux hommes abattus devant La Mariscada.

Bolan n'aimait pas beaucoup travailler dans la rue, comme cela, mais il n'avait pas le choix. Il repoussa le costaud dans une encoignure de porte pour le cuisiner. Son flair lui disait qu'il n'avait pas fini sa nuit et qu'il avait encore des tas de choses à apprendre de la bouche de cet individu.

L'Exécuteur ne se trompait pas mais il était loin d'imaginer ce qui l'attendait.

Comme il le pressentait déjà à partir des réactions de Galatria, le stylet était aussi efficace que le Beretta pour délier les langues. Y compris les langues de singes.

En quelques minutes, l'Exécuteur eut assez d'éclaircissements sur la mission du Macaque pour prendre sa décision. Le donneur d'ordres était Alarcon, le chef militaire Sebastiano, et le relais au sein du gouvernement était Terciero, comme il le soupçonnait déjà.

Ce qu'il ne soupçonnait pas, c'était la présence de l'hélicoptère qui attendait en ce moment même au sommet du Hilton pour conduire Galatria et ses prisonniers sur la propriété de Prospero Alarcon, bien cachée dans la jungle colombienne, au cœur de la *sierra* de Santa Marta.

— Il y a longtemps que je n'ai pas fait de promenade en hélico, confia-t-il à son nouveau collègue. On y va ?

Mack Bolan regrettait simplement de n'avoir que des armes de poing pour cette « promenade » qui promettait d'être mouvementée. Mais, pas le choix. Il allait bien falloir faire avec les moyens du bord. Par chance, Galatria avait dans son petit nécessaire deux paires de menottes dont l'une s'avéra fort utile pour souder leur amitié naissante.

Et c'est bras dessus bras dessous qu'ils se dirigèrent vers l'entrée du Hilton.

CHAPITRE XII

La plaque officielle du *Puño* eut l'effet prévu sur les policiers chargés de surveiller l'entrée de l'hôtel. Avec beaucoup de conviction dans la voix, Galatria leur déclara ne pas avoir besoin de leur aide pour accompagner son captif au dernier étage.

Ils hésitaient, cependant.

— Vous avez compris ? insista le Colombien. On n'a pas besoin de vous. D'ailleurs, vous avez peut-être entendu, il y eu une fusillade dans la Calle Diana Turbay. Vous feriez bien d'aller voir ce qui se passe.

— ¿ *Verdad* ? fit le plus gradé des deux.

— *Claro que sí !* assura le Macaque.

Les deux représentants de l'ordre se regardèrent puis prirent leur décision.

— Comme vous voudrez, dit le chef. M. Terciero vous attend là-haut.

Et il sortit, suivi de son sous-fifre.



Bolan se dit que, décidément, il avait beaucoup de chance. M. Fraco Terciero en personne avait voulu être du voyage. Cela lui facilitait les recherches.

Arrivé à l'hélicoptère, il se rendit compte que Terciero ne l'entendait pas de la même oreille que lui. Dès qu'il prit conscience du retournement de situation, le chef de cabinet du ministre de l'intérieur tenta de les empêcher d'embarquer. La porte latérale du Jet Ranger était ouverte et le rotor tournait déjà. Galatria essaya d'embarquer mais Terciero le repoussa à coups de pieds.

— Décollez, Pedro ! hurla-t-il en ruant comme une bourrique enragée.

Mais le nommé Pedro ne décollait pas. Bolan était toujours enchaîné à Galatria et cela ne lui facilitait pas la tâche. Il réussit, cependant, à passer en tête et à se hisser dans l'hélicoptère.

— Décollez, Pedro, bon Dieu ! Obéissez ou vous allez le regretter !

Mais le pilote ne décollait toujours pas. C'est quand le corps de Bolan fut entièrement entré dans l'hélico qu'il comprit. Assis à ses commandes, Pedro s'était retourné et le regardait avec une mimique de connivence.

— Montez, Gringo, et débarrassez-moi de ce connard !

La bonne étoile de l'Exécuteur ne le lâchait pas, ce soir. Il était tombé sur un allié !

— Merci, Pedro, dit-il.

— Traître ! glapit Terciero. Immonde traître !

Enfin, Pedro décolla. Le Jet Ranger s'arracha au toit de l'immeuble, sembla rester quelques secondes immobile puis il prit une très légère inclinaison vers l'avant et gagna de la vitesse. Un vent cyclonique s'engouffra par la porte toujours ouverte.

Fou de rage, le chef de cabinet fonça sur Bolan. C'était une très mauvaise initiative. L'Exécuteur s'écarta et, augmentant son élan, l'envoya faire un plongeon dans Bogota by night. Il reprit son souffle, ouvrit la menotte que le liait à Galatria et, par-dessus le vacarme du moteur et du vent, cria :

— Tu aimes Bogota, Jésus ?

— Oui ! hurla l'autre, étonné. C'est ma ville natale.

— Eh bien, va la visiter de plus près en compagnie de ton chef !

Joignant le geste à la parole, Bolan l'expédia dehors et, enfin, referma la porte.

Il reprit sa respiration, alla s'asseoir en place droite, à côté du pilote, décrocha le casque Clark suspendu à une petite patère et le mit en place sur ses oreilles.

— Voilà, on est plus tranquilles.

Au-dessous d'eux, la ville scintillait comme un arbre de Noël.

— Maintenant, vous pouvez m'expliquer ?

— Il y a des mois que j'attendais une occasion comme celle-ci, répondit Pedro.

Bolan vit ses lèvres bouger mais il n'entendait rien. Le pilote actionna l'interrupteur et répéta sa phrase.

— Pas moi, dit Bolan. Mais je suis très content de tomber sur un homme comme vous.

Pedro ne faisait pas partie de la police. C'était un ancien militaire qui s'était reconverti dans le civil et assurait régulièrement les déplacements d'hommes politiques. Il était originaire de Barranquilla et sa famille avait été exterminée par erreur au cours d'une opération du *Departamento Administrativo de Seguridad* contre les FARC.

— Dommages collatéraux, comme ils disent.

Il ne semblait pas disposé à donner plus de détails. Bolan ne lui en demanda donc pas. Il avait compris que ce garçon avait un compte à

régler avec les autorités de son pays et ça lui suffisait.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit le pilote.

— Vous avez votre plan de vol, répondit Bolan.

— Oh ! Vous voulez aller chez Alarcon ?

— Oui, je brûle d'envie de faire une excursion dans la *sierra* de Santa Marta.

— O.K., dit Pedro en virant vers le sud. Et que comptez-vous faire une fois sur place ?

— Vous me déposerez et j'improviserai. Ce qui compte, c'est que je trouve un moyen de mettre Sebastiano et Alarcon hors d'état de nuire.

— Comme Galatria et Terciero ?

— Exactement, confirma l'Exécuteur.

Il attendit la suite. Car il savait que suite il y aurait. Elle ne tarda pas à venir :

— Pour Terciero, vous n'aviez pas le choix. Mais avec Galatria vous auriez pu...

— Quoi ? Lui tirer dessus et prendre le risque de bousiller les commandes ou faire exploser la verrière ?

— Vous avez raison, finit par admettre Pedro. Vous ne pouviez pas tirer.

— Mourir, c'est mourir, de toute façon. Que ce soit en s'écrasant sur le bitume ou en arrêtant la course d'un projectile. Ces types-là n'ont pas d'états d'âme quand ils tuent leur prochain. Je ne vois aucune raison d'en avoir quand nous leur faisons payer leurs crimes.

— Vous avez raison, convint Pedro pour la deuxième fois.

Un long silence passa, habité par le ronflement du rotor, puis le pilote demanda :

— Que comptez-vous faire pour liquider Alarcon et Sebastiano ?

— Je n'ai que deux armes de poing et, si vous êtes d'accord pour m'aider, on arrivera peut-être à entrer dans les lieux et à mettre la main sur une armurerie, par exemple.

— Pour entrer dans les lieux, pas de problème, assura Pedro en prenant de l'altitude. Ils nous attendent. Quant à votre idée de trouver une armurerie, elle est excellente mais j'ai bien mieux à vous proposer.

Les lumières de Bogota avaient disparu et Bolan avait l'impression d'être seul avec Pedro au milieu du firmament.

— C'est-à-dire ?

Une mitrailleuse PKM de calibre 7,62 capable de tirer 700 coups à la minute était boulonnée à une nacelle métallique sous l'appareil.

— Avec ça, on peut détruire La Estancia sans se poser, assura Pedro.

— Et le bruit ?

Bolan crut que le pilote allait éclater de rire.

— Le bruit ? Au-dessus de la jungle ? De plus, même si des villageois sont alertés par la mitraille, ils ne feront rien. La police et l'armée ne

cessent de mener des actions contre les campements de guérilleros. Ils croiront que c'est un raid.

Un nouveau silence, relatif, s'écoula et Pedro reprit :

— La semaine dernière, un ancien ministre prisonnier des FARC depuis des années a profité d'une opération pour prendre la poudre d'escampette. Vous n'avez pas entendu parler de ça ? Un peu plus un peu moins...

Ils atteignirent La Estancia après une heure et demie de vol.

Pedro était un as. En deux passages, l'affaire fut réglée. Au premier passage, il alluma la chaufferie. Au deuxième, ce fut le tour du réservoir de carburant qui alimentait les groupes électrogènes. En moins de trois minutes, la propriété d'Alarcon brûlait comme une torchère au milieu de la forêt.

Il y eut bien quelques tentatives de riposte mais, avec leurs armes de faible portée, les gardes de La Estancia ne faisaient pas le poids face à la mitrailleuse PKM qui équipait le Jet Ranger.

Bientôt, le seul souci des hommes présents sur place fut de prendre le large pour échapper au brasier. Mais ils n'échappaient pas aux projectiles de calibre 7,62. Pedro, qui avait allumé son projecteur halogène, tournait autour de l'incendie en éliminant un par un tous les fuyards.

Quand le carnage cessa, Bolan et son pilote étaient comme ivres de bruit, de flammes et de mort.

— Je voudrais vous demander une faveur, dit Pedro en s'élevant au-dessus de la trouée rougeoyante.

— Je vous dois bien cela.

— Je vous dépose près de la route de Santa Marta. Il y a un arrêt de bus. Le bus passe le matin vers 8 heures.

— Pourquoi pas *sur* la route ?

— Trop dangereux. Il y passe des convois des FARC. Je vous laisse une couverture de survie, de l'eau et...

— Ça me va, dit Bolan. De toute façon, je suppose que nous n'avons pas assez de carburant pour rentrer à Bogota.

— Bonne supposition.

— Et vous ? Qu'avez-vous l'intention de faire après m'avoir abandonné en pleine jungle ?

— Passer en Bolivie et y refaire ma vie, dit Pedro.

L'Exécuteur ne comprit pas tout de suite, puis le projet de Pedro lui apparut dans toute sa simplicité. Avec le Jet Ranger comme outil de travail, le Colombien, s'il était débrouillard, pouvait vivre sans manquer de rien jusqu'à la fin de ses jours. Et Pedro semblait un gars débrouillard.

— O.K., dit-il. On fait comme ça. Je prends le bus et je vous laisse

l'hélico.

Il lui devait bien ça...

CHAPITRE XIII

2 h 30 du matin. Une heure déjà que l'Exécuteur marchait et il ignorait s'il avait parcouru cinq cents mètres ou trois kilomètres. Une chose, en tout cas, était sûre : la cadence à laquelle il progressait ne lui avait pas permis d'avancer beaucoup. Curieusement, malgré la fatigue, il se sentait animé par une vitalité nerveuse un peu factice dans laquelle sa propre volonté n'intervenait que très peu. Ici et là, le clair de lune parvenait à filtrer à travers les feuillages. Ses rayons pâles s'épalaient sur la végétation comme des coulées glauques. Une brume blanchâtre planait au-dessus de l'humus et, dans les rayons argentés qui descendaient du firmament, Bolan avait l'impression de tout voir à travers un écran de fumée.

La jungle colombienne était un magma de verdure exubérante et d'ombres noires. Par endroits, les ramures se rejoignaient au-dessus de la tête de Bolan, formant un vaste tunnel de lianes inextricables, qui pouvait s'étirer sur des centaines et des centaines de mètres. Là-dedans, c'était l'obscurité presque intégrale. De grosses gouttes d'eau se décrochaient en permanence de la voûte, crevaient la brume et éclataient au sol. La nuit était habitée de mille bruits.

L'Exécuteur sentait la vie partout autour de lui, une vie furtive, préhistorique, méfiante. Une vie sournoise qui grouillait dans les flaques stagnantes, sous les souches pourries, dans les fruits ruisselants. Une vie qui sautait au-dessus de lui dans le baldaquin de feuilles en glapissant de petits cris brefs.

Contrairement à la jungle vietnamienne, la couverture végétale, ici, changeait très rapidement. Parfois, à la sortie d'un tunnel de verdure, l'Exécuteur se retrouvait dans un milieu relativement dégagé avec des herbes de type savane, des arbres plus gros et plus espacés. Mais, à peine commençait-il à croire qu'il avait trouvé une clairière que, déjà, l'environnement étouffant était de nouveau son lot, avec son atmosphère de bain de vapeur.

Au sol, des racines semblables à de gros doigts arthritiques s'agrippaient à la terre comme pour l'étrangler. Écartant les lianes, Bolan marchait, marchait, tel un spectre dans la nuit. De temps à autre,

il faisait une courte halte pour dormir quelques minutes non seulement pour reposer son corps, mais aussi pour ne pas perdre ses repères. Mais il n'était pas inquiet : la jungle était un élément familier dans l'histoire de sa vie.

Il marcha une vingtaine de minutes encore avant de trouver la route et s'arrêta, à quelques dizaines de mètres de l'arrêt du bus. Ça y était. Le plus dur était fait.

Il était en train de s'emplir les poumons d'un air moins étouffant que celui de la jungle lorsqu'il prit conscience du bruit. Cela avait commencé faiblement, de façon si lointaine qu'il l'avait d'abord confondu avec le vrombissement des moustiques qui l'attaquaient sauvagement. Mais, maintenant, cela se rapprochait et plus aucun doute n'était possible. Un hélicoptère – non, *deux* hélicoptères – approchaient dans le ciel. Bolan comprit que c'étaient des appareils de l'armée nationale qui allaient attaquer le camp des FARC. Il s'enveloppa dans la couverture de survie qu'il avait empruntée à Pedro et, en dépit de sa répulsion, regagna le couvert de la jungle.

Le nez levé vers les étoiles, Bolan suivit leur progression. Bientôt, les deux appareils le survolèrent et il reconnut des Super Frelon de fabrication française. On ne se refusait rien dans l'armée colombienne !

Les Super Frelon virèrent largement au-dessus de la jungle et mirent le cap dans une direction qui devait être celle du camp des FARC. Un peu plus tard, l'Exécuteur eut l'impression d'apercevoir la lueur lointaine d'un faisceau de phares. Sans doute des guérilleros qui pliaient bagages ou qui déplaçaient leurs otages. Ce n'était pas la bonne heure pour aller faire du stop. En tout cas, ce manque de discrétion était précieux pour lui. Maintenant, il s'était parfaitement repéré et connaissait la situation exacte de la route ou, à plus proprement parler, de la piste carrossable.

Au point du jour, les pièges de la forêt devinrent plus visibles et Bolan décida de remonter jusqu'à la piste. Il avait dormi plusieurs heures mais avait l'impression de ne pas avoir fermé l'œil de la nuit, et il aurait donné cher pour un peu de café. Mais il n'y avait rien, rien que la brume qui planait sur la jungle et la piste claire qui serpentait plus haut. Pourvu que le bus ne soit pas en panne !

Mais non, le bus arriva, presque à l'heure. Mack Bolan embarqua au milieu des paysannes qui allaient vendre leurs produits au marché de Santa Marta.

Avec sa barbe naissante et ses joues dévorées par les moustiques, il allait être vilain à faire peur en arrivant à Bogota.

ÉPILOGUE

— Peut-on dire que c'est vraiment fini ? demanda Kelly Rogan.

— Ce ne sera jamais fini, répondit Bolan. C'est comme ça. Il faut l'accepter.

L'après-midi débutait et Kelly Rogan avait passé sa matinée à la cérémonie d'hommage rendue par les officiels aux membres de l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme sauvagement abattus dans la Calle Diana Turbay. Ensuite, il y avait eu l'enterrement.

L'autopsie pratiquée sur les corps avait permis de déterminer les causes du décès de Ciro Aguiar et Nestor Gomez. Neuf balles à l'abdomen pour Aguiar. Et deux seulement pour Gomez, mais en plein front. D'après les constatations des experts, les projectiles avaient été tirés depuis un véhicule en mouvement par un pistolet-mitrailleur Uzi. Excellentes constatations qui leur faisaient une belle jambe puisque les tueurs avaient déguerpi une fois leur crime accompli.

Enfin... Le vrai problème n'était pas celui des seconds couteaux. Ceux-là, de toute façon, ne feraient certainement pas de vieux os maintenant que leurs chefs étaient six pieds sous terre. Bolan avait rempli sa mission : les menaces qui pesaient sur l'Alliance Internationale pour les Droits de l'Homme et ses membres encore vivants était écartée pour le moment. Mais deux justes et plusieurs innocents y avaient perdu la vie.

Le jeu en valait-il la chandelle ? Seul l'avenir pourrait le dire.

Bolan avait plusieurs heures à griller avant le décollage de son avion et la jeune femme n'avait pas envie de se retrouver tout de suite seule. Ils s'étaient donc installés pour un dernier tête-à-tête dans un box pour deux d'un petit café proche de l'aéroport d'El Dorado.

Elle avait acheté le quotidien *El Tiempo* et retourna son journal pour montrer la Une à Bolan. Nul besoin de comprendre l'espagnol pour traduire la manchette qui s'étalait en première page. « UN MINISTRE FAIT L'ÉLOGE DE SON CHEF DE CABINET TOMBÉ D'UN HÉLICOPTÈRE – PLUS DURE FUT LA CHUTE », annonçait-elle avec cet humour douteux qui semblait vouloir contaminer les journalistes du monde entier.

La veille à la télévision, on avait parlé d'une enquête sur la destruction d'une propriété de Prospéra Alarcon dans la *sierra* de Santa Marta. Excepté le fait que Prospéra Alarcon y avait perdu la vie, le reportage ne donnait pas beaucoup de détails. Pas de détails non plus sur la disparition d'un Jet Ranger du ministère de l'intérieur. Pedro avait dû s'en tirer.

— Vous restez ? Vous êtes sûre ? demanda Bolan.

Kelly Rogan hocha la tête.

— Je reste, dit-elle. J'ai encore beaucoup de travail à faire ici.

Bolan acceptait sa décision. Il n'était pas là pour prendre parti. D'une certaine manière, il admirait son courage. En même temps, il était étonné de cette foi naïve et inébranlable. À croire le proverbe, il fallait de tout pour faire un monde. Donc il fallait certainement des gens comme Kelly Rogan. Et peut-être aussi des gens comme lui.

L'Exécuteur voulut briser le malaise qu'il sentait venir.

— On aura peut-être l'occasion de se revoir, Kelly.

— J'espère bien que non, monsieur Belasko. Malgré les services que vous nous avez rendus, vous n'êtes pas mon type d'homme.

Elle avait raison. Kelly travaillait pour la paix, quand lui poursuivait une guerre sans fin. Une guerre qu'il savait ne pas gagner, mais qu'il devrait continuer, aussi longtemps que le Crime organisé continuerait de répandre la terreur auprès des innocents. Et, malheureusement, il n'était pas comme la jeune femme, il ne croyait pas à la victoire des forces du Bien.

FIN

